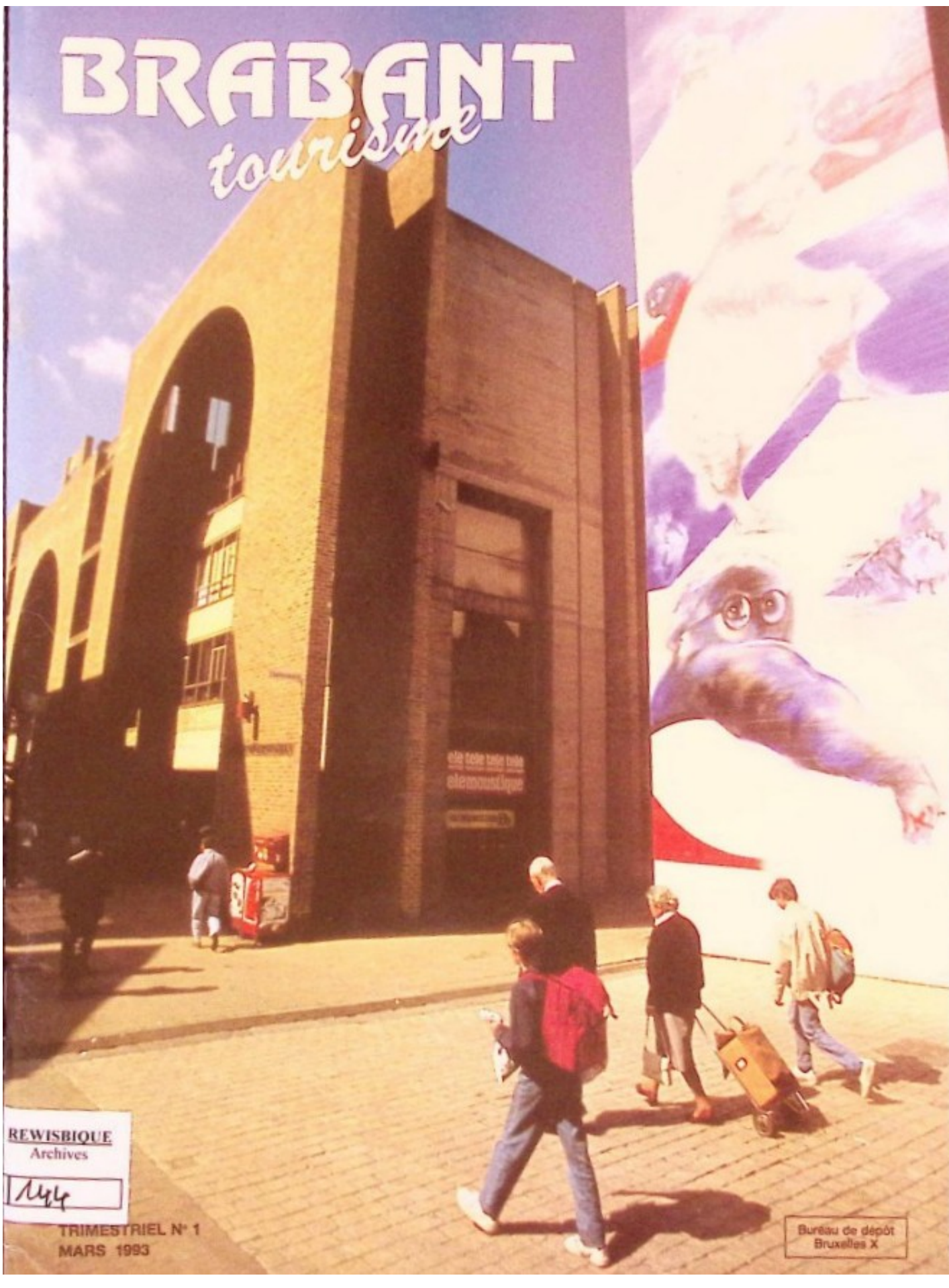


# BRABANT

*tourisme*



REWISBIQUE  
Archives

*My*

TRIMESTRIEL N° 1  
MARS 1993

Bureau de dépôt  
Bruxelles X

# BRABANT

*tourisme*

Revue trimestrielle de la  
Fédération Touristique de la  
Province de Brabant, pour la  
Communauté française

Président :  
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :  
Willy Vanhelwegen et  
Pierre Boucher,  
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :  
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction -  
coordination :  
Catherine Ansiau

Administration :  
Alex Kouprianoff

Présentation :  
Marc Schouppe

Composition :  
Claude Dumont

Imprimerie :  
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule  
responsabilité de leurs auteurs. Ceux  
non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la  
revue «Brabant» qui paraît six fois par  
an et qui contient des articles originaux.

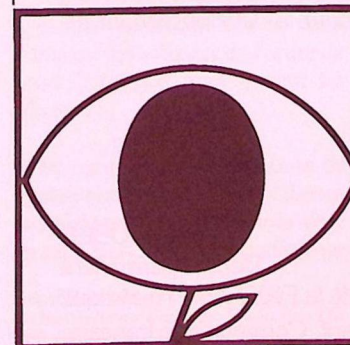
Affiliée à la Fédération de la Presse  
Périodique de Belgique (FPPB).

## MARS 1993

Prix de ce numéro : 150 F  
Cotisation 1993 (4 numéros) : 500 F

Editorial, par <b>Didier Rober</b>	2
Un spectacle pour une collégiale, Elckerlyc... "en Roman Païs de Brabant", par <b>Sara Capelluto</b>	3
Les défis du Musée de l'imprimerie, par <b>Marc Vandeur</b>	8
Au fil de l'eau de l'Helpe (1ère partie), par <b>Geneviève Steenebruggen</b>	12
Les Expositions universelles à Bruxelles par les timbres, par <b>Eric Demarbaix</b>	22
La plus grande ferme du Brabant wallon n'est plus une exploitation agricole, par <b>Eric Meuwissen</b>	27
L'Art mural et les Maîtres contemporains, par <b>Alain Monderer</b>	33
Prestigieuses demeures du Brabant (8) : L'Hôtel Tassel à Bruxelles, par <b>Josée Georis</b>	38
Le peintre Raymond Goffin, prince des Marolles, par <b>Judith Masse</b>	47
Lettre de Redu, paisible coin d'Ardenne conquis par le Livre et l'Espace, par <b>Dominique Detrèves</b>	54
Expositions, <b>Catherine Ansiau</b>	59
Vient de paraître, par <b>Gilbert Menne</b> et <b>M. A. Collet</b>	61
Avis-Echos, par <b>G. M.</b>	63

*Photo de couverture :*  
*Peinture murale réalisée par Roger Somville à Louvain-la-Neuve*  
*(photo : © Alex Kouprianoff)*



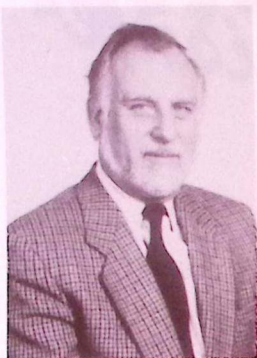
FEDERATION TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE DE BRABANT  
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61  
1000 Bruxelles

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504 04 95 CCP - 000-0385776-07



## Un nouveau ticket-commun pour le Champ de Bataille de Waterloo

La création d'un ticket-commun des attractions du Champ de Bataille, réalisée pour la première fois en juin 1988 après plusieurs années de gestation, constituait une étape importante pour la promotion du site.

À l'époque, il comprenait déjà les quatre musées et offrait aux touristes des réductions sensibles, y compris à la Butte du Lion.

Un nouveau ticket naquit en 1991, incluant le nouveau Centre du Visiteur, ses attractions et la Butte.

La troisième génération du ticket qui vient de voir le jour est, à notre avis, un instrument complet: il englobe non seulement la totalité des attractions du site, mais il les propose à des prix inférieurs à ceux de 1991 !

Les cinq séries de tickets-communs, s'adressant respectivement aux adultes, étudiants et enfants, qu'ils soient individuels ou en groupe, offrent tous des réductions de l'ordre de 20%. Il s'agit là d'un effort considérable consenti par les attractions, en même temps qu'un audacieux pari sur l'avenir.

Tous les indicateurs économiques laissent en effet présager des années fort difficiles, et il est à craindre que le tourisme, après les néfastes retombées de la guerre du Golfe, n'en subisse les conséquences.

Les 2.000 tickets vendus l'année dernière nous incitent cependant à l'optimisme, d'autant plus que ceux-ci sont intégrés dans nos excursions pour groupes et que le secteur hôtelier s'y intéresse vivement.

Nous sommes convaincus que ce nouvel outil de promotion, résultat d'une synergie efficace entre les secteurs public et privé, apportera des résultats concrets pour le développement du principal site historique européen.

Didier ROBER  
Député permanent  
Président de la Fédération Touristique  
du Brabant, Communauté française

## Un spectacle pour une collégiale, Elckerlyc... «en Roman País de Brabant»

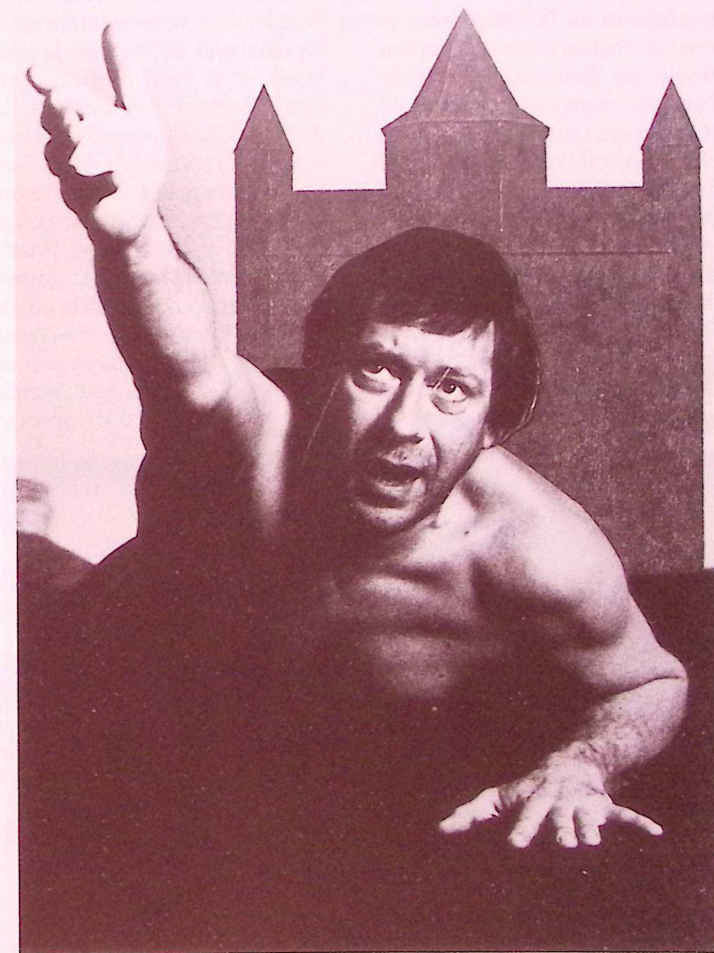
par Sara CAPELLUTO

Résidence des principaux chefs nerviens qui peuplaient la Gaule antérieurement à l'an 50 avant J.C., Nivelles fut envahie par les Romains suivis des Francs.

C'était une région de forêts, défrichées au cours des siècles, notamment par Pépin Ier de Landen, maire du Palais du roi d'Austrasie Dagobert Ier, qui y résida comme en témoigne l'atrium trouvé dans les sous-sols de la collégiale. À sa mort, sur les conseils de saint Amand, évêque de Maestricht, premier propagandiste à l'époque de la vie monastique, Itte d'Aquitaine, sa très Sainte Epouse y fonda, en 647, un monastère mixte, îlot christianisé dans un univers païen. Elle installa première abbesse de cette abbaye, sa fille Gertrude (626-659) qui fit venir d'Irlande des religieux de l'ordre de Saint-Colomban pour assurer les offices.

Cette communauté, composée de moines et moniales sous l'obédience de l'Abbesse, se prévalait de la règle de saint Benoît sans s'y conformer

Pascal Racan dans "Elckerlyc".  
Collégiale Sainte-Gertrude. Production Del  
Diffusion (Photo : Thierry Ladeuze).



entièrement, ni lui appartenir. Ce qui n'empêcha pas les bâtisseurs de cet édifice de style roman ottonien, le style impérial, de s'inspirer des techniques de construction de cet ordre monastique.

D'abord frères, les moines devenus chanoines séculiers du Chapitre de la Collégiale de Nivelles obéissaient à un prévôt, chef de la congrégation, premier dignitaire après l'Abbesse et gérant des affaires de la communauté. Assurant déjà les offices religieux de l'église devenue au XIIe siècle Collégiale, ils se virent confier, le service du culte et l'administration des biens. Moniales, les chanoinesse sécularisées au IXe siècle sous le nom de chanoinesse du Chapitre noble de Sainte-Gertrude de Nivelles, psalmodiaient dans le «Choeur des Dames» tandis que les chanoines officiaient dans l'église Saint-Paul depuis l'interdiction faite par le Concile de Latran de 1139, en son 27e canon, aux membres d'une congrégation de deux sexes de siéger dans le même choeur. Recrutées dans la noblesse et la bourgeoisie, elles furent bientôt obligées de présenter quatre, huit... jusqu'à seize quartiers de noblesse

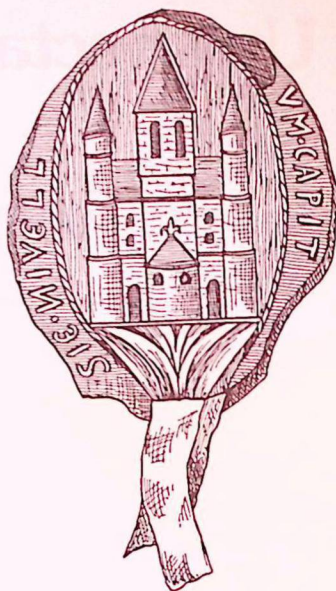


La crypte de la collégiale Sainte-Gertrude.  
(Photo : R. Caussin)

Empreinte du sceau du chapitre noble de Nivelles, datant du XIIIe siècle.  
(Annales de la Société archéologique de Nivelles, t. VIII, 1897, p. 98)

au XVIIIe siècle.

40/42 chanoinesse et 28/30 chanoines formaient le chapitre sous la juridiction de la prévôte. Vivant séparés, ils ne se réunissaient que pour les offices de jour de fête et les circonstances solennelles. L'Abbesse, outre sa haute autorité sur le chapitre, «Dame de Nivelles» et «Princesse du Saint-Empire», régnait, auprès du Magistrat, sur la ville, ses fiefs, ses gens d'armes, ses vassaux et ses serfs. «Seigneur de Nivelles», elle battait monnaie, avait droit de justice, nommait et révoquait les maires et échevins de la ville, avait son mot à dire dans l'établissement des métiers. La «Cave du Chapitre» recelait les vins récoltés sur les bords du Rhin dans les vignobles qui lui appartenaient. L'abbaye possédait deux chapelles: Saint-Paul et Saint-Pierre, bientôt Eglise Sainte-Gertrude. L'oratoire Notre-Dame, ancienne chapelle de la villa de Pépin, deviendra l'église principale de l'abbaye où se célébreront les offices et où Gertrude décédera. Vivace, 10 ans après sa



mort, son influence aurait sauvé du feu le monastère de Nivelles. Son culte reconnu au XIIIe siècle par deux bulles pontificales, elle sera éternellement invoquée pour obtenir la destruction des rongeurs de ville et des champs. Sa procession, le «Tour Sainte-Gertrude», toujours d'actualité le 29 septembre, jour de la Saint-Michel ou le dimanche suivant, parcourt le tracé qu'elle effectuait annuellement pour visiter ses propriétés : il est encore ponctué par les deux repas traditionnels : le «Déjeuner du Chêne Sohier» pour tous et le «Grand Peine» autrefois réservé aux jurés.

Au XVe siècle, le pouvoir abbatial, affaibli par les incessantes querelles l'opposant au chapitre, aux bourgeois... perd de sa crédibilité. Sommé d'accepter l'octroi d'une franchise commerciale aux bourgeois et aux marchands impliquant une reconnaissance politique aux représentants de la ville à l'occasion de la Fête, il doit faire face aux velléités d'indépendance des métiers. De plus, la milice

communale se montrant incapable d'assurer la sécurité du «Tour», le bailli et ses hommes d'armes tenteront d'y suppléer, habitude mal vue par l'Abbesse et le chapitre !

Devenue au cours des ans, important centre culturel et religieux, la ville rayonnera, au XVIe siècle, avec quelques 30.000 habitants regroupant 16 corps de métiers différents.

Mal protégée par un rempart de terre surmonté d'une palissade de pièces de bois équarries défendu par un simple fossé, la cité acclote fut souvent envahie au cours des siècles. Grâce au dynamisme de ses abbesses et magistrats, elle a toujours pu se relever de ruines résultantes de luttes, rapines, assauts de hordes ennemies... Elle ne fut fortifiée que vers 1220/1270.

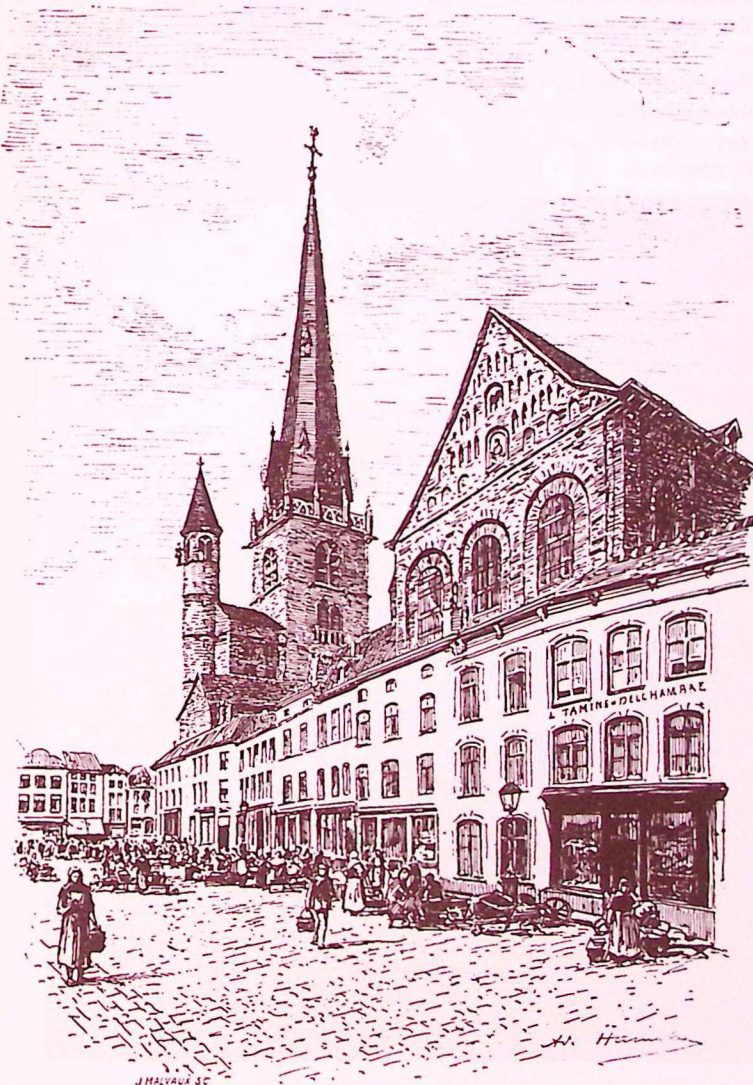
Dans le narthex de la collégiale bicéphale comme le veut la tradition carolingienne jouxtant ainsi le monde du pape et de l'empereur, on trouve quatre pièces voûtées à destination non religieuse dont la Salle dite Impériale qui permettait aux abbesses de tenir les réunions nécessaires à la gestion de la ville.

En 1649, Charles le Téméraire, de passage dans le cité aurait-il fait don du fameux Jacquemart, Jean de Nivelles, qui, monté sur la Tour de l'Horloge de la collégiale en 1620, ponctuera les heures nivelloises jusqu'en 1704, les demi-heures jusqu'en 1859, s'y remettant entre les deux guerres et de 1946 à 1973?

### De quelques célèbres Dames de Nivelles...

Wilfetrude, nièce de Gertrude, lui

Vue sur la collégiale au siècle passé.  
(A. Van Gele, 15 Promenades dans la vallée de la Dyle, Bruxelles, s.d., p. 5)



succéda. «Douce aux humbles, dure aux superbes, généreuse pour les pauvres, pleine de piété filiale et d'une parfaite charité envers Dieu et son prochain», en butte à la violence de hauts dignitaires royaux et même ecclésiastiques qui voulaient la déposséder, elle réussit à en faire ses bienfaiteurs et parfois ses défenseurs.

Agnès, une des premières compagnes de Gertrude, 3e abbesse et première abbesse élue par la communauté, fit de Nivelles un foyer

religieux et culturel de renom.

Himeltrude, épouse morganatique et répudiée de Charlemagne, aurait trouvé refuge avant de décéder dans la célèbre abbaye fondée par les ancêtres de son époux.

Oda IV accueillant saint Bernard lui fera don de terres situées sur le territoire de Baisy, origine de l'abbaye de Villers-la-Ville en 1200.

Richette Ière fit consacrer la collégiale en 1046 par l'Evêque de

Fragments de la châsse Sainte Gertrude.  
(Photo : A.C.L.)

Liège Wazon en présence de l'Empereur d'Allemagne Henri III dit le Noir.

Ménubide II, 23e abbesse, s'occupa d'ériger murailles et fossés de défense, un rempart gardé par sept portes et onze tours dont une seule est parvenue jusqu'à nous. Elle régla la recette de la «tarte al' d'jote» que toute Abbessse se devait de faire distribuer plusieurs fois l'an aux membres du chapitre sous peine de différend !

Margherite de Langastre, 38e abbesse, accueillit les soeurs grises plus connues comme «Conceptionnistes».



Abbaye royale et impériale. Nivelles eut des abbesses d'honneur jusqu'à la fin du Xe siècle, princesses

étrangères de haut lignage, qu'elle entretenait royalement.

Marie-Félicité Philippine, comtesse van der Noot, la dernière abbesse, fut la seule à n'être pas enterrée dans l'abbaye mais jetée dans la fosse commune du cimetière de la ville. Après avoir subi les humiliations du régime autrichien réduisant ses attributions et privilèges, elle assista à la dissolution de l'Ordre en 1792 et à la fermeture du monastère par la République française en 1798, après onze siècles de vie intense sous la direction de 55 abbesses. Tandis que l'ancien Palais des Abbesses deviendra Hôtel de Ville jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'un des derniers chanoines sera le premier doyen de la collégiale, église paroissiale en 1803.

Plusieurs fois la proie des flammes au cours des siècles, la collégiale est bombardée et incendiée le 14 mai 1940. Après différentes tentatives, de 1850 à nos jours, elle sera enfin

Madame Marie-Félicité-Philippine, comtesse van der Noot, dernière abbesse de Nivelles. (Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles, t. III, 1892, p. 129)



restaurée en 1984 retrouvant les formes de sa construction d'origine.

### Un homme chez les Dames !

Tout au long du mois de mars, dans ce cadre magnifié, sous l'égide de sainte Gertrude, dans le souvenir des abbesses, un homme, Elckerlyc dévidera ses paraboles...

Pour cet écrin sacré, à vocation de Maison de rencontre culturelle, le choix devait se porter sur une oeuvre épousant la spiritualité des lieux. Interpellant le matérialisme et les gros problèmes de tous les temps, une «moralité» écrite, en 1495, en vieux flamand ou latin (?) par Petrus Van Diest, fut élue.

Visuellement riche, ce spectacle exceptionnel rehaussé par le climat musical de plein-chant, à l'arrière-plan de vieille messe de requiem, mettra en valeur la collégiale, réunissant professionnels et gens de Nivelles (chorales et figurants). Le prologue, éloge à la ville de Nivelles extrait d'un jeu du Moyen Age, accolé à la pièce dans une présentation foraine de bateleur, se déploiera du cloître dans l'église dépouillée. Dans la nef longue de 102 m., une des plus grandes au monde, une scène centrale reliera par un praticable le chœur oriental en une occupation totale de l'espace intégrant les spectateurs, munis de pliants, qui devront se déplacer au fil de l'action jusqu'à la scène finale, accompagnée de chorales, dans le Chœur liturgique.

Chemin initiatique vers la Vérité, transposition de la parabole de Lazare et du mauvais riche, la pièce, à l'origine longtemps énigmatique, fut traduite par des auteurs allemands, anglais, espagnols et italiens. Il est aujourd'hui établi que

Char de Sainte-Gertrude.  
(photo : R. Caussin)

c'est la version du moine belge, Petrus Van Diest, qui est à la base de «Everyman», régulièrement à l'affiche en Angleterre, qui souligne le caractère symbolique tandis que «Jederman» de l'allemand Hoffmannsthal, joué tous les trois ans au Festival de Salzbourg, accentue le caractère populaire du rythme et du langage tout en y insufflant une sensibilité plus contemporaine.

Dieu décide de rappeler à lui Elckerlyc. La Mort chargée d'opérer surprendra Elckerlyc insouciant et joueur faisant peu de cas du salut de son âme. Appeler à rendre compte de ses actes à la justice divine, il pourra se faire accompagner par quelqu'un. Il sollicite ses Amis (Compagnie), sa Famille, ses Biens... qui tous se refusent. Matérialisées en chair et en os sur scène, des allégories se présentent : la Vertu, mal en point par sa vie dissolue, lui conseille de s'adresser en premier à Confession. Viennent alors ses gardes de corps - Beauté, Force, Raison, Cinq-Sens-qui l'abandonneront... même Conscience se dérobera devant la Mort. Seule Vertu, revigorée par sa confession, l'accompagnera dans

l'au-delà.

D'abord adaptée en flamand, la version française d'Herman Teirlinck, dans le plus pur style des «mystères moyenâgeux», créée en 1949 au Théâtre National de Belgique, privilégie le caractère de foi populaire tout à la fois superstitieuse, visionnaire et profondément humaine, les métaphores évoluant sur les plans temporels, spirituels et divins. Cette oeuvre universelle, au spirituel pur, parle à tous : hommes de foi, de peu de foi ou sans foi. Ecrite dans la verve de «de Ghelderode», elle est mélange, brassage de cultures à une époque où les connotations raciales ne corroboraient pas celles d'aujourd'hui.

«Cette prodigieuse projection de l'angoisse est tellement substantielle, tellement éternelle de chair et d'esprit... qu'elle offre un spectacle poignant de vie et de vérité. Car il restera toujours des mystères devant lesquels l'âme humaine préfère abdiquer et se recueillir» (Hetman Teirlinck).

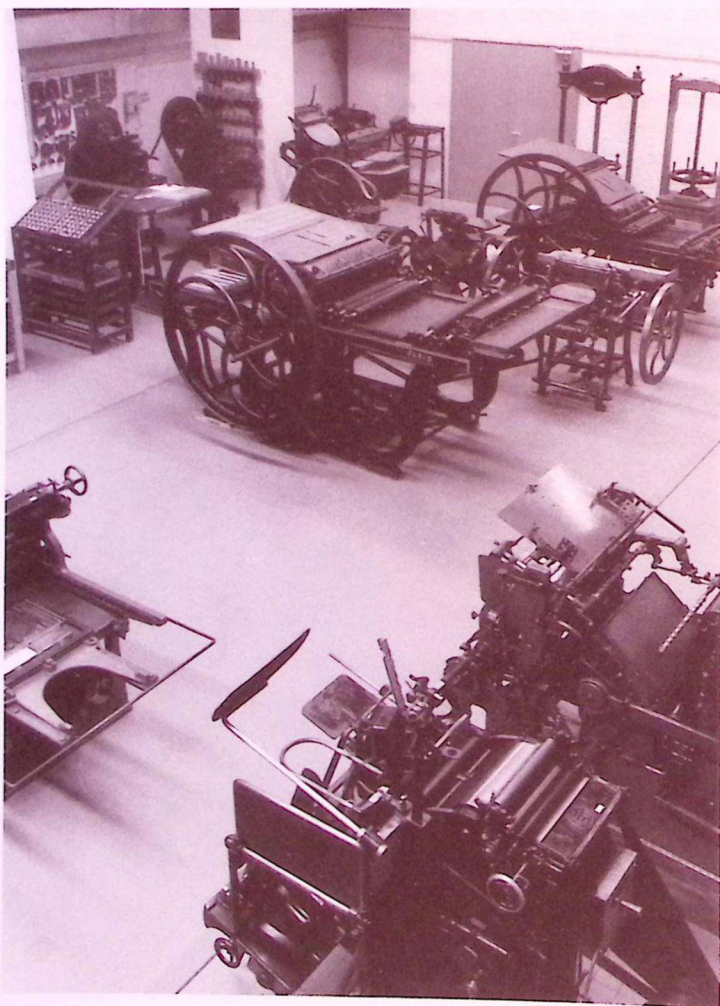
NDLR : Les renseignements se trouvent dans le «Calendrier» de la revue, à la rubrique «Théâtre».



# Les défis du Musée de l'Imprimerie

par Marc VANDEUR

A Jean-M. Horemans



La question «Où se trouve en Europe la plus importante collection de presses, de machines et de mobilier d'imprimerie ?», ne serions-nous pas tentés de répondre : en Allemagne, là où l'imprimerie moderne fut inventée ? A moins qu'on ne songe plutôt à l'Angleterre, à la France ou encore à la Russie qui, toutes, ont connu un développement important dans ce domaine. De fait, en dépit des apparences, c'est chez nous, à Bruxelles, que doit être recherché ce trésor. Il a pour nom : Musée de l'imprimerie.

Devenu réalité en 1975 sous l'impulsion d'un généreux mécène et de plusieurs donateurs, le Musée s'enorgueillissait alors d'une douzaine de machines. Deux ans plus tard, le Musée de l'imprimerie se constituait en association sans but lucratif de manière à pouvoir bénéficier d'aides financières et, ce faisant, recueillir et présenter du matériel menacé de destruction. Aujourd'hui, toujours abrité — comme à l'origine — dans les

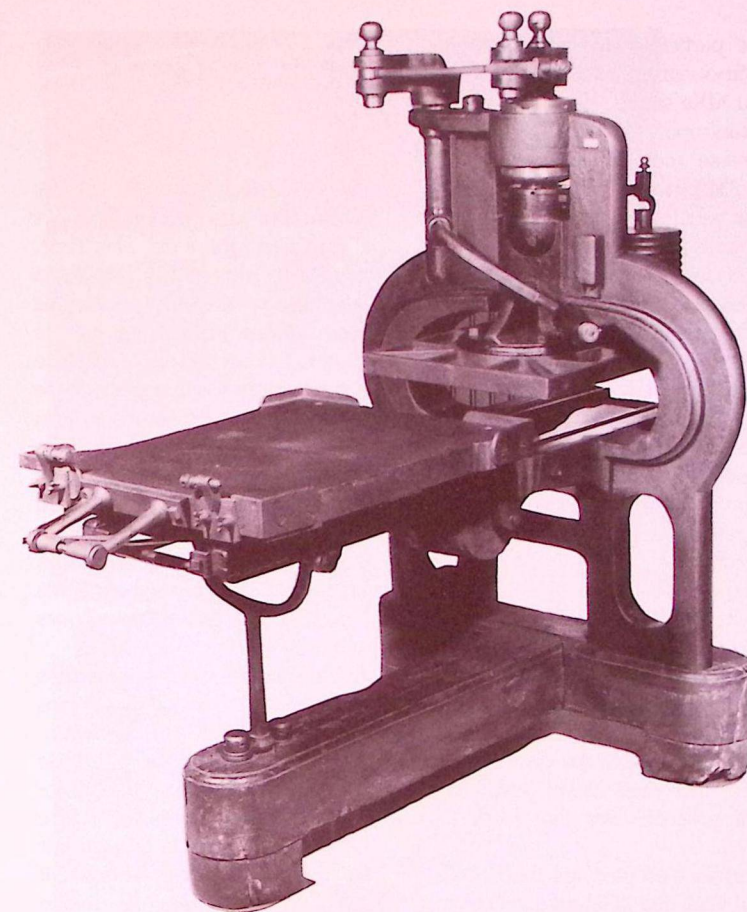
*Vue générale de l'atelier des presses restaurées.  
(Photo : Musée de l'imprimerie, Bruxelles)*

*Presse typographique à bras Stanhope, d'origine anglaise (modèle 1795). La plus ancienne presse métallique connue sur le continent.  
(Photo : Musée de l'imprimerie, Bruxelles)*

couloirs de la Bibliothèque royale Albert Ier (ainsi que dans une réserve accessible aux visiteurs accompagnés d'un guide), le Musée commence tout doucement à s'y sentir à l'étroit. Qu'on en juge : il compte à présent plus de 350 machines et éléments de mobilier ! Cette extraordinaire collection lui permet, d'une part, d'offrir un éventail complet de l'histoire de l'imprimerie de textes, depuis la presse typographique en bois jusqu'à la photocomposition informatisée; d'autre part, d'évoquer les différentes techniques utilisées en imprimerie (typographie, lithographie, taille-douce, linotype, offset, etc.), dans les autres métiers du livre (par exemple fabrication du papier, reliure, dorure, brochage) et en matériel de bureau (notamment machines à écrire ou à calculer, stencileuses, adresseuses, timbreuses) (1).

Par vocation comme par nécessité, le Musée de l'imprimerie ne prétend pas au monopole; il se veut avant tout la mémoire de l'époque mécanique de l'imprimerie (XIXe - début XXe s.), répondant en cela au souhait de la profession qui voit en lui un complément remarquable aux collections anversoises consacrées à l'imprimerie primitive (Plantin, Moretus et leurs successeurs).

Parmi les matériels exposés, quelques fleurons retiennent très vite l'attention du visiteur car ils rehaussent sans conteste l'attrait des collections du Musée. Il s'agit essentiellement de la presse en taille-douce du grand graveur namurois Félicien Rops, de l'atelier de gravure et d'impression du poète anversois Max Elskamp ainsi que de



l'imposante presse que le gouvernement militaire allemand utilisa pendant la première guerre mondiale pour imprimer les condamnations à mort de nombreux résistants comme Edith Cavell et Gabrielle Petit.

A côté de ces pièces maîtresses, le Musée propose également un ensemble très représentatif et très didactique de tout le mobilier ancien des imprimeries traditionnelles, du matériel de base d'ateliers de plusieurs métiers du livre ainsi que de l'outillage diversifié ayant servi à plusieurs générations d'artisans et d'industriels. Véritable reflet de l'histoire, le Musée permet de mieux comprendre combien l'essor de l'imprimerie a toujours été lié de près à l'évolution sociale et

industrielle.

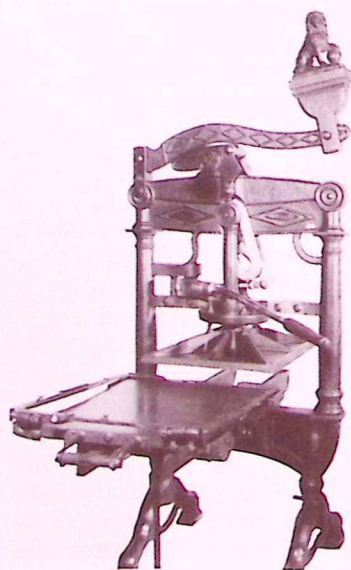
Toujours en butte au bon vouloir des souverains — qui, tout au long de l'Ancien Régime, ont contraint les imprimeurs à solliciter leur autorisation pour pouvoir exercer leur activité, tant ils redoutaient pour leur autorité les dangers d'une large diffusion des imprimés —, le développement de l'imprimerie a également été freiné par le faible taux d'alphabétisation de la population de sorte que, jusqu'à la révolution industrielle, l'imprimerie ne suscita guère d'innovations techniques.

Ensuite, par contre, tout alla beaucoup plus vite car de véritables bouleversements techniques s'introduisirent dans le monde de l'imprimerie, lui permettant ainsi

de participer au mouvement de démocratisation sociale et culturelle du XIXe siècle : invention par lord Stanhope, en Angleterre, de la presse métallique à contrepoids (1795), invention de la lithographie par Senefelder (1796), puis floraison de presses typographiques à bras, à cylindre, à pédale ou à moteur, qui allaient permettre d'accélérer et d'augmenter les tirages.

Parmi ces nouveaux équipements, dont la plupart se trouvent exposés dans les galeries du Musée de l'imprimerie, évoquons rapidement quelques outils plus méconnus, comme cet appareil Jaspers destiné à réaliser des cartes de Noël et de Nouvel An «bronzées» à la poudre ou pailletées de verre ou de papier d'étain; des perforatrices à peigne, prévues notamment pour confectionner des carnets à souches ou des dentelures de timbres; des presses à emporte-pièce, avec leur collection respective de formes à découper particulières (étiquettes, autocollants, faire-part de décès, etc.).

Parfois, c'est un détail anecdotique qui vaut une célébrité particulière aux pièces exposées dans le Musée. Telle cette presse à satiner de relieur



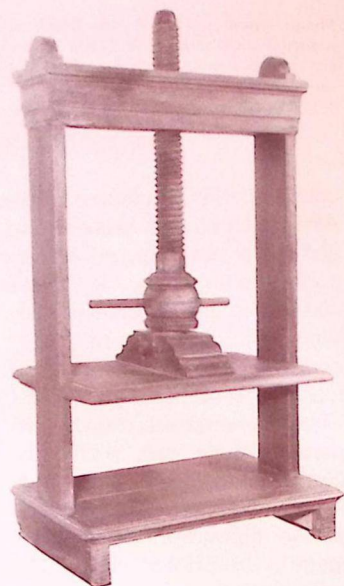
Presse à satiner de relieur provenant du couvent des Clarisses d'Enghien; fin XVIIIe s. (Photo : Musée de l'imprimerie, Bruxelles)

(fin XVIIIe siècle) qui a été cédée il y a peu par des sœurs Clarisses d'Enghien qui s'en servirent, pendant plus d'un siècle, à l'empesage de leurs cornettes amidonnées jusqu'à ce que le Concile de Vatican II déclare désuète cette coiffure ! Ou encore, cette presse typographique en bois (fin XVIIIe siècle également) dans laquelle fut retrouvé, en guise d'élément de blocage, un morceau d'annuaire des chemins de fer de 1869, attestant de ce fait que la presse avait été utilisée bien après l'invention des presses métalliques et à cylindre !

Au nombre des machines insolites figurent aussi quelques exemples de l'ingéniosité de certains inventeurs, qui mirent au point de véritables «prototypes technologiques», telle une presse à cylindre «améliorée» par un imprimeur anversois avec laquelle il parvenait à réaliser des impressions en trois couleurs... tout en n'effectuant que deux passages sous le cylindre ! Ou alors un système qui, à l'instar d'un pantographe, permettait d'effectuer, avant l'utilisation de la photographie, des agrandissements et des réductions... lithographiques !

Considéré à l'étranger comme l'un des plus riches — sinon le plus riche — musée de ce type en Europe, le Musée de l'imprimerie a, hélas !, plus de projets que de moyens, comme il est trop souvent de coutume dans notre pays pour les initiatives devant faire face à une

Presse typographique à bras Lejeune (Bruxelles, vers 1840). Le contrepoids supérieur est dit au Lion belge. (Photo : Musée de l'imprimerie, Bruxelles)



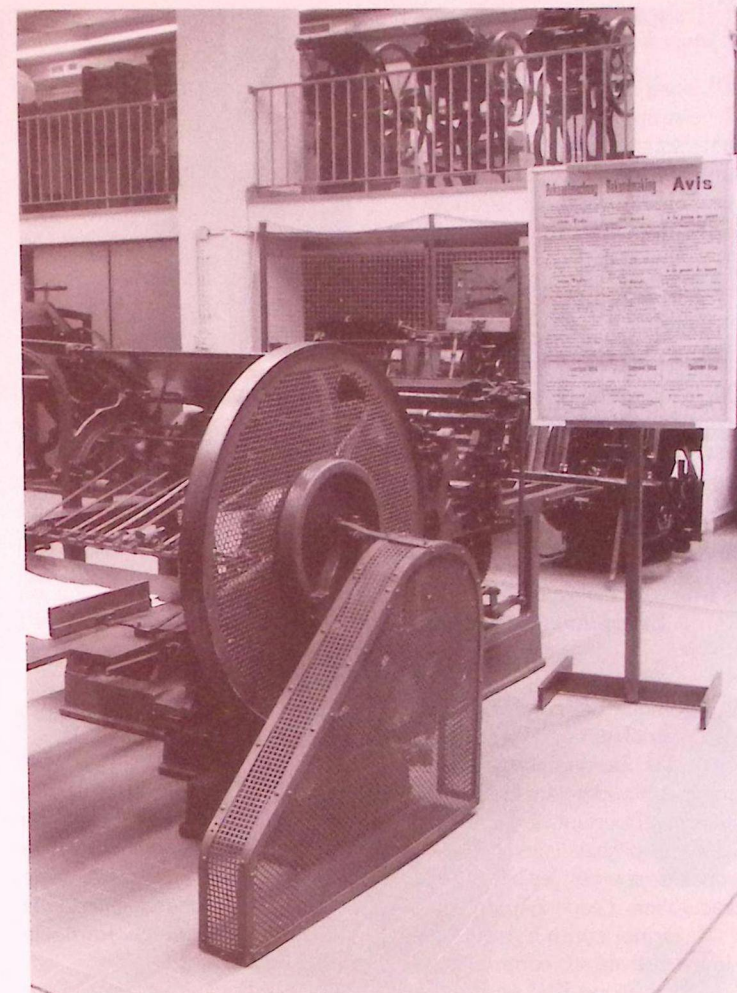
dépendance bi-communautaire. Il convient par conséquent de souligner la remarquable efficacité et l'indéfectible disponibilité des trois personnes affectées aux tâches quotidiennes du Musée : dresser l'inventaire des collections et de la bibliothèque spécialisée (plus de 600 volumes), effectuer le relevé photographique des pièces, promouvoir diverses publications et organiser de nombreuses animations (cf. visites guidées, démonstrations d'utilisation de matériel). Sans parler des activités spécifiques liées aux acquisitions des machines : démontage des équipements, transport, nettoyage et éventuellement restauration des pièces, remontage en zone d'exposition ou entreposage dans des réserves, entretien des différents matériels. Dans ces conditions parfois précaires - il a même été question un moment que la Bibliothèque royale «lâche» le Musée, pour des motifs de sécurité et de résistance des sols -, le Musée de l'imprimerie n'en a que plus de mérite à poursuivre, et avec succès (2), sa passionnante mission de sauvegarde d'un important aspect

Presse Rhenania du Gouvernement général allemand de Bruxelles (1916-1918) et affiche annonçant la condamnation à mort de Gabrielle Petit. (Photo : Musée de l'imprimerie, Bruxelles)

de notre patrimoine archéologique industriel. Espérons que ses projets d'éditions, d'expositions, d'enrichissement et de mise en valeur des collections puissent malgré tout se concrétiser rapidement afin que l'on continue - longtemps encore - à considérer le Musée de l'imprimerie comme la mémoire vivante d'une industrie de pointe qui avait fait de Bruxelles, depuis le XVIe siècle et surtout au XIXe siècle, l'un de ses centres privilégiés.

#### Musée de l'imprimerie :

- partie exposée dans les couloirs de la Bibliothèque royale Albert Ier, Monts des Arts, 1000 Bruxelles; accès libre tous les jours ouvrables, de 9 à 17 heures;
- Visites guidées, en groupe ou sur demande, au Service éducatif de la Bibliothèque royale, 4, bd de l'Empereur à 1000 Bruxelles (tel. 519.53.56).



#### Notes :

(1) Le Musée de l'imprimerie organisera l'été prochain une exposition retraçant l'histoire de l'équipement de bureau. A cette occasion, toute personne pouvant fournir des renseignements sur les registres de copies-lettres (en usage chez les notaires) ainsi que sur les circonstances précises de l'invention de l'appareil à stenciler sont invitées à prendre contact avec le Musée.

(2) Comme en ont témoigné de récentes manifestations centrées sur le Musée de l'imprimerie : l'émission, en décembre 1988, d'une série de timbres-poste spéciaux (dont les sujets, maquettes et annonce de parution avaient d'ailleurs été réalisés par les soins des collaborateurs du Musée); ou l'organisation, en février 1991, d'une manche du jeu télévisé à grande audience «Double 7». Un accroissement très sensible du nombre de visiteurs avait chaque fois suivi ces deux événements !

Presse en taille douce en bois attribuée au célèbre graveur Félicien Rops (1833-1898) (Photo : Musée de l'imprimerie, Bruxelles)

# Au fil de l'eau de l'Helpe

par Geneviève STEENEBRUGGEN

**"P**lus en amont encore, qu'y avait-il? Où est la source de ce ruisseau? Quel cours suit-il?

Quelles prairies et forêts côtoie-t-il avant de couler à cet endroit, à cet instant sous mes yeux... Tout cela me traversa l'esprit en un éclair.

Béatrice Chassé et Jean-Pierre Morby

Voyage édifiant et curieux au Domaine Solvayde La Hulpe.

Exposition à la ferme du château 1991

Au moment de commencer le voyage dans l'histoire de notre petite rivière, j'avoue que j'étais loin de songer à aborder tant de thèmes différents. Pourtant, il y en aurait encore à pêcher : les procès à propos de sources, les histoires de «braconniers d'eau», l'Argentine et la Mazerine comme frontières administratives et comme ligne stratégique (ligne KW pendant la dernière guerre), son évolution liée

à celle de notre mode de vie et l'évolution de ses paysages. C'est dire si je suis consciente que ces quelques pages ne sont qu'un survol bien incomplet des multiples reflets du passé de nos 8 km de «Rivière d'Argent». Chaque critique ou apport complémentaire qui me seraient communiqués seront les bienvenus et considérés comme les pierres d'un pont jeté entre l'histoire et sa rive opposée : un futur où notre rivière serait plus respectée!

## I. DE LA SOURCE NOIRE A LA RIVIERE D'ARGENT

Un zeste de géologie n'est pas inutile pour rappeler la naissance d'une rivière. L'aventure commence il y a 350 millions d'années. A cette époque, sur la roche cambrienne, le plissement calédonien forme le massif du Brabant.

Nous sommes toujours à l'ère primaire et ce n'est qu'à la fin de

l'ère secondaire que ce massif sera érodé puis submergé par la mer. Des dépôts calcaires du crétacé renferment des poches d'eau très pure.

Il y a 65 millions d'années, au début de l'ère tertiaire, la mer déposa des couches sablo-argileuses (landénien) des argiles (ypresien), des sables (bruxelliens et lédien) et des sables caillouteux (asschien).

Chez nous, c'est la nappe aquifère du bruxellien qui est la plus intéressante. Lors des études faites en 1887 pour la société anonyme de Genval-les-Eaux, on constate que cette eau est d'une qualité exceptionnelle.

Il y a environ 20 millions d'années, la mer se retira et des rivières s'écoulèrent sur les terres émergées en suivant la pente naturelle : S.S.O. vers N.N.E.

L'Argentine, la Mazerine, le Smohain et la Lasne formèrent des vallées profondes dans les couches tendres des sables bruxelliens et des argiles.

Le niveau du fond des vallées est déterminé par la couche d'argile yprésienne, imperméable. C'est donc à la jonction de la couche de sable bruxellien et de l'argile yprésienne que naissent les sources de notre région.

Toute cette histoire nous conduit à l'ancien lieu-dit «Goète Lambert» et au point précis nommé selon les gens et les époques, et dans la

La Hulpe, vallée de l'Argentine.  
(collection : Geneviève Steenebruggen)



Borne anti-char sur «le pont en fer» (ligne K.W.) (Photo : G. Steenebruggen).

nos jours», on peut lire page 39 : «Selon une loi dégagée de certaines d'observations faites par les archéologues, une agglomération ayant tiré son nom du cours d'eau qui l'arrose suppose l'existence préalable d'un lieu-dit portant le nom du cours d'eau et s'appliquant au gué - plus tard souvent un pont - où la rivière est franchie par une route antique... Ainsi, soit dit en passant, le nom du lieu-dit, n'est pas nécessairement un nom indigène : il lui est donné par les rouliers».

Jean Petitjean situe ce lieu près des anciennes papeteries. Le gué de l'Helpe faisait partie d'une antique

langue de l'occupant, du passant ou de l'autochtone : Source Noire, Mare au diable, Vèvi qui pue. C'est cette dernière dénomination qui était la plus courante chez les habitants du hameau de Gaillemarde, encore vers 1960.

L'odeur et la couleur de cette source sont sans doute dues à la présence de zones de sable ferrugineux.

Nous sommes donc dans le domaine d'Argenteuil et, si la source ci-dessus semble être la source principale, il y en a d'autres tant sur l'actuelle commune de Waterloo que dans les roselières de La Hulpe.

## L'origine du nom de La Hulpe

Commençons donc par un rappel de ce que nous avons oublié ! Nous sommes en 1226 et les chanoines de Sainte-Gudule à Bruxelles relèvent leurs manches de robe de chanoines afin de créer, selon les vœux et la politique des ducs de Brabant une agglomération, une «ville» que l'on nommera du nom de la rivière qui la traverse :

Au centre, hache polie provenant de Spienne découverte à Gaillemarde en 1957. Sur les côtés, pièces provenant de la Corniche. En dessous, «couteau» provenant du champ des Mottes (Photo : Geneviève Steenebruggen).





route dont les vestiges La Hulpois sont la rue de la Procession, la rue François Dubois, la rue Gaston Bary, l'avenue de la Reine, le chemin de Hoeilaart...

Notre rivière ne fut cependant pas la seule à s'appeler l'Helpe. Dans le Nord de la France, il y a deux Helpe: l'Helpe majeure et l'Helpe mineure. Deux dénominations de villages sont issues de ces «Helpe»: Avesnes-sur-Helpe et Eppe-Sauvage.

Dans son étude toponymique, A. Vincent (1) mentionne une série d'autres rivières qui ont une dénomination similaire, en Belgique et en France.

Le nom serait dérivé de Help-ara signifiant eau limpide.

Helpra est cité au VIIe siècle, ensuite vient une forme dialectale germanique: Hilvarenbeek qui est devenue pour notre rivière à certaines époques Silverbeek puis ruisseau d'Argent ou rivière d'Argent.

Il semble que la transcription cartographique de Rivière d'Argent ne se soit jamais perdue malgré l'apparition assez récente de la forme «Argentine».

Argentine: à quelle époque, par qui et pourquoi?

Ses soeurs, la Mazerine (l'antique ruisseau de Ransbecce, 1132) et la Manteline pourraient aider à trouver la réponse. On ne peut que constater que les cartographes ont vite éliminé les autres anciens noms des rivières voisines mais ont maintenu «l'Argentine ou Rivière d'Argent», où encore - selon la dernière carte I.G.N. - «Riv. d'Argent ou l'Argentine».

A. Vincent conclut ainsi son étude: *«Le nom de l'Argentine, qui semble, à première vue, être une désignation purement poétique, et que l'on explique aisément par la limpidité du ruisseau, est donc au fond le même que le nom du village de La Hulpe. Nous ne connaissons pas d'autres cas où les circonstances aient si bien différencié un nom de lieu de celui du cours d'eau auquel il avait été emprunté.»*

Alors, rêvons un instant La Hulpe sans son Argentine: ce serait un cauchemar, non?

L'attachement des La Hulpois à leur rivière s'est toujours traduit par la dénomination de lieu de rencontre (il y eut beaucoup de «café de l'Argentine») ou de groupements:

une chorale dissoute dans les années 1950 se nommait «Les Murmures de l'Argentine», un journal s'est appelé avant-guerre «l'Echo de l'Argentine», et des groupements bien vivants aujourd'hui se nomment «L'Argentine Basket Club» ou «Les Amis de l'Argentine». Même un ruisseau partiellement enterré, bétonné, canalisé se rappelle à notre souvenir via le Centre Commercial de la Mazerine.

Citons encore le home «l'Helpe», le val d'Argent, et Argenteuil, et les noms de rues comme rue de la Mazerine, rue de l'Argentine...

Durant une longue marche entre Onry-la-Ville (près de Paris) et Ohain (B) en 1975, mon attention et celle de mes compagnons de marche fut attirée par une série de similitudes entre Avesnes-sur-Helpe (F) et La Hulpe. Toutes les deux sont arrosées par l'Helpe, voisines d'un «Ohain». Toutes les deux sont fondées au XIIIe siècle, toutes les deux sont dédiées à saint Nicolas. Et il y a encore un grand nombre de similitudes. Suite à cette constatation, une marche de 100 km et un «cousinage» s'effectua en 1980 pour le 750e anniversaire de La Hulpe. Ce fut la «Marche des deux Helpe».

## II. DES AGES DE LA PIERRE AU TEMPS DES CHATEAUX

Dans la mémoire de notre rivière sont inscrits l'installation et le passage des hommes du paléolithique, mésolithique et néolithique. Des fouilles effectuées à la fin du siècle dernier, des trouvailles fortuites et des fouilles faites à Gaillemarde sur le versant sud-est de l'Argentine attestent en effet de la longue occupation des lieux durant toute la

La Hulpe, le chemin des Etangs.  
(collection: Geneviève Steenebruggen)



La Hulpe. — Le chemin des Etangs.



Moulin Spreutels, rue du Cerf.  
(Photo: Geneviève Steenebruggen)

## La pêche en forêt!

préhistoire. De Gaillemarde à Malaise et de la drève de la Meute au Champ des Mottes, on a trouvé des pièces en silex taillés ou polis et des restes de foyers.

Toutes les qualités étaient réunies pour faire des vallées de l'Argentine et de la Mazerine des lieux d'installations confortables: du bois, la possibilité de faire des clairières sur les promontoires et de les cultiver, du gibier et puis... de l'eau.

Les périodes historiques suivantes sont muettes depuis le néolithique jusqu'au XIIe siècle, sauf la découverte d'une «soud'or à l'effigie de Valentinien III trouvé au bord de la Rivière d'Argent» (2).

Dans le catalogue de l'exposition historique en 1980, Jean Martin nous rappelle l'histoire générale de la région: les territoires situés au nord de la chaussée Bavai-Cologne étaient à l'abandon au moment de l'invasion par les Francs. Ce sont les successeurs de Charlemagne, les comtes de Louvain, plus tard ducs de Brabant, qui reçurent les territoires englobant la forêt de Soignes d'où naîtra le village de La Hulpe.

En plus de la pêche, surtout des carpes et des brochets, les moines pouvaient chasser les oiseaux, sauf les hérons et les cygnes.

Au cours du temps et au fil de l'eau on trouve les étangs et viviers suivants (3):

- Très ancien ou mare naturelle: les sources de l'Argentine.

Vers 1840: les étangs d'Argenteuil nommés «étang supérieur» et «étang inférieur».

- Apparaissent ou disparaissent du XVe au XXe siècle:

Le vivier de la Ramée ou de Galmard (5 ha).

Les étangs du domaine de Jolimont. L'étang De Cellier (7 ha 27).

L'étang de La Longue Queue.

Une série de 6 viviers près du Nysdam (2 ha 42 ca).

Le vivier du Nysdam (8 ha 50 a).

Encore cinq petits viviers près du Nysdam: dont le vivier du pinsoin ou de païsons, de Wesbecque, le vivier du Bechet.

L'étang de la Queue du pigeon.

Le Grand Etang (12 ha).

Le Lac de Genval est de création plus récente: il a aussi nécessité un détournement de l'Argentine. Le lit primitif est dans l'étang et on y faisait, paraît-il bonne pêche d'anguilles. Cet étang de 18 ha a été créé en 1904 à l'emplacement d'un enchevêtrement de sources, de mares et de la rivière.

## Les moulins

La présence de l'administration des ducs de Bourgogne à Bruxelles favorisa l'implantation de moulins à papier dans le Brabant.

Ces moulins remplacèrent souvent d'anciens moulins à grains ou à huile. On appelait aussi ces derniers «stordoïrs». Avant 1530, il y avait un moulin à grains situé près du Grand Etang. Plus tard, il fut déplacé et servit de moulin à huile. C'est ce «stordoïr» qui, transformé, donna

naissance au premier moulin à papier de La Hulpe dont la première mention remonte à 1594.

Le fondateur des papeteries est un Français : Pierre Gautier. Plus tard, Adrien Foppens s'empara de cette industrie et la développa.

En 1677, il acheta le moulin Belair ou moulin du Cerf, (en face des bâtiments de Schweppes). Ce moulin existait déjà en 1671 et servait à la fabrication de papier fin. Les papeteries ou «la fabrique» ont fait partie de l'histoire de La Hulpe du XVI<sup>e</sup> siècle à 1975, année de l'arrêt des activités de la S.A. Intermills.

L'histoire de cette unique industrie La Hulpoise est étudiée par Jean Martin dans le n° 247 de septembre 1985 du «Folklore Brabançon». Il y avait aussi, à l'actuelle chaussée de Bruxelles, face à l'étang, un moulin à grains démolé en 1970. Ce moulin était autrefois un moulin à papier gris ou carton. Ce sont les augustins du prieuré de Groenendael, qui obtinrent de Charles-Quint l'autorisation de construire un moulin mû par l'Argentine. C'est bien plus tard qu'ils demandèrent le renouvellement de la concession et



Le meunier de Gaillemarde : Adolphe Nicaise, 1938.

la plus ancienne mention écrite remonte à 1651. Ce moulin fut vendu en 1797 comme bien national à un citoyen nommé Ruelens pour 32 000 Livres, c'était le Gris-Moulin.

Pas loin du Moulin du Cerf, il y avait aussi, et il en reste des bâtiments, le «Moulin Spreutels» construit en 1831. C'était un moulin à grains. Dans «l'Annuaire du commerce et de l'industrie de Belgique» édité en 1914 on mentionne ce moulin comme actionnant une machine à vapeur.

Enfin, le moulin Meeûs, moulin à grains, fut construit en 1846 sur demande du comte Ferdinand de Meeûs, à Gaillemarde. Il eut moins de cent ans d'activité puisqu'il fut détruit par un V 1 à la fin de la dernière guerre. Ses ruines furent rasées en 1958 et les matériaux servirent à effectuer des travaux dans le domaine d'Argenteuil.

### Les brasseries

Cette activité demandait aussi la



proximité d'une source d'approvisionnement en eau. On sait qu'il y eût à La Hulpe plusieurs brasseries, qui cultivaient du houblon pour leur usage et avaient la permission de puiser de l'eau.

Citons la brasserie du domaine de «La Queue» et celle située sur la Mazerine, à la limite de Genval, achetée en 1785 par Michel Charlier (4).

### Les cressonnières

Des cressonnières furent exploitées de façon sporadique depuis une époque non connue jusque vers 1979. Alimentées par plusieurs sources elles fournissaient du cresson de fontaines. Certaines étaient situées au hameau de Gaillemarde, le long du chemin de la Forêt, d'autres près du Gris-Moulin. C'était un maraîcher qui cultivait ce cresson. En plus des cressonnières cultivées, du cresson poussait dans l'actuelle roselière du Val d'Argent. Pendant la dernière guerre, les «Soeurs de la Providence» à Saint-Josse venaient s'y approvisionner.

Autrefois, l'on ne gaspillait rien dans les campagnes : les terres impropres à la culture que l'on nommaient Warché ou Waréchaix servaient au pâturage. L'on se servait des

Le moulin Meeûs le lendemain de sa destruction par une «bombe volante». (Photo : Marcelle Steenebruggen)

roseaux (Phragmites) qui poussaient aux bords du ruisseau pour en faire des litières pour les animaux, on consommait le cresson et on récoltait les plantes médicinales comme la très populaire «Reine des prés». Parfois on utilisait les grandes feuilles de Pétasites pour emballer le beurre.

### Les grandes propriétés

#### Le château d'Argenteuil

Lorsqu'on arrive en voiture au château d'Argenteuil, on ne

soupçonne pas vraiment son côté jardin. Bien sagement implanté au bout d'une allée «côté cour», il est bâti sur le sommet d'une colline escarpée qui dégringole vers les étangs bordés de grottes construites dans le style pittoresque à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y avait autrefois de nombreuses «fabriques» : ponts, pavillon chinois. Aussi des embarcadères pour les fêtes aquatiques. Ferdinand Meeûs, plus tard comte de Meeûs était le véritable ministre des finances de Léopold



ler et il fit d'Argenteuil le quartier général de tout le monde des affaires et des industries de la jeune Belgique. Gouverneur de la Société Générale, le comte Ferdinand de Meeûs avait choisi ce lieu aquatique et forestier dès 1832 et y fit construire un premier château qui fut totalement détruit par un incendie en 1847. C'est l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar qui édifia le château actuel de 1856 à 1858. Cluysenaar fut l'un des grands architectes de son époque, on lui doit entre autres les galeries Saint-Hubert à Bruxelles, le Marché Couvert, les châteaux de Bavay, de Vieuxart...

Le Domaine d'Argenteuil a compté au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle 785 ha. (cf *Le Soir* 26.12.91). En 1929, c'est un parc de 205 hectares qui est morcellé et vendu à une société immobilière pour sortir d'indivision. Plusieurs particuliers se rendirent acquéreurs. Parmi ceux-ci, M. Tuck, collaborateur de Herbert Hoover pendant la guerre 1914-18 pour le «Comittee for Relief of Belgium». Ces 150 hectares composèrent une belle propriété, dont la moitié de l'un des étangs, coupé en deux par le lotissement. Tuck fit construire un «château» plutôt dans le style manoir. Après avoir été vendue aux chemins de fer, cette partie de l'ancien domaine fut occupée par des activités et réceptions ministérielles et enfin, depuis 1960 par le roi Léopold III et sa famille.

Les autres parties de l'ancien domaine sont occupées actuellement (octobre 1992) par des particuliers, le Berlaymont, la Chapelle Musicale Reine Elisabeth, le couvent du Carmel, l'I.S.T.I. et l'école scandinave.

En 1929, le domaine était presque entièrement entouré de murs. Les portes recevaient la dénomination du garde où de

Un ancien bâtiment du «Moulin du Cerf». (Photo : Geneviève Steenebruggen)

La Hulpe, la Papeterie.  
(collection : Geneviève Steenebruggen)

l'habitant le plus proche, c'est ainsi que la porte devant ma maison s'appelait la «Porte Charlier» du nom de mon arrière-grand-père, la porte côté Ohain se nommait la «Porte Nutelet» et celle près du «Ring» avait reçu le surnom de l'habitant du lieu : «Bastiaune» dont le vrai patronyme était Michiels.

*Jolimont et la ferme de La Ramée*

En 1836, les époux Nève-Le Hardy de Beaulieu achetèrent les lots 16 et 17 (du Triage du Ticton) à la Société Générale. Leur fils Edmond épousa Eugénie Lammens en 1847 et le couple s'installa «au château de la Ramée, située sous la commune de La Hulpe, joli village brabançon, à l'orée de la forêt». Nous apprenons ainsi qu'il y eût, avant l'actuel château de Jolimont,



une villa accolée à la ferme de La Ramée. Laissons le «fils de la Maison» Léon Nève égrener ses «Souvenirs d'ancêtres». En 1933, il écrit : «Ce château de La Ramée se composait d'une assez vaste maison, sans style, sans tourelles, adossée à une grange de ferme wallonne, à cour carrée, entourée de bâtiments d'exploitation.

Devant la maison s'étalait sur le flanc d'une colline, un parc de 2 à 3 hectares, couronné par un bois de sapins... Château et ferme étaient situés dans une vallée arrosée par la Rivière d'Argent, ainsi appelée à cause de la limpidité de ses eaux. Un pont de pierre unissait les deux rives; sur l'une d'elles en face de La Ramée, s'élevait Jolimont.

Jolimont, ancien pavillon de chasse de mon grand-père Nicolas Nève avait été transformé en exploitation agricole... A ces bâtiments, mon père ajouta une maison à un étage, sans style ni tourelles que dans le pays on appela le château de Jolimont. Autour du château s'étalait un domaine d'une contenance d'environ 42 hectares...» (5).

En 1864, François de Roest d'Alkemade et son épouse achetèrent le domaine à Edmond Nève pour la somme de deux cent mille francs suivant acte établi par le notaire Van Mons à Bruxelles le 9 juillet 1864.

En 1893, c'est John D. Ruys de Perez, consul de Hollande qui acquiert Jolimont en vente publique. Jean Jadot, gouverneur de la Société

Les Cressonnières en hiver, 1975-76.  
(Photo : G. Steenebruggen)



Générale acquiert le domaine en 1916. Sa famille est propriétaire de nos jours.

Vers 1920, Jolimont se présentait sous forme de parc forestier avec des allées de chasse, des «fabriques» et des pelouses parsemées de corbeilles de fleurs. Des enclos emmurillés abritaient le potager avec cinq serres à vignes pêches et fleurs et forcerie de légumes. Il y a des vergers, plantations de hêtres, de noisetiers, peupliers, aulnes, mélèzes, bouleaux... Les ensemencements des bords des étangs comportaient le mélange suivant (vers 1930) : Ray Grass, Festuca, agrostis traçante, agrostis vulgaire.

Revenons un instant à la ferme de la Ramée qui fut propriété de Guillaume Machiels, abbé d'Afflighem en 1507. La ferme fut vendue comme bien national le 9 prairial an VI à François De Pauw. Dans ce site, ce n'est pas l'eau qui manque !

La ferme appartient aujourd'hui à des héritiers de Caters de Bosschaert et est occupée par l'asbl « Le Warché».

*Autre domaine forestier et aquatique : La Longue Queue*

Le seul vieux domaine du bord de l'Helpe est ce qu'il est convenu d'appeler Le Nysdam. Des

promoteurs, propriétaires actuels préférant cette appellation au nom d'origine. La Queue, la Longue Queue fut le nom porté par le domaine depuis son origine jusqu'à son acquisition par la famille anversoise de Bosschaert en 1885. Le domaine des ducs de Brabant fut légué par le duc Jean III à son fils bâtard, Jean Brant, en 1353.

L'histoire du domaine est étudiée dans un travail non publié de Josette Pirard-Schoutteten et dans un article d'Eric Meeuwissen, paru dans «Brabant Tourisme», n° 3, septembre 1992.

L'évolution de ce splendide domaine est liée à celle de La Hulpe : résidence des descendants des ducs de Brabant, des maieurs La Hulpois, de gens attachés aux pouvoirs successifs, d'industriels aux XIXe et première partie du XXe siècle.

Actuellement, les nouveaux propriétaires comptent y implanter des immeubles de bureaux. Les vallées pastorales étant particulièrement convoitées par des firmes soucieuses d'établir leurs quartiers généraux en des lieux bucoliques.

Pour en revenir à notre rivière et aux étangs, l'Atlas cadastral de Belgique, fameux «plan Popp» du milieu du XIXe siècle nous montre une série de viviers rectangulaires entre les étangs Decellier, du Gris-Moulin et une sinieuse Argentine longeant ou contournant des pièces d'eau, actionnant le Gris-Moulin et folâtrant aux «Prés Quinze».

*Le parc du Château de La Hulpe*

En 1833, le comte puis marquis de Béthune achète le domaine à la Société Générale et y fait construire un château selon les plans d'un architecte français : Harveuf.

Château d'Argenteuil en 1922 (collection : Geneviève Steenebruggen)



Le château fut terminé en 1842 par un autre architecte : Coppens.

En 1871, le domaine est vendu au baron Antoine de Roest d'Alkemade qui ne va rien changer à la propriété si ce n'est la construction d'une «grotte Notre-Dame de Lourdes» mode qui faisait fureur. A cette époque, le parc, du moins le chemin qui menait à la grotte était ouvert au public aux jours de procession.

En 1893, Ernest Solvay achète le domaine. Son petit-fils Ernest-John Solvay fit donation de ce domaine à l'Etat suivant acte établi par devant Maître Pierre Van Halteren le 4 janvier 1968. Depuis 1975, le parc est ouvert au public. Alors que le domaine voisin du «Nysdam» est retourné à l'état semi-naturel, le parc du château de La Hulpe est entretenu. Il s'agit d'un parc paysager et forestier assez simple et aménagé en grande partie au début du XXe siècle. Le grand architecte paysagiste, Jules Buyssens y travailla de 1903 à 1911. Le site et ses étangs furent le cadre du beau film de Gérard Corbiau, «Le Maître de Musique». C'est un parc de 227 hectares qui est limité au sud par l'Argentine.

Dès 1977, le La Hulpois Jacques Stasser nous raconte dans «Le Château de La Hulpe et son parc», l'histoire du château, des constructions du parc, de la flore, de la faune et de l'Argentine et ses étangs. Nous y apprenons qu'un ruisseau prend sa source dans l'étang de la ferme, suit un cours souterrain et se jette dans l'Argentine après 400 mètres. C'est «l'Argentinette». En 1991, c'est Colette Hogge qui nous invite dans l'histoire et l'histoire naturelle du site grâce à une brochure éditée par la Communauté française. Mais laissons le mot de la fin au paysagiste Louis Van Der Swaelmen, un des fondateurs de la Ligue des Amis de la Forêt de



Soignes en 1909. Dans «Le Guide du promeneur dans la forêt de Soignes», édité en 1914, Louis Van Der Swaelmen et René Stevens, le peintre paysagiste, décrivent la vallée de l'Argentine dans les propriétés Solvay et Nysdam :

«... Nous l'avons dit, ces deux propriétés admirables, situées l'une en face de l'autre se partagent les deux versants de la vallée de l'Argentine et englobent l'un des plus merveilleux sites qu'il soit possible d'imaginer. Il faudrait pour en sauvegarder toute la beauté rare qu'on n'y fasse guère d'aménagements et que peut-être la nature y soit fort laissée à elle-même.»

#### Swift I

L'Argentine passe sous la chaussée de Bruxelles et se faufile dans les propriétés Swift et du Monceau. Ce domaine (SWIFT) faisait partie des biens acquis par les familles Solvay puis Hankar. Cet endroit fut défriché au milieu du XIXe siècle, il s'appelait encore au début du XXe siècle «sur

Pierre Debusscher, garde du Nysdam vers 1925. A ses pieds : une loutre.  
(Photo : studio Vanderplaucq)

le bois». Emile Vandervelde dans son étude, monographie La Hulpoise : «L'influence des villes sur les campagnes» nous décrit l'évolution du site : «... En effet, on défricha plus de 430 hectares dans cette partie de la commune qui s'appelle encore «sur le bois». Le long de la drève des Pigeons (avenue Solvay), les nouveaux venus à qui l'on avait concédé des parcelles de terrains pour un terme de 99 ans, à bail emphytéotique, se bâtirent eux-même des chaumières faites de bois et de torchis. Ces habitations primitives ont été remplacées peu à peu, la dernière il y a deux ans (= 1896) par des maisons plus spacieuses». Ce n'est pas une chaumière mais un «château» que l'on retrouve au temps des premières cartes postales La Hulpoise. Ce qui est devenu une des propriétés des familles Solvay-Hankar se nomme alors «la Sapinière» et comprend un parc paysager très fleuri et sophistiqué avec fabriques et un étang d'où jaillit un grand jet d'eau. L'Argentine reçoit ou recevait son affluent : ruisseau dit de «La Queue du Pigeon» qui semble prendre sa source près du Ezelveld. Le ruisseau traversait les propriétés Janssen. Il semble disparu ou déplacé ou canalisé ? (voir le chapitre sur les lieux-dits de cet article, qui paraîtra dans le n°2 de Brabant Tourisme, au mois de juin).

#### Fin du parcours sur La Hulpe

Notre rivière longe l'avenue Adèle, traverse la rue Charles de Gaulle, la propriété Dow Coming, longe la rive sud du Grand Etang, donnait son nom au «gué de l'Helpe» rue François Dubois, longe le pignon des papeteries et les propriétés Swift. Avant de rejoindre la rue du Cerf

elle reçoit son affluent «La Mazerine». Elle termine son parcours La Hulpoise un peu avant le «Pont d'Isque» ou pont d'Huche (cette dénomination serait-elle une déformation wallonne de pont d'Isque ? Renseignement : R. Ghyssens, Cercle d'histoire de Rixensart. A noter aussi que l'expression wallonne «à l'Huche» signifie «à la porte»). Elle flâne ensuite en région flamande et longe les jardins au Nord-Ouest du lac de Genval.

#### Parc de Genval-les-Eaux

En 1904, le propriétaire des lieux, M. Meert décida de réunir les mares, sources et petits étangs afin de créer le Lac de Genval. Genval-les-Eaux devint un lieu de villégiature et d'installation de nombreuses personnalités du monde des affaires et des arts bruxellois. On édifia des bâtiments de tous styles imitant les chalets suisses, le petit Trianon... Les rives de l'étang furent envahies par les restaurants et les amateurs de sports nautiques.



La source «Bonne Fontaine» connue depuis longtemps par les autochtones est facile à situer : c'est l'actuel château Schwepes. Propriété de John Martin, le lac dépend de deux communes : Genval et Overijse. C'est sur Genval qu'est situé le très intéressant Musée de l'Eau et de la Fontaine qui prouve qu'un musée n'a pas besoin d'être grand pour passionner le visiteur.

C'est dans une autre propriété de John Martin que l'Argentine rejoint la Lasne, autre rivière pleine d'histoire, dont l'eau a reflété maints artistes, peintres, poètes et écrivains. Et nous laisserons la Lasne «là où le champ s'arrête, où la rivière se glisse sous les grillages...» (6) pour rejoindre - dans le prochain numéro de la revue Brabant Tourisme - notre Argentine au travers des artistes qui se penchèrent sur ses reflets d'Argent.

(à suivre)

#### Notes :

- (1) A. Vincent, La Revue de l'Instruction publique en Belgique T. LIV lère livraison, 1911.
- (2) Annales S.R.A.B., T. XXVII, 1913, page 117.
- (3) Jean Martin, Catalogue de l'exposition historique 1980, La Hulpe, page 8.
- (4) Jean Martin, Cat. exposition historique 1980, La Hulpe, page 26.
- (5) Léon Neve, «Souvenirs d'ancêtres», 1933, Archives familiales.
- (6) Françoise Humblet, La pensée buissonnière, 1987.

Les sources de l'auteur paraîtront dans la suite de l'article, en juin 1993.

«Le vieux chêne», l'arbre le plus ancien de La Hulpe est aussi un «monument» situé au bord de l'Helpe.  
(Photo : Geneviève Steenebruggen)

# Les Expositions universelles à Bruxelles par les timbres

par Eric DEMARBAIX

**B**ruelles a connu en un siècle quatre expositions de niveau international ou universel.

Dès 1897, la première Exposition Universelle trouva droit de cité dans le nouveau Quartier Léopold qui fut le premier, le plus riche et le plus beau quartier urbain conçu en dehors de l'enceinte de notre cité millénaire (1). C'est grâce à la suppression du système fiscal de l'octroi, en 1860, que les autorités bruxelloises purent envisager le développement d'un «Grand Bruxelles» et ainsi récupérer les communes qui, jadis, avaient fait partie de sa «cuve» ou kuype. Dès 1880, le Quartier Léopold connut déjà ses premiers jours de gloire avec la «Grande Exposition Internationale du Cinquantième de la Belgique». Le lecteur remarquera, sur le timbre, l'absence du nom de «Belgique» mais il notera également cette demande de «ne pas livrer le dimanche» qui subsistera jusqu'en 1914.

En 1907, la Ville estima que le grand plateau du «Solbosch» (Bois de la Boue ?) conviendrait parfaitement à la fameuse exposition universelle (2) qui sera inaugurée le 14 avril 1910. L'artère principale en était déjà l'Avenue des Nations. Malheureusement, le spectacle le plus grandiose qu'offrit cette exposition fut l'incendie qui survint au sommet de son succès au soir du 14 août 1910 : les 3/4 des palais flambèrent y compris le fameux «Bruxelles-Kermesse».



(1)



(2)



(3)



(4)

Bien que cela ne soit indiqué sur le timbre, c'est le premier timbre avec surtaxe émis en Belgique : il s'agit d'un détail d'un tableau de A. van Dijck, «Saint-Martin partageant son manteau», conservé aujourd'hui en l'église de Zaventem.

Enfin, en 1935 et 1958, c'est Bruxelles «2e District» (Laeken) qui accueillit les deux dernières expositions universelles que connut notre Ville. C'est Adolphe Max, alors bourgmestre de notre capitale (1921), qui avait obtenu l'annexion de Laeken car, disait-il, la surveillance de la résidence royale demandait une «unité administrative et policière» que seule la Ville pouvait assurer.

Dès 1921, Adolphe Max souhaitait rééditer l'opération du Solbosch pour le centenaire de la Belgique. En 1926, des raisons communautaires (déjà !) firent reporter le projet à 1935 car Anvers voulait son exposition en 1930 et Liège se refusait à supprimer son propre projet.

Découvrant le site du plateau du Heysel, on peut ainsi y découvrir le «Stade des Sports» qui avait été construit entre 1929 et 1932 (3) par Van Neck. Les organisateurs, tous privés, voulant faire oeuvre durable; le monument «phare» de l'Exposition fut le palais «des Expositions» (4), immense hall qui demeure une intéressante création, avec ses arcs en béton de 87 mètres de portée et de 31 mètres de haut. Des ailes et des pavillons y ont été adjoints, certains lors de l'Expo '58.



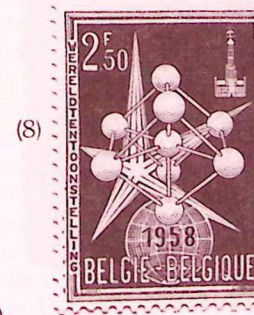
(5)



(6)



(7)



(8)



(9)

Inaugurée le 27 avril 1935, l'exposition eut également, pour respecter la «tradition», son émotion forte dans la nuit du 15 au 16 août avec l'incendie qui détruisit une vingtaine de baraques du parc des attractions. Heureusement, les dégâts furent réduits au minimum. C'est grâce aux architectes Blockx et de Lange que les visiteurs purent redécouvrir le «Vieux Bruxelles» de nos Archiducs autrichiens (5). Tout le personnel portait des costumes du XVIIIe siècle. On pouvait découvrir au gré des promenades l'ancienne place des Bailles, la maison de la Bellone, la porte du Duc-de-Lorraine, le cours pittoresque de la Senne, des rues tortueuses et montantes avec leur coupe-gorge. Construites en staff, ces maisons ne résistèrent malheureusement pas bien au-delà de l'extinction des pétards de la fête.

En pleine extension coloniale, le pavillon du Congo (6) ne pouvait connaître que le succès. Imaginé par Victor Bourgeois, il devait être le reflet de «l'intérêt marqué par nos souverains au développement économique et social de notre colonie. Légué à l'Etat par Léopold II, le Congo accueillit, en 1909, 1928 et 1932, Albert Ier dont le règne s'était interrompu tragiquement un an à peine avant l'ouverture de l'Exposition.

Signalons enfin l'existence du pavillon de la Ville de Bruxelles (7) crée par l'architecte Malfait. Installé en bonne compagnie, son vis-à-vis était le Palais de la Ville de Paris. Joli raccourci entre deux capitales !...

La vedette de l'Expo '58, c'est bien entendu l'Atomium (8-9). Est-il nécessaire de rappeler qu'il s'agit d'une molécule de cristal élémentaire de fer agrandie 150 milliards de fois avec neuf sphères en acier qui symbolisent (pur hasard) nos neuf provinces. Son «père» est André Waterkeijn, ingénieur à Fabrimétal



(10)



(11)



(12)



(13)



(14)



(15)



(16)



(17)



(18)



(19)

et ce sont les architectes A. & J. Polak qui en élaborèrent les plans dès 1956.

Inaugurée le 17 avril 1958 par le roi Baudouin, l'Expo '58 est le résultat d'une idée émise dès 1952. Il s'agissait de réutiliser au mieux le site de l'exposition de 1935 mais d'autres auraient volontiers essayé d'aménager du côté de Tervuren. En visitant le site de l'Expo '58, on découvre le Palais Gouvernemental qui développe une façade de 160 mètres avec, à son extrémité un grand mat-totem de 36 mètres de haut. Le visiteur découvrirait, sans le savoir, la dernière grande vitrine internationale du colonialisme au crépuscule de son histoire (10).

Au cœur de la section belge, 80 mètres de flèche en porte à faux attestent, le long de l'avenue de la Construction, la prodigieuse audace du génie civil belge (11). Cinq mètres sous la passerelle métallique suspendue à la flèche, une carte en relief de la Belgique, réalisée en plein air sur près d'un quart d'hectare, situe, de façon concrète, les grands ouvrages d'art existants ou en projet à cette époque.

Cette oeuvre d'art très technique disparut malheureusement sous les coups de pioche pour laisser la place au «Trade Mart».

Le pavillon des postes et télécommunication Telexpo (12) a été construit en forme de rotonde, tandis que son toit est suspendu à un mât central dont le sommet se terminait par une sphère d'un vert déjà très «flu». Les Postes, la Régie des Téléphones, la Radio et la Télévision se partageaient cet ensemble pour exposer leurs dernières trouvailles techniques.

N'oublions pas la Porte du Benelux (13) qui symbolisait l'union économique européenne la plus ancienne malgré le Marché Commun naissant.

Et enfin, placé sous le signe de la bonne humeur et de la joie de vivre,



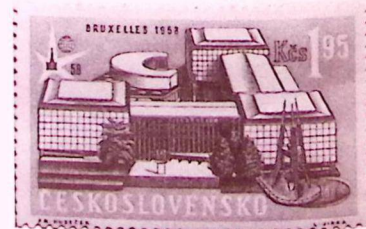
(20)



(23)



(21)



(22)

la «Belgique Joyeuse» (14) présentait des bâtiments historiques de conceptions originales ou fidèlement reconstitués. Et croyez-moi, Bruparck n'en est certainement pas le fidèle copie.

### L'EXPO '58

1958 ! Bruxelles est le centre du monde pour six mois : un nouveau festival mondial du cinéma est présidé par Georges Simenon; le Père Pire reçoit le Prix Nobel de la Paix; Olivier Gendebien gagne aux 24 Heures du Mans et le Tour de France démarre à Bruxelles. Sous le signe de la vitesse, le satellite Explorer 1 est lancé en février et, toujours en vitesse, Fangio est enlevé à Cuba. De Gaulle revient au pouvoir et prononce le «Je vous ai compris» à Alger alors que l'on inaugure la Maison de l'Unesco à Paris.

Ouvrons notre boîte aux souvenirs et découvrons dans l'ordre chronologique de leurs adhésions les pavillons étrangers présents à l'Expo '58.

Composé de deux ailes perpendiculaires reliées entre elles par une passerelle, le pavillon luxembourgeois (15) évoque l'industrie principale de ce pays. Chaque usine disposait de sa propre vitrine et, grâce à une saine émulation entre les firmes, chacune avait son cachet personnel.

Présenté comme un centre de méditation et de réflexion, le pavillon du Saint-Siège (16) a été conçu par des architectes qui voulaient symboliser la mission spirituelle du Vatican. Le plafond présentait une liste de tous les papes qui, depuis Pierre jusqu'à Pie XII, ont dirigé l'Eglise catholique.

Érigé à côté de la porte des Nations, le pavillon des Etats-Unis (17) était une construction circulaire qui présentait une ouverture de 45 mètres de diamètre laissant passer



(24)



(25)



(26)



(27)



(28)

la lumière du jour et éclairant une pièce d'eau aménagée au centre du pavillon. Image type du pays moderne, les Américains présentaient, naïvement peut-être, leurs traditions et leurs origines. Déjà des essais de la télévision en couleurs étaient diffusés à l'intention des visiteurs. Ainsi l'intérêt du pavillon américain mélangeait-il l'histoire, la technique et le rêve. Le document le plus ancien des Archives de Saint-Marin date de 885. La poste locale représenta l'emblème de l'Expo plutôt que son pavillon de style méridional dans lequel le public pouvait découvrir l'histoire de cette petite république (18).

La participation britannique était une des plus importantes parmi les étrangères. Son pavillon, bizarrement représenté par un timbre panaméen (19), était formé de trois pyramides juxtaposées montrant des murs triangulaires ornés de petites vitres colorées. L'eau y était un élément des plus importants : quoi de plus normal pour un pays où aucun lieu n'est à plus de 120 kilomètres de la mer.

La représentation française (20) se répartissait sur cinq niveaux en offrant une surface d'exposition de 25.000 mètres carrés. La Ville de Paris et les territoires d'outre-mer étaient largement représentés dans cette vitrine de la vie française.

Lieu de rencontre des civilisations chrétienne et musulmane, le Portugal a agencé son pavillon sur base de cette idée fondamentale. Au pays des grands navigateurs, le timbre de l'Expo est symbolisé par une mappemonde (21).

A l'approche du pavillon tchèque (22), le visiteur pouvait apercevoir une sculpture de Vincent Malovsky. Le site était constitué de trois cubes reliés entre eux par deux halls immenses, en forme de «L». La façade était formée de mosaïques ressemblant étrangement aux clochers de «Prague la dorée».

La poste italienne pouvait-elle imaginer mieux qu'un symbole de la Via Appia pour rappeler que tous les chemins mènent à Rome (23). La section italienne était constituée d'une suite de pavillons divisés par de petits escaliers et dédales de pavés arrondis.

A choisir, la poste du Liechtenstein ne pouvait que rappeler aux philatélistes (24) que la Principauté est une région montagneuse à l'indépendance relative depuis 1719 mais définitive depuis 1806.

Souvenez-vous ! C'est grâce à la Poste hongroise que Manneken-Pis a obtenu son premier timbre. (\*) Dans la même série, on découvre le pavillon hongrois (25), grand cube de 20 mètres de côté éclairé par une coupole de verre.

Le contraste espagnol tient dans ses origines et ses influences : carthaginoise, grecque, romaine, wisigothe, mauresque et enfin chrétienne. C'est pour mettre toutes ses origines en valeur que le pavillon espagnol est formé d'un ensemble d'hexagones comme l'ensemble de sigles de l'Expo représenté sur le timbre (26).

Le visiteur découvrait aussi toute la luxuriance de la forêt tropicale vénézuélienne dans le pavillon du premier pays d'Amérique latine à avoir accepté l'invitation belge (27). En 1958, quinze républiques constituaient l'Union Soviétique. Elles étaient toutes représentées (28). C'était la grande époque des spoutniks et du début de la conquête spatiale. C'était aussi le temps où l'idéologie communiste s'exposait avec force et intelligence.

Un élève de Picasso, Walfard, avait conçu, dans un ravissant jardin exotique, un taureau de cuivre massif qui gardait le petit pavillon de la République dominicaine (29). Ce bâtiment tout en aluminium représentait la seule nation de la mer de Caraïbes.

Le pavillon du Brésil (30), offre dès

l'entrée une statue sculptée par la nature. C'est un billot de noyer du Brésil. Six hommes ont mis huit jours à abattre l'arbre entier qui pesait 80 tonnes. Le pavillon fut réalisé par Sergio Bernades, l'un des plus célèbres architectes brésiliens. «Nous fabriquons la meilleure viande de boeuf du monde». Tel est la phrase qui accueillait tout visiteur dès l'entrée du pavillon argentin (31). L'Argentine fut sans conteste un des participants les plus actifs au niveau culturel : peintures, sculptures, musique, arts plastiques et la littérature constituaient la vitrine de ce grand pays aux multiples facettes.

Des invités particuliers, le visiteur pouvait en découvrir au pavillon du Nicaragua (32). Dans un petit bâtiment aux lignes modernes, des perroquets tantôt jacassants et éveillés, tantôt bougons et endormis, plongeaient le visiteur dans le climat chaleureux de l'Amérique Centrale. La conception du pavillon des Nations Unies (33), était à la fois audacieuse et simple. Tout est bleu sur les deux faces de cette calotte hémisphérique qui ne repose que sur six minces points d'appui. Sur une haute stèle de marbre étaient repris des extraits du préambule de la Charte des Nations Unies. Certains visiteurs, spectateurs de l'époque, peut-être acteurs d'aujourd'hui, n'ont manifestement pas tous retenu la leçon.

(\*) *Brabant Tourisme*, 4/1992



(29)



(30)



(31)



(32)



(33)

## La plus grande ferme du Brabant wallon n'est plus une exploitation agricole

par Eric MEUWISSEN

**L**erecord en Brabant wallon. Environ 3000 visiteurs lors de la dernière «Journée du patrimoine».

La ferme de la Ramée à Jauchelette (Jodoigne) décidément à la cote. Et de fait, il s'agit de la plus grande, de la plus belle et sans doute de la plus célèbre ferme du Brabant wallon. Jugez plutôt : 10 000 m<sup>2</sup> de toits, une grange de 49 mètres de long sur 22,5 de large et une cour de 10 200 m<sup>2</sup>. Une ferme fabuleuse, mais aussi une ferme aujourd'hui à la croisée des chemins. Une immobilière l'a acquise et s'apprête à la transformer en centre culturel (théâtre), d'entreprise (séminaires) et de réception (mariages-banquets). Le nouveau propriétaire voudrait en faire «l'Alden Biezen» (1) du Brabant wallon en matière de rénovation du patrimoine et le Villers-la-Ville de l'Est du Roman Pays au point de vue culturel. Vaste programme.

La ferme-abbaye remonte au XIIe siècle, époque où des Cisterciennes du nord-ouest de Tirlemont vinrent s'y installer. Elles y possédaient un moulin, des terres et un bois que Gérard, seigneur de Jauche, avait offert à sa fille Helwide, abbesse de Nivelles. Elles y firent construire un couvent et divers autres bâtiments utilitaires. Mais le plus amusant de l'histoire, c'est qu'il semble qu'elles

quittèrent Tirlemont pour des ... raisons linguistiques. Une certaine Ode de Nivelles, racontent Tarlier et Wauters, «fut la principale cause

de la translation du couvent de Kerckem à la Ramée. Ignorant la langue flamande, elle ne put se résoudre à vivre dans un canton où



Une vue qui ne date pas d'hier. Pourtant rien n'a fondamentalement changé.  
(photo : Hubert de Sutter)

La grange de la Ramée. Des dimensions imposantes. Elle fait 49 mètres de long pour 22,5 mètres de large. Sans doute la plus grande grange du Brabant wallon. (photo : A. Kouprianoff)

l'on ne connaissait pas d'autres idiomes».

La communauté compta en son sein à cette époque plusieurs religieuses qui méritèrent par leur ferveur le titre de «bienheureuses». Ode de Nivelles en fut. Ses visions extatiques sont restées célèbres. Morte à 32 ans, ses reliques étaient l'objet des visites de tous ceux qui avaient mal... aux dents. Et de fait l'une de ses dents enchâssée dans l'argent servait de remède contre le mal.

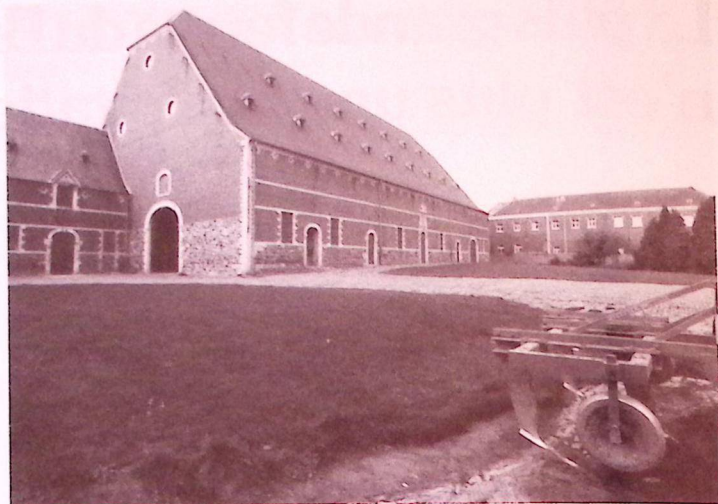
Il y avait environ une soixantaine de religieuses à la Ramée.

On pouvait y naître et y mourir. Mais on ne pouvait pas s'y marier. Les serviteurs de la communauté devaient garder le célibat ou... partir.

### Les onze mille vierges

Il serait trop long de reprendre toutes les péripéties qui marquèrent l'histoire de l'abbaye. Retenons-en néanmoins quelques-unes.

En l'an 1500, on réforma l'abbaye,



où le relâchement s'était introduit. Quatre religieuses du monastère de Marche-les-Dames y vinrent accompagnées de trois sœurs et y introduisirent une discipline plus rigoureuse. Dix ans plus tard, le lendemain de la fête des «11 000 vierges», les abbés de Clairvaux et de Sugny visitèrent la Ramée où ils bénirent un autel.

Enfin en 1635, l'abbaye fut pillée et saccagée par l'armée franco-hollandaise. Les religieuses exposées aux exigences de la garnison, se virent obligées

d'entretenir douze hommes et trois chevaux.

### Brûler le roi des sorciers

Episode tragique, entre 1649 et 1657, la communauté perdit 40 chevaux et 66 bêtes à cornes... ainsi que la plus grande partie du troupeau de moutons. Ils avaient, dit une note remise au nom des religieuses, été ensorcelés par notre porcher qui a été brûlé et déclaré roi des sorciers.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque le légendaire duc de Marlborough écrasa le maréchal de Villeroi (à qui l'on doit notamment le bombardement de la Grand-Place de Bruxelles), la ferme de la Ramée servit d'hôpital de campagne et de «Quartier Général» aux Anglais. En 1706, la fameuse bataille de Ramilles avait mis la région à feu et à sang. L'ensemble de la Ramée fut à l'époque entièrement détruit. La ferme sera alors reconstruite et fortifiée en style baroque. La majeure partie des biens étaient situés à Bomal, Piétrain, Marilles, Melin,

De part et d'autre de la tour, les restaurations ont été menées bon train. Il s'agit des futures salles de séminaires (Photo : THOC).



Noville-sur-Méhaigne et surtout Jauchelette où ils englobaient presque tout le territoire.

On estime ainsi à pas moins de 600 ha, la superficie des terres qui dépendaient de la Ramée. La ferme employait à demeure au XVIII<sup>e</sup> siècle une douzaine de domestiques hommes et femmes strictement hiérarchisés et de nombreux corps de métiers (ardoisier, maréchal-ferrant, tonnelier...).

### Un souterrain

Vérité ou légende, il y aurait un souterrain qui relie la ferme de la Ramée à celle de Mellemont à Thorembais-les-Béguines. Un souterrain qui selon d'aucuns existerait toujours, mais obstrué et sans doute effondré par endroits. Inutilisable aujourd'hui, il reliait jadis l'abbaye de moniales de la Ramée à la grange ou plus exactement au prieuré de Mellemont. Aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, et XVIII<sup>e</sup> siècles, lors des guerres, ce couloir souterrain long de 4,5 km permit sans doute plus d'une fois aux trappistines de la Ramée d'échapper au danger qui les menaçait et de se mettre à l'abri.

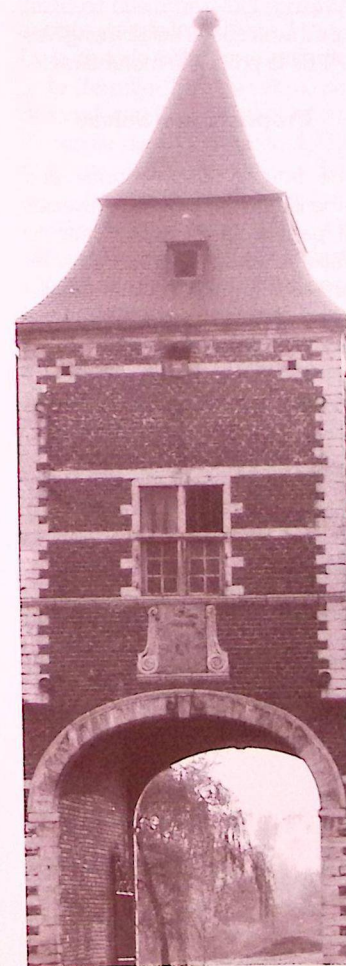
### La trop joyeuse séquestrée

Lorsqu'en 1796, dans la foulée des «Français libérateurs», des membres de l'administration municipale de Jodoigne se rendirent à la Ramée pour y procéder à la fermeture de la maison religieuse, ils furent avertis qu'une des dames y était enfermée dans un cachot. Ils y trouvèrent couchée sur une paille infecte «qu'aurait détestée le plus vil des animaux» et enfermée dans un sac, nageant dans ses excréments, les pieds et les mains chargés de chaînes, une femme abruti par une trop longue captivité, l'excès de tourments et le dépit de la vie». Elle déclara être au cachot depuis bien des mois et avoir été enfermée

par l'abbé de Boneffe et l'abbesse parce qu'elle était... trop gaie. On constata ensuite que cette infortunée était emprisonnée depuis huit ans et qu'elle n'était atteinte ni de fureur ni de manie. Et Tarlier et Wauters d'ajouter : que le rapport bien qu'écrit avec une grande véhémence est difficilement contestable. Les séquestrations dont il nous offre un exemple n'étaient que trop faciles à opérer dans des communes défendues contre tout contrôle.

### Vendue comme bien national

En 1799, les «Français libérateurs» vendirent donc les bâtiments con-



ventuels, l'église, la ferme, les moulins et les 160 ha en pleine exploitation pour la somme de 98 000 F à un Nivellois.

Par la suite la ferme fut revendue à plusieurs reprises. Le Louvaniste Michel Eugène Claes la racheta en 1812. Ses héritiers, y installèrent même de 1837 à 1844 une raffinerie de sucre.

À l'époque, la veuve Claes, rentière à Louvain de son état, possédait à la Ramée un domaine de 122 ha. Un domaine avec brasserie, verger, jardin d'agrément, étangs et bien entendu sucrerie.

En 1856, les héritiers de la rentière vendirent l'ensemble à Théophile Ladislas Favart. Il y acquit ainsi 113 ha sur Jauchelette. Le cadastre de l'époque renseigne un moulin à farine, une féculerie, un château et un couvent.

Par la suite ses héritiers se partagèrent le bien. Sa fille Marie Favart reçut dans sa part, ce qui restait des bâtisses monastiques et 4 ha de jardins et de bois. Elle les offrit à la Congrégation du Sacré-Coeur dans laquelle elle était entrée en 1903. Le transfert de propriété à l'asbl Maison du Sacré-Coeur de la Ramée eut lieu en 1928. C'est depuis cette époque que la ferme et le couvent sont deux propriétés différentes. La ferme fut quant à elle acquise par Alice Solvay Masson.

### Péché véniel ou mortel ?

Aujourd'hui des anciennes bâtisses conventuelles, il subsiste l'hôtellerie, la prélatrice et la ferme datant toutes trois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant la ferme de la Ramée allait encore subir les outrages des hommes. Des sœurs plutôt. Il suffit de jeter un coup d'oeil à l'arrière de l'édifice pour s'en rendre compte. Et de fait

Le porche de la ferme est surmonté des armoiries de l'abbesse Lutgarde de Reumont (1715-1741) (photo : A. Kouprianoff).



Une cour et des bâtiments vraiment gigantesques... (photo : A. Kouprianoff)

les bonnes soeurs commirent en 1970 ce qu'on pourrait appeler un péché... architectural. Elles firent construire dans leur domaine deux bâtiments préfabriqués qui dénaturèrent complètement l'élégant quartier abbatial. Et le journal *Le Soir* écrivait en 1975 : «On se demande encore comment elles ont pu obtenir les autorisations nécessaires» (*Le Soir* 5/6/75). «C'est une faute de goût», avait alors reconnu en son temps Soeur Gladys Guyot, «mais nous avons été obligées de choisir cette solution pour des raisons financières. Le couvent qui abrite une quarantaine de soeurs avait besoin d'une infirmerie et de chambres supplémentaires». L'histoire jugera s'il s'agissait d'un péché véniel ou d'un péché mortel. Mais le pire faillit bien arriver au milieu des années septante. A ce moment la ferme de la Ramée fut menacée par un important projet sportif. Et plus précisément un projet nautique qui y envisagea la création d'un plan d'eau de 5 ha. Un plan d'eau pour la pratique de la voile et de l'aviron avec plage, hangars et



camping. Un plan d'eau récréatif qui s'il avait abouti aurait mangé les 3/4 de la propriété monastique.

#### Propriété des Solvay

Une boutade bien connue des anciens disait qu'on pouvait traverser en partant de Bruxelles toute la Wallonie jusqu'en Ardennes sans sortir des propriétés de la famille Solvay. En tout cas, une chose est sûre, c'est que la traversée pouvait transiter par Jauchelette, puisqu'on retrouve au début du siècle et jusqu'en 1953 la ferme de la Ramée

parmi les nombreux biens de la dite famille. Au début du siècle, la ferme de la Ramée fut rachetée par la veuve du frère d'Ernest Solvay : Marie Masson (1851-1917). Cette dernière avait épousé Alfred Solvay († 1894). Un homme qui joua aux côtés de son frère Ernest un grand rôle dans l'établissement de l'empire industriel. Car Ernest Solvay, n'était pas seul titulaire des parts à la fondation en 1864 de la société en commandite Solvay & Cie. Il était même à l'origine un actionnaire minoritaire regroupant avec son frère Alfred... 25 % des parts. Une centaine d'années plus tard, lorsqu'en 1967, le groupe entra pour la première fois en bourse (au moment de la transformation de la célèbre firme en société anonyme), les descendants d'Alfred Solvay détenaient 17,5% du capital (contre 30 % aux descendants d'Ernest Solvay). Et parmi ces 17,5 %, la branche propriétaire de la ferme de la Ramée (de Wangen/Aubertin) possédait 8,4 %. Pour donner un exemple, le baron, Christian de Wangen, le fils d'Alice Solvay, donc le petit-fils d'Alfred, possédait pas moins de 205 915 actions. Le



De part et d'autre du porche... (photo : A. Kouprianoff)

petit-fils par alliance d'Alfred Solvay détenait donc 85 000 actions de plus qu'Ernest-John Solvay, le petit-fils en ligne direct d'Ernest Solvay lui-même. Il faut dire qu'entre-temps Ernest-John Solvay avait fait de son vivant d'importants dons manuels de titres à ses enfants. C'est néanmoins assez dire toute l'importance de la branche issue d'Alfred Solvay. Une branche dont la ferme de la Ramée n'était donc qu'une des nombreuses fermes. Alfred Solvay avait épousé Marie Masson. De cette union naquirent trois enfants : Alice, Louis et Marie-Thérèse. Les deux filles donnèrent par leur mariage, naissance aux branches de Wangen/Aubertin et Tournay/Solvay (cf. le parc Tournay/Solvay derrière la gare de Boistfort).

Ainsi, la fille d'Alfred Solvay, Alice, épousa le baron Henri de Wangen de Geroldseck aux Voges. Tandis que sa soeur Thérèse convola en juste noce avec Emile Tournay. Quant à leur frère Louis Solvay, il continua la dynastie via son fils Pierre Solvay décédé en 1989 et qui était le plus grand actionnaire individuel au moment où la firme fut cotée en bourse. Il possédait environ 5 % du total, soit 311 638 actions) la valeur comptable du paquet du petit-fils d'Alfred Solvay étant estimée à 1,2 milliard.

Chacun des enfants d'Alfred Solvay hérita donc. Alice reçut notamment la ferme de la Ramée et ses 108 hectares sur Jauchelette. A Louis furent dévolues les terres de Vieux Genappe (250 ha), de Ways (49 ha), de Lillois (263 ha) et de Baulers (28 ha). Thérèse Tournay-Solvay quant à elle obtint des terres à Maransart, Vieux-Genappe et Ophain-Bois-Seigneur-Isaac. Mais revenons à la ferme de la Ramée et à Alice Solvay. De son

Imposante, l'entrée du domaine... (photo : A. Kouprianoff)

union avec Henri de Wangen de Geroldseck aux Voges (1863 - 1923) naquirent trois enfants : Anne-Marie, Gerold (décédé à l'âge de 5 ans) et le baron Christian de Wangen. En 1931, à la mort d'Alice Solvay, ses deux enfants, Anne-Marie et le baron Christian héritèrent de la ferme de la Ramée.

Anne-Marie épousa Philippe Aubertin, tandis que son frère Christian se maria avec Pâquerette de Vezy de Beaufort.

La propriété de la Ramée resta dans la famille jusqu'en 1953. Celle-ci la vendit à la «Société en nom collectif Joseph Aerts fils». Soit les célèbres brasseurs de Saint-Josse (la bière Aerts, bien connue des plus anciens de nos lecteurs). De la période où la ferme appartient à la famille Solvay et à ses descendants, il faut surtout retenir l'incendie de la grange en 1932. C'est de cette époque que date donc la grange actuelle qui fut entièrement reconstruite. On signalera aussi que les descendants d'Alfred Solvay ne résidèrent pas à la Ramée. Puisque la veuve d'Alfred habitait dans sa propriété de Watermael Boistfort, de même que sa fille Alice. Quant aux petits-

enfants d'Alfred, Philippe Aubertin et le baron Christian de Wangen, ils étaient domiciliés à Paris.

#### La brasserie Aerts

La brasserie Aerts loua alors la ferme à Jean-Baptiste Louis qui était bourgmestre de Jauchelette. La brasserie se débarrassa de la ferme en 1973 au profit de la famille Schaefer. Une famille originaire de Rhénanie (Allemagne) et qui exploite les 130 ha de terres autour de la ferme. Joachim Schaefer avait déjà commencé les restaurations. Il avait ainsi fait procéder à la réfection des toitures et des deux tours. Procédure d'urgence et travaux subsidiés à 60 % par la Communauté française. Les Schaefer ont revendu en 1990 la ferme à l'Immobilier de la Ramée. Ils sont restés néanmoins propriétaires des terres. Et de fait, ils s'apprentent à y construire une ferme ultra-moderne.

Comme l'explique Joachim Schaefer, l'entretien de la ferme coûte très cher. Avec l'assurance, il faut compter pas moins de ... un million par an.



### Propriété d'une immobilière

Depuis avril 1990, la ferme est donc la propriété de «l'Immobilière la Ramée». Une société au capital social de 18 millions et dont l'administrateur-délégué est Jacques Mortelmans, le fils d'un important assureur anversois.

Né en 1944 à Anvers, Consul honoraire des Seychelles pendant 15 ans (sic); Jacques Mortelmans s'est «illustré» 22 années durant dans le domaine de l'immobilier touristique en Espagne. Il avait aussi à son actif, depuis une quinzaine d'années une agence de voyages (Intour sprl). Au total un homme d'affaires qui connut des hauts mais aussi des bas, notamment avec son agences de voyages.

On retrouve néanmoins aux côtés de Jacques Mortelmans et de «l'Immobilière de la Ramée» la société anonyme de droit luxembourgeois «International Hotel Development Company». Aujourd'hui, Jacques Mortelmans voudrait faire de la ferme un haut lieu d'animation gastronomique, hôtelière et culturelle.

Mais comme il est essentiel pour l'Immobilière de générer des profits, des salles seront louées pour des séminaires, banquets et autres mariages... A titre d'exemple, la location des nouvelles salles de

banquets varie de 15.000 à 35.000F.

### Un restaurant gastronomique

Outre la création imminente de six salles de séminaires et de salles de banquets (la grange peut accueillir 650 personnes à table !), Jacques Mortelmans envisage d'implanter à la Ramée, sous les merveilleuses voûtes de l'ancienne étable à boeufs, un restaurant gastronomique. Des contacts avec une série de «toqués» sont d'ailleurs en cours. Et la restauration des étables devrait commencer début janvier.

Dans un premier temps, Jacques Mortelmans aménagera sept chambres à la ferme ainsi qu'un «country club» (centre de remise en forme, piscine, sauna...). Selon lui : la Ramée aura pour objectif de faire du «para hôtelier». J'ai d'ailleurs un programme de vingt chambre en plus.

### De la restauration aux restaurations

Pour l'heure, la tour et la grande salle ont déjà été restaurées. Il a fallu quatre jours pour nettoyer la grange au jet à pression. Une nouvelle phase de travaux de sauvegarde va débuter maintenant. Il sera ainsi procédé à la réfection des toitures des bâtiments situés entre la grange

et la tour d'entrée. Outre le remplacement des ardoises, les charpentes et les murs des façades feront l'objet de consolidations diverses.

Il en sera de même pour les voûtes du rez-de-chaussée du premier bâtiment. Il faut savoir que les voûtes des étables étaient destinées à limiter l'échauffement des greniers et la «mise à feu naturelle» du grain qui s'ensuivait généralement. Les très belles voûtes du second bâtiment devront malheureusement être démontées pour permettre une parfaite stabilisation de la façade et des fermes de la toiture.

La ferme étant classée, les travaux sont donc subsidiés.

Depuis la «Journée du patrimoine», la ferme est le premier bâtiment en Brabant wallon qui possède désormais le nouvel écusson «bâtiment classé». Rappelons que les bâtiments du site ont été classé - en un temps record - en date du 27 février 1980.

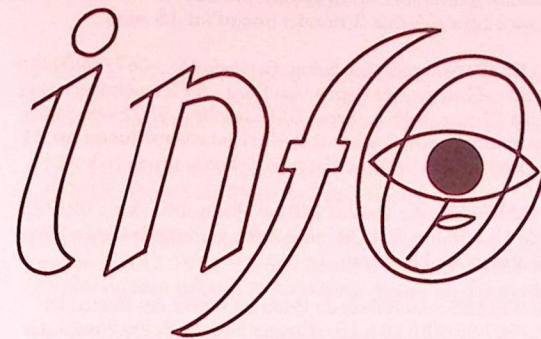
Côté restauration, les maîtres de l'ouvrage sont l'Immobilière la Ramée (35 %), la Région Wallonne (60 %) et la Province de Brabant (5 %).

Reste que selon Jacques Mortelmans les subsides ne viennent pas assez vite et s'ils arrivent c'est tranche par tranche. Il devrait y avoir au total quatre tranches de 15 millions TVA comprise.

Ceci dit, d'ici quatre ans, quand tous les travaux seront terminés, ce ne seront pas moins de 5 900 m<sup>2</sup> de plancher qui auront été restaurés. Un fameux pari en somme.

(1) Il s'agit de l'archicommanderie de l'Ordre des chevaliers teutoniques sise en Limbourg. Elle a bénéficié dernièrement d'une médaille d'honneur pour la qualité de sa réhabilitation.

Le quartier abbatial de la ferme. Un quartier qui n'a aujourd'hui plus rien à voir avec la ferme de la Ramée. Il s'agit de deux propriétés bien distinctes (photo : A. Kouprianoff).

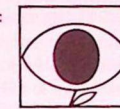


# BRABANT tourisme

Supplément à la Revue "Brabant Tourisme"  
N°1/93

Bureau de Dépôt  
Bruxelles X

Edité par :



FEDERATION  
TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE  
DE BRABANT  
Communauté française

61 rue du Marché-aux-Herbes  
1000 Bruxelles

## Expositions

### MARS

BRUXELLES : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : «Lotus d'Or». Peinture érotique chinoise. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h (jusqu'au 21 mars).

BRUXELLES : Au Botanique (rue Royale 236) : «Magnum - 50 ans de photographie». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 11 à 18 h (jusqu'au 21 mars).

BRUXELLES : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : «Relevés d'empreintes». La protection des vestiges archéologiques dans l'Eurorégio Meuse-Rhin et «Bruxelles 1993». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h (jusqu'au 28 mars).

BRUXELLES : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : «Splendeur des Sassanides». L'empire perse entre Rome et la Chine (224-642). Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h, le mercredi jusqu'à 22 h (jusqu'au 25 avril).

BRUXELLES : Au Musée d'Art moderne (pl. Royale 1-2) : «L'Art en Belgique depuis 1980». Ouvert tous les jours, sauf les lundis et jours fériés, de 10 à 17 h (jusqu'au 30 mai).

BRUXELLES : Au Musée Bellevue (place des Palais 7) : «De Noir et d'Or». Pendules «au bon sauvage». Ouvert tous les jours, sauf les vendredis et jours fériés, de 10 à 16 h 45 (jusqu'au 20 juin).

BRUXELLES : A la Tour Japonaise (av. van Praet à Laeken) : «La porcelaine chinoise d'exportation». Ouvert tous les jours, sauf les lundis et jours fériés, de 10 à 16 h 45 (jusqu'au 4 juillet).

IXELLES : Au Musée communal (rue J. Van Volsem 71) : «Gilles Motte dit Falisse» et «Gaston Bertrand». Ouvert du mardi au vendredi de 13 à 19 h 30; le week-end de 10 à 17 h (jusqu'au 28 mars).

IXELLES : A la Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage 55) : «La couleur constructive». La polychromie dans l'architecture et le mobilier des années 1920. Ouvert du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 h, le week-end de 11 à 19 h. Fermé les jours fériés (jusqu'au

25 avril).

WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Au Musée communal (rue de la Charrette 40) : «Cocoricoq!». Symbolique et folklore du coq. Ouvert du mardi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30 (jusqu'au 28 mars).

9 BRUXELLES : A la Maison du Spectacle (La Bellone - rue de Flandre 46) : Expositions sur Satyajit Ray : «Portraits de Satyajit Ray», «Henri Cartier-Bresson en Inde», «Calcutta architectures» et Exposition des dessins, livres et affiches de Satyajit Ray. Ouvert du mardi au samedi de 13 à 18 h. Fermé les jours fériés (jusqu'au 24 avril).

11 SAINT-GILLES : A l'Espace Photographique Contretype (av. de la Jonction 1) : «Marc Trivier». Ouvert du mardi au dimanche, de 13 à 18 h (jusqu'au 18 avril).

13 DION-LE-MONT : Au Centre Culturel (rue du Village) : "Salon du Printemps" organisé par le Cercle d'Art Arsène Matton. Sculptures de Myriam Kahn et huiles de Kareem Mestdagh. Ouvert le week-end de 10 à 12 h 30 et de 14 à 18 h (jusqu'au 21 mars).

17 AUDERGHEM : Au Centre Culturel (bd du Souverain 183-185) : «Thérèse Brackelaire». Ouvert tous les jours, sauf le 28 mars, de 14 à 18 h (jusqu'au 31 mars).

17 WOLUWE-SAINT-PIERRE : A la Bibliotheca Wittockiana (rue du Bemel 21-23) : «Arrabal : Cannibales d'égouts» et «Anne Goy habille les «poquettes volantes»». Ouvert du mardi au samedi, de 10 à 17 h (jusqu'au 22 mai).

18 BRUXELLES : Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant (61 rue Marché-aux-Herbes) : «Maison des Arts Spontanés et Naïfs». Ouvert du lundi au vendredi de 11 à 17 h, le samedi de 14 à 18 h (jusqu'au 4 avril).

19 BRUXELLES : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : «Aparnée de Syrie. Quartier d'hiver de la 11e Légion parthique» ou «Les Sassanides vus par les Romains». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h (jusqu'au 9 mai).

19 WAVRE : Au Château de l'Ermitage : «Prestige de l'aquarelle : développement de l'aquarelle depuis 200 ans». Ouvert du mardi au vendredi de 14 à 17 h; le week-end de 10 à 12 h et de 14 à 17 h (jusqu'au 4 avril).

22 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE : Au Musée Charlier (av. des Arts 16) : Une semaine «Maeterlinck» : Exposition de portraits, photos et





(1988), Raymond Depardon (1989), Léonard Freed (1990) et Elliott Erwitt (1989) (Midis du Cinéma).

**21 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 10 h 30 : conférence : «Les Nabatéens entre nomadisme et vie sédentaire». Fouilles suisse-licchtensteinoises à Pétra-Jordanie ou «Les Sassanides vus par les Romains» par M. J. Ch. Balty.

**21 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 15 h : «Musée à la carte pour les enfants» par F. Lefebvre (Visites commentées).

**21 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : A l'Institut des Sourds et Muets (av. Georges Henri 278 - rens. : 02/770 55 26) à 10 h : «L'homme face aux volcans» par Marc Garnier.

**22 NIVELLES** : Dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville (Info : 067/21 21 61 Mme Bruneau - loc. : 067/21 25 97 Mme Canart) à 14 h 30 : «La mémoire des glaces» par Roland Souchez (Université des Aînés).

**22 WOLUWE-SAINT-PIERRE** : Au Centre culturel (av. Ch. Thielemans 93 - loc. : 02/773 05 32) à 14 h 30 : «L'Europe à table» par Léo Moulin (Université des Aînés).

**23 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/508 33 50) à 10 h : «Jean Dubuffet (1901-1985)» par Karin Debbaut (Initiation à l'Histoire de l'Art).

**23 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/513 88 26) à 12 h 40 : «La fête de Paul Willems» par Georges Sion, Cécile Decat, Isabelle Paternotte et Jules-Henri Marchant (Midis de la Poésie).

**23 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE** : Au Musée Charlier (av. des Arts 16) à 18 h 30 : Anne Richter rencontre Gaston Compère à propos de son livre «Maurice Maeterlinck» (éd. de la Manufacture).

**23 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Au Centre «Les Pléiades» (av. du Capricorne 1A - rens. : 02/770 03 52) à 14 h : «Les mécanismes de la mémoire».

**24 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/508 33 50) à 13 h 30 : «Scènes de la vie de la Vierge, de l'école des Pays-Bas méridionaux» par Anne Hustache (Conférences du mercredi).

**24 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/508 33 50) à 14 h 30 : «Arnaldo Pomodoro : Colonna del viaggiatore» par Francesco Rossi (A la découverte d'une oeuvre).

**24 BRUXELLES** : A la Maison de la Francité (rue Joseph II 18, tél. : 02/219 49 33) à 20 h : «Le français nouveau est-il arrivé ?» (cycle de conférences). Robert et Evelyne Martin présenteront «Textes français dans l'ordinateur».

**25 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 18 h 30 : conférence : «Le projet du Grand Louvre: nouveaux aménagements et restauration pour les galeries du Proche-Orient ancien» par Mme A. Caubet.

**26 UCCLE** : Au Centre culturel (rue Rouge 47 - loc. : 02/347 25 84) à 14 h 30 : «L'équinoxe du printemps dans les religions de Mithra et du Christ» par Albert Deman (Université des Aînés).

**27 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 14 h 30 : «Grèce» par I. Therasse (Invitation au voyage).

**28 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 10 h 30 : conférence : «Apamée de Syrie. Quartier

d'hiver de la Ile légion parthique» par le Dr. R. Stycky.

**28 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 15 h : «Porcelaines de Tournai» par A.-M. Gorza (Visites commentées).

**30 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/508 33 50) à 10 h : «Les Borreman, une dynastie de sculpteurs de retables (XVe-XVIe s.)» par Brigitte D'Hainaut (Initiation à l'Histoire de l'Art).

**30 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Au Château Malou (ch. de Stockel 45) à 20 h : «La Vénétie de Palladio» par Karin Debbaut (Clés pour l'Art Ancien).

**31 BRUXELLES** : A la Maison de la Francité (rue Joseph II 18, tél. : 02/219 49 33) à 12 h 30 : «Freud, fils de Vienne - Vienne, fille de Freud» par le Groupe Holosphère (conférence-dias).

**31 BRUXELLES** : A la Maison de la Francité (rue Joseph II 18, tél. : 02/219 49 33) à 20 h : «Le français nouveau est-il arrivé ?» (cycle de conférences). «Une écriture du soupçon : le roman policier et la modernité» par Jacques Dubois.

**31 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/508 33 50) à 13 h 30 : «Three Dead-End Adjacent Tunnels Not Connected, de Bruce Nauman» (prêt temporaire) par Véronique Danneels (Conférences du mercredi).

## AVRIL

**1 BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence 3 - rens. : 02/648 81 77) à 12 h 30 : «Charles Leirens. Il y a tant à vivre» d'André Goeffers (1963) (Midis du Cinéma).

**23 UCCLE** : Au Centre culturel (rue Rouge 47 - loc. : 02/347 25 84) à 14 h 30 : «Astronomie 2000» par René Dejaiffe (Université des Aînés).

**24 BRUXELLES** : Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (parc du Cinquantenaire) à 14 h 30 : «Yémen» par F. Cordier (Invitation au voyage).

**26 NIVELLES** : Dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville (Info: 067/21 21 61 Mme Bruneau - loc. : 067/21 25 97 Mme Canart) à 14 h 30 : «L'esprit chez Voltaire» par Hyppolyte Wouters (Université des Aînés).

**29 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE** : Au Musée Charlier (av. des Arts 16) à 18 h 30 : Nadine Janssen (RTBF) rencontre Michelle Perrot à propos de son livre «L'Histoire de la femme en Occident» qu'elle a coordonné (Plon éd.).

## MAI

**13 SAINT-JOSSE-TEN-NOODE** : Au Musée Charlier (av. des Arts 16) à 18 h 30 : V. Dimitrievitch présente Georges Haldas (l'Age d'Homme).

## JUIN

**16 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Au Château Malou (ch. de Stockel 45 - rens. : 02/761 28 05) à 22 h : «Le drame d'Akhenaton» par Dr. M. Guilmot.

## Evénements

### MARS

**13 BRAINE-LE-CHATEAU** : Carnaval. **Egalement le 14 février.**

**13 OPHAIN** : Cortège carnavalesque.

**14 JODOIGNE** : Cortège carnavalesque

**20 JETTE** : Carnaval.

**20 LONGUEVILLE** : Vers 20 h 30, Grand Feu à la chapelle du Cheneau.

**20 NEERHEYLLISSEM** : Bal costumé des enfants.

**20 ORP-LE-GRAND** : Grand feu purificateur.

**20 OTTIGNIES** : Grand Feu de la Saint-Grégoire.

**20 WAVRE** : Bal costumé des enfants.

**21 NEERHEYLLISSEM** : Cortège carnavalesque.

**21 WAVRE** : Carnaval et Grand Feu.

**27 WALHAIN** : Grand Feu de Printemps.

### AVRIL

**23 LAEKEN** : Visite des Serres Royales. Les vendredis de 21 à 23h; les week-ends de 9 h 30 à 16 h et de 21 à 23 h; les mardis, mercredis et jeudis de 9 h 30 à 16 h. Entrée gratuite sauf en soirée : 100 F (**jusqu'au 9 mai**).

**24 OPHEYLISSEM** : Au Domaine provincial (rue A. Dewolf 2) : Concours national de sauts pour chevaux de 9 à 20 h. **Egalement le 25 avril.**

**25 GREZ-DOICEAU** : Fête de la Saint-Georges.

### MAI

**2 MARBAIS** : Tour Sainte-Croix.

**2 OPHEYLISSEM** : Au Domaine provincial (rue A. Dewolf 2) : Concours national de sauts pour poneys de 9 à 20 h.

**8 OPHEYLISSEM** : Au Domaine provincial (rue A. Dewolf 2) : Rallye MCM Landen organise le «Belgium Historic Rallye» qui est un rallye de voitures anciennes. **Egalement le 9 mai.**

**9 BRAINE-LE-CHATEAU** : Procession à la chapelle Sainte-Croix.

**9 BRUXELLES** : Journée européenne de la Marche. A 9 heures, départ du collège Notre-Dame du Val Duchesse à Auderghem (bd du Souverain). Arrivée au Parlement européen vers 14 h. Marche 7, 13 et 20 km. Rens. Mr Paul Cliquet 02/343 72 45.

**9 HAMME-MILLE** : Procession Saint-Corneille.

**9 VILLERS-LA-VILLE** : Procession de Notre-Dame des Affligés.

**15 OTTIGNIES** : Ducasse des Vis Tchapias du Stymont. **Egalement le 16 mai.**

**16 TUBIZE** : Marché fleuri annuel de 9 à 15 h.

**20 CEROUX-MOUSTY** : Meeting international de montgolfières.

**20 JODOIGNE** : Marché annuel.

**28 CEROUX-MOUSTY** : Kermesse (**jusqu'au 31 mai**).

**29 RIXENSART** : 6e Fête au château de Rixensart. **Egalement le 30 mai.**

**30 BRUXELLES** : Les 20 km de Bruxelles. Rens. : 02/511 90 00.

**30 INCOURT** : Procession Sainte-Ragenulle.

**30 ORP-LE-GRAND** : Fête du Quartier de Maret.

**31 OPHAIN-BOIS-SEIGNEUR-ISAAC** : Pèlerinage du Saint-Sang.

**31 ORP-LE-GRAND** : Fête du Pêcheur Gèthois.

### JUIN

**2 BRUXELLES** : Fête de Saint-Arnould.

**4 BRUXELLES** : A la Résidence Privée du Gouverneur du Brabant au Palais Provincial : "Valse en Bruxelles". La capitale de l'Europe valse au rythme romantique des traditions Autriche-Hongrie. Les bénéfices de ce grand bal seront versés au profit des enfants atteints du virus du Sida en Belgique (enfants et Quart-monde en Belgique).

Pour ceux qui ne peuvent venir au bal mais qui désireraient participer à cette opération, ils peuvent verser leur don sur le compte 210-0598600-65 en mentionnant "don pour les enfants atteints du Sida".

**5 CEROUX-MOUSTY** : Kermesse et Course au Ralenti. **Egalement le 6 juin.**

**6 OPHAIN** : Pèlerinage Notre-Dame des Belles Pierres.

**6 SAINTES** : Procession de Sainte-Renelde.

## Salons - Foires - Marchés

### MARS

**BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Batibouw» (halls 1 à 8 et patios 9 à 12). Salon international du Bâtiment, de la Rénovation et de la Décoration (**jusqu'au 14 mars**).

**20 JODOIGNE** : Marché annuel.

**27 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Salon des Vacances» (halls 4, 5 et 8, patio 9), «Salon des Sports» (hall 3), «Salon du Jardin et de la Piscine» (hall 1) et «Expo-Printemps» (hall 6) (**jusqu'au 4 avril**).

**19 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Foire internationale du Livre» (halls 2 et 3) **(jusqu'au 25 avril)**.

**22 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Art actuel» (hall 12). 13e Foire d'Art actuel : Peintures. 80 galeries ont été soigneusement sélectionnées en fonction de leur renommée internationale et, pour les jeunes galeries, en fonction de leur dynamisme et de leur programme intéressant **(jusqu'au 28 avril)**.

**23 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Autotechnica» (halls 4 à 6, 8, patio 9). Exposition internationale de pièces de rechanges, accessoires, outillage et équipement de garage **(jusqu'au 28 avril)**.

**25 WATERLOO** : 5e Foire aux Artisans organisée dans le domaine provincial de l'Institut médico-pédagogique et de l'Ecole des Métiers de Waterloo. Le travail des artisans sur place est obligatoire. Une exposition «Art 21 E» sera proposée au public. En outre, elle accueillera l'arrivée des 13 000 Yards de Waterloo, épreuve de jogging.

**25 WOLUWE-SAINT-LAMBERT** : Bourse de vêtements et de jouets en plein air organisée par le Comité de Quartier Parvis Saint-Henri de Linthout, de 8 à 13 h.

**7 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Ecole royale andalouse d'art équestre» (hall 12). Spectacle équestre **(jusqu'au 9 mai)**.

**14 OPHEYLISSEM** : Au domaine provincial (rue A. Dewolf) : «Les Antiquaires au château» **(jusqu'au 16 mai)**.

**15 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Brussels Dog Show» (halls 6 et 7). Exposition et concours de chiens de toutes races. **Egalement le 16 mai**.

**22 BRUXELLES** : Au Parc des Expositions de Bruxelles (Heysel) : «Eurosana» (halls 6 et 10). Salon international de la médecine traditionnelle et la médecine douce, produits sains, compléments alimentaires, aliments naturels, sports, fitness et thermalisme **(jusqu'au 24 mai)**.

*Les renseignements étant parfois collectés plusieurs mois à l'avance, nous ne pouvons être tenus responsables des changements intervenus entre-temps.*

*Composition et mise en page : C. ANSIAU.*

## CHEZ NOS AMIS DU LUXEMBOURG BELGE

### MARS

**19 FLORENVILLE S/SEMOIS** :

Camaval : embardes du camaval en soirée.

Samedi 20 mars : en après-midi, camaval des enfants et après-midi récréatif sous chapiteau.

Dimanche 21 mars : à 15 h : cortège carnavalesque dans les rues ; à 18 h : grand feu et bataille de confetti.

P.A.F. : Adulte : 60 F, enfant (de - de 12 ans) : gratuit. Rens. : 061/31.18.43 **(jusqu'au 21 mars)**.

**20 LA ROCHE** :

Camaval - Rens. : 084/41.12.52. **Egalement le 21 mars**.

**28 LIBRAMONT** :

Halle aux foires : camaval - Rens. : 061/22.29.31.

### AVRIL

**9 BARVAUX** :

Foire de Pâques (commerciale et touristique) - Rens. : 086/21.11.65.

**10 REDU** :

Grand fête du livre - Rens. : 061/65.65.16 **(jusqu'au 12 avril)**.

**17 WELLIN** :

Jumelage Haute-Lesse - Romain Païs. Rallye touristique - Rens. : 084/38.85.24 - 067/21.21.61 (ext. 705).

**30 BOMAL S/OURTHE** :

Fêtes du Beaujolais - Rens. : 086/21.24.84 **(jusqu'au 2 mai)**.

### MAI

**1 DURBUY S/OURTHE** :

Distribution de muquets dans les restaurants et tous les établissements de la vieille ville - Rens. : 086/21.24.28.

Rallye automobile historico-touristique à travers les douze communes de l'entité. Départ entre 10 et 11 h - Rens. : 086/21.33.14.

**31 MARCHE-EN-FAMENNE** :

Marché aux fleurs du lundi de Pentecôte.

Foire des horticulteurs, grand choix de fleurs et de plantes vertes de 9 à 18 h, sur le piétonnier - Rens. : 041/80.21.48.

### JUIN

**13 ATTERT** :

Old Tractor trophy et rallye «ancêtres» dès 9 h.

Rallye touristique pour «ancêtres» dans le val d'Attart et exposition de tracteurs anciens, concours, circuit spécial, fête populaire, concerts... - Rens. : 063/21.77.80.

**13 DURBUY S/OURTHE** :

Fête des pères (philatélie, numismatique, cartophilie en collaboration avec le cercle des collectionneurs de Durbuy - Rens. : 086/21.24.28.

**23 ARLON** : Marche du Souvenir et de l'Amitié. Départ d'Arlon, arrivée à Vielsalm. Organisation du 3e Chasseurs ardennais - Rens. : 080/21.67.83 (ext. 215) **(jusqu'au 26 juin)**.

# L'Art mural et les Maîtres contemporains

par Alain MONDERER

Communication entre le passé et l'avenir, l'artiste et le citoyen, le temporaire et l'éternel, le suggestif et le figuratif, l'art mural prend à notre époque une ampleur croissante.

Les raisons de ce phénomène sont multiples : le mur peint surprend, interroge, attendrit. Il fait appel aux sentiments, aux émotions immédiates. Notions convenant particulièrement à ce vingtième siècle où rapidité - stress et sensibilité - tendresse, besoins opposés mais complémentaires, font partie du quotidien des rues de la ville.

Le citadin lève sans hésitation les yeux sur un ciel bleu peint dans une artère sombre. Son sentiment naîtra rapidement : le désir d'évasion. Cependant ses paupières retomberont, lourdes d'une obscure réalité. Il n'a pas le temps de s'attendrir. L'image demeure imprimée dans sa mémoire. L'oeuvre gigantesque l'implique puisqu'il passe chaque jour au devant, la peinture l'interpelle. La ville, terrain propice à l'art du mur, foisonne de supports verticaux : parois donnant accès au métro, palissades de chantiers de construction, façades d'immeubles-tours, maisons de quartiers défavorisés, bâtiments publics (salles de spectacles, de réunions). Trait d'union entre, d'une part, la peinture murale des cavernes préhistoriques, les fresques de la chapelle Sixtine à



Rome, celles de Bucovine en Moldavie et, d'autre part la peinture couchée sur les murs des villes modernes, la couleur jaillit avec la même force créatrice pour procurer au spectateur : repères visuels, limites, identification à une atmosphère positive, à une intimité. Pris comme une incursion dans l'environnement de l'homme de la rue, le mur urbain impose l'art simplifié, dévissé de son piédestal. Il participe au débat sur la définition de l'artiste, au talent trop souvent mis en relation avec le «marché». Donc d'éléments inversement proportionnels à l'esprit artistique.

Dans le contexte de notre civilisation galopante où l'image et la couleur

*Ruelle de la Lanterne magique. Peinture de Claude Rahir. «Hé Dieu si j'eusse étudié...» (photo : Alain Monderer)*

ont une place prépondérante de communication, la peinture murale inscrit ses empreintes au même titre que la bande dessinée, la publicité ou le clip vidéo, dans les pages de l'histoire contemporaine. De Michel-Ange à Folon, une multitude de peintres célèbres attachèrent leur nom à l'art de la fresque. Avant eux, nombre d'inconnus favorisèrent son essor mais demeurèrent pour la plupart ignorés. Toutes les civilisations proposèrent la mise en valeur de la peinture figurative sur les façades d'édifices



publics et religieux. Les créateurs n'ont pas tous suscité le même enthousiasme, certains furent sauvagement dénigrés, d'autres inscrivent leur signature dans les annales de la postérité.

Il m'a paru intéressant, à l'occasion de cette étude de mettre en évidence les oeuvres d'artistes belges, au charme international. Bruxelles et Louvain-la-Neuve forment les deux pôles d'attraction de ces «maîtres muralistes» : Folon, Delvaux, Rahir, Hergé, De Gobert, Somville y ont entrepris une communication directe avec le public.

Couleurs vives et teintes pastels sont montés à l'assaut de quelques murs de la capitale et de la ville universitaire.

**Louvain-la-Neuve : T. Bosquet - Somville - C. Rahir - Delvaux**

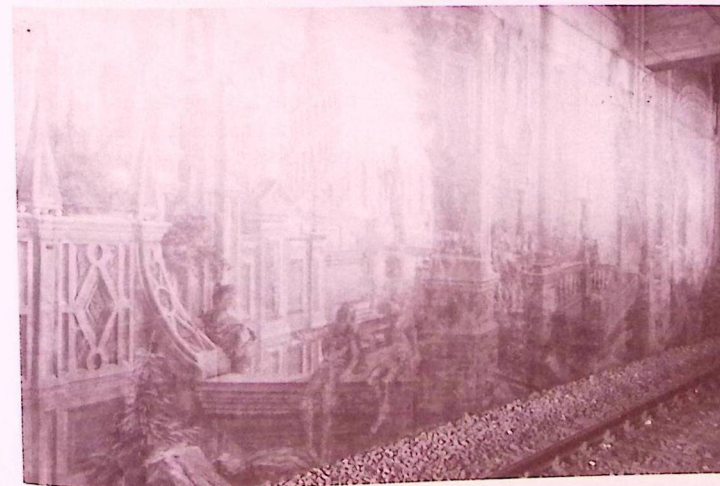
La gare de la cité estudiantine se révèle comme un centre d'attraction des peintures murales : la plongée vers les quais permet d'observer les toiles de Delvaux ou s'enivrer de la lumière éclaboussant les murs longeant la voie trois. C'est une fête souterraine qui s'offre à la vue, comme un spectacle perpétuel. L'oeuvre pseudo-renaissance italienne où les personnages du seizième siècle semblent attendre le train, tout en discutant de l'art dans la ville, est jetée comme une passerelle entre les époques. Elle ouvre ses portiques, colonnades et architectures en tour de Babel comme un message au voyageur du XXe siècle. L'homme a-t-il fondamentalement changé ? Les décors et costumes remaniés, les individus demeurent étrangement pareils. Les symboles foisonnent : d'un quai à l'autre de la gare, n'y a-

Peinture en trompe-l'oeil de Roger Somville.  
(photo : Alain Monderer)

Peinture murale de Folon.  
(station Montgomery)  
(photo : Alain Monderer)

til pas quelque miroir magique où le navetteur immobile puise son reflet ? Les architectes et maîtres d'oeuvre actuels s'attellent à innover le paysage urbain par des jeux de courbes et arcades soutenues par une enfilade de colonnes, ressemblent à s'y méprendre à ceux d'antan.

Le bâtiment des Halles universitaires le démontre élégamment : un lien entre passé et présent s'y affirme volontairement. Une réflexion tout aussi profonde, a permis, à de nombreux artistes, dans des disciplines parallèles, de ressentir intensément l'association passé - présent - avenir. L'art très actuel de la bande dessinée permet d'apprivoiser ce thème. Parmi les maîtres d'oeuvre en la matière, François Schuiten (Brüsel, l'Archiviste, la route d'Armilia) a réussi l'imbrication des époques en démontrant que les erreurs du passé se répètent, les discours se perpétuent, le changement ne réside que dans les nuances mais de toute façon l'homme est prisonnier de son histoire et de son avenir.



Gare de Louvain-la-Neuve.  
(photo : Thierry Booquet)



A l'extérieur de la gare, rue des Wallons, s'élève la gigantesque façade peinte par Somville.

Trompe l'oeil - à lunettes aspirant le passant vers le mur. Intellectuelle, cette peinture ? Vraisemblablement, selon son titre : «Qu'est-ce qu'un intellectuel ?» Le philosophe, au risque de s'y méprendre, s'ingéniera à y trouver une profondeur allégorique. Le caractère symbolique du sujet exige de toute façon la réflexion. Bienheureux celui qui, du premier coup d'oeil, y trouvera une logique, un enchaînement rationnel. Ce sont, en effet les souhaits de l'artiste que d'aiguiser la curiosité et

de provoquer la confusion pour qu'émerge une déduction intellectuelle du promeneur néo-louvaniste.

Laissons la parole à Somville à propos des personnages et thèmes abordés :

- Homme portant un drapeau : lutte des classes, conscience humaine. «Ce qui est prodigieux dans l'histoire de l'humanité c'est le recommencement de la lutte pour un monde moins injuste, à travers les échecs et les avancées...»

- Baigneur, serviette sur la tête, au centre de la peinture : le monde occidental passe d'une vision à une autre. «C'était une de ces époques où la raison humaine se trouve prise dans un cercle de flammes». (M. Yourcenar)

- Ouvrier intellectuel vu dans un café, représenté à la base du mur.

- Réponse au titre de l'oeuvre, sur le mur latéral :

Un intellectuel, quel que soit le groupe social auquel il appartient ou se rattache, doit avoir la capacité d'analyser le présent et le passé soit, avoir l'esprit critique. Or, pour la première fois de son histoire, l'espèce humaine a le pouvoir de s'autodétruire. Dès lors, n'est un

intellectuel véritable que celui dont les préoccupations majeures sont la sauvegarde de l'espèce humaine donc la paix et la justice sociale.

Claude Rahir a, lui, arimé sa verve créatrice sur le mur surplombant la galerie de passage de la place Agora vers la ruelle de la Lanterne magique. Les multiples personnages illustrent deux thèmes, chers à la jeunesse : la vie estudiantine (cours de philosophie au XVI<sup>e</sup> siècle) et l'amour (Tout en un coup je sèche et je verdoie ainsi Amour inconstamment me mène. Louise Labé). L'artiste focalise par son oeuvre les desseins du monde étudiant en des époques éloignées.

Sujets évoqués :

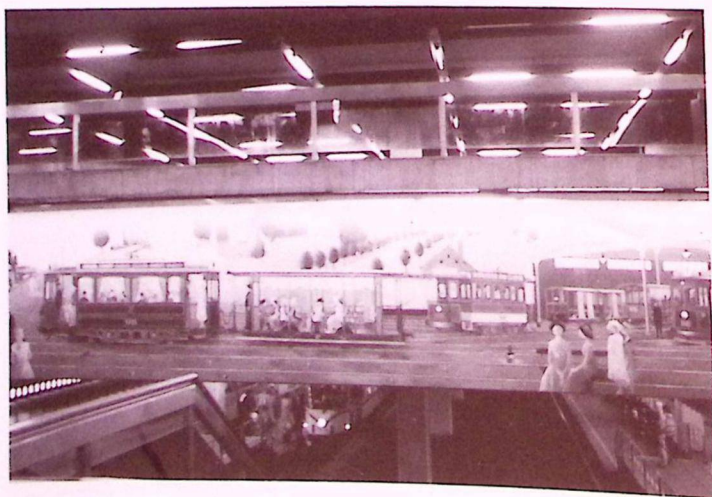
- La poésie

«J'ai cueilli ce brin de bruyère. L'automne est morte t'en souviens-tu ?

Nous ne nous reverrons plus sur terre

Odeur du temps, brin de bruyère  
Et souviens toi que je t'attend.» G. Apollinaire.

«Le passant en été s'y puisse reposer  
Et assis dessus l'herbe, à l'ombre composer  
Mille chansons d'Hélène et de moy  
lui souviennent



La fontaine d'Hélène.» Ronsard

«Rentré chez lui, il s'était dit  
Qu'il était temps de tâter à son tour  
de la rondeur du monde.» M. Yourcenar.

«Il n'y a rien de plus fort que mon  
amour pour vous  
Sauf mourir ou devenir fou.» Omar  
bin abi rabia (719 après JC)

«Hé Dieu si j'eusse étudié  
Du temps de ma jeunesse folle  
Et à bonnes moeurs dédié  
J'eusse maison et couche molle  
Mais quoi ! Je fuyais l'école  
Comme fait le mauvais enfant  
En écrivant cette parole  
A peu que le coeur ne me fend.» F. Villon

- Les personnages :  
Léonardo da Vinci - Christophe  
Colomb - Mercator

- La vie universitaire et son  
environnement :  
Les halles - l'hôtel de ville de Leuven  
- l'auditoire de philosophie - le  
cortège académique.

Peinture murale de Paul Delvaux à la station  
Bourse.  
(photo : Alain Monderer)

### Bruxelles : Somville - Delvaux - Folon - Hergé, dans le métro

Notre temps (station Hankar)

Autre magie de l'espace et de l'atmosphère, regards différents. L'artiste s'évertue à reproduire, sous les pavés de la ville, les rêves et les fantasmes du passant. Ce dernier ne fait réellement que «passer», sans aucun arrêt sur image. Rares sont les individus qui, dans le métro bruxellois posent leur regard sur ces seins de femme qui les surplombent lors des descentes d'escalator. Somville a pu imaginer la détresse de l'observateur face à ses personnages jetés en pâture au voyageur. Lorsque le métro passe, les passagers, serrés comme sardines en boîtes, ont à peine le temps de lever les yeux, que déjà la rame s'engouffre dans le tunnel. Quand bien même le curieux s'attarde quelque peu, il lui faut un recul pénible pour découvrir le spectacle et l'esprit de la création. Coup de poing au visage, les sujets évoquent : rapidité, angoisse, compétition, stress, avec force et intensité tant au niveau des contours que des contrastes.

Nos vieux trams bruxellois (station Bourse)

Paul Delvaux demeure fidèle à lui-même et aux thèmes qui lui sont chers. Il promène le regard des usagers des transports en commun d'aujourd'hui sur les voies ferrées urbaines d'antan.

Vision opportune du tram et de son ancêtre, en un coup d'oeil simultané. Aux nostalgiques de l'époque, je conseillerais de ne pas trop pleurer ces vieux trams puisque faute de chauffage, l'hiver, «on se les gelait», à l'intérieur.  
Magic City (station Montgomery)

Dans les profondeurs d'une ville futuriste se dessine la clarté artificielle, schématique, caricaturale de l'astre de vie. Copie illusoire mais combien nécessaire à notre humanisme. S'y opposeraient : les ténèbres, l'indifférence, la non-communication. Les cercles concentriques de Folon acheminent les regards vers ce thème. Même si nous éprouvons quelque peine à nous soumettre à cet univers futuriste, le métro nous y conduit imperturbablement. La descente de l'escalier central vers les rames de



métro s'accompagne d'une lumière nous rappelant que les ténèbres commencent ici !

Les personnages de Tintin (station Stockel)

Loindestrompe-l'oeil ou simulations diverses, la bande dessinée murale s'affiche fièrement à Woluwe-Saint-Pierre. Elle se lit comme un ouvrage d'art ou un Album de collection. Le petit reporter Tintin, flanqué de tous ses acolytes sortis des archives Hergé par Bob De Moor, s'envole

à la poursuite de son ami Tchang. Le capitaine Haddock, les Dupond-Dupont côtoient le professeur Tournesol et la Castafiore, dans un invraisemblable méli-mélo d'aventures rocambolesques issues des albums classiques de l'auteur. Tintin vêtu à la chinoise (Lotus bleu), se voit surplombé de personnages en tenues cosmiques (on a marché sur la lune). Le Yéti (Tintin au Tibet) s'effraie à l'écoute du chant de la Castafiore. L'amalgame intentionnel ne heurtera que les véritables puristes et les analystes, sinon l'ensemble ne choque pas. Une invitation à la réflexion nous est proposée, par rapport à l'origine du dessin, dans l'oeuvre d'Hergé.

Informations récentes :

Une toute nouvelle peinture murale (octobre 1992), a été réalisée à Louvain-la-Neuve : «Cyclone de race» par Francisco Rivero. Il s'agit d'une peinture murale couvrant une façade du théâtre Jean Vilar et commémorant la découverte de l'Amérique. Ce peintre cubain souhaitait représenter la Conquista dans le sens de la résistance indigène noire et populaire en Amérique latine.

La STIB a publié un ouvrage intitulé : «l'art dans le métro», en 1982 et un addendum s'y est ajouté en 1987. Ces deux recueils, fortement illustrés, sont disponibles au service des relations publiques de la STIB, avenue de la Toison d'Or, 20 à 1060 Bruxelles.

Oeuvre de Roger Somville à la station Hankar.  
(photo : Alain Monderer)



Prestigieuses demeures du Brabant (8)

## L'Hôtel Tassel à Bruxelles

par Josée GEORIS

**N**otre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation - centenaire oblige - d'une construction superbe : l'Hôtel Tassel. A nouveau, nous allons vous proposer une remontée dans le temps. Il y a tout juste 100 ans, que débutaient les travaux de construction (1893-1895) de cette maison sise, 6 rue Paul-Emile Janson à Bruxelles.

### Une maison de rêve !

Le beau quartier Louise ! La Belle Epoque ! L'Art Nouveau ! Il fallait une demeure digne et à la hauteur de ces trois éléments ! Ce fut chose faite. L'endroit choisi : un certain quartier paisible de Bruxelles - très loin des brasseries du boulevard Anspach - dit une chronique de l'époque dans une petite rue silencieuse où il y a encore de la verdure. Les claires façades neuves des maisons déjà construites laissent deviner la vie confortable, aisée, pondérée et souriante du bourgeois brabançon. En 1893 donc, débutent les travaux de construction d'un hôtel de prestige pour Monsieur Tassel, ingénieur de la société Solvay. C'est Victor Horta qui a été chargé d'élaborer les plans. Cette oeuvre est significative du concept

*La façade de l'Hôtel Tassel est belle, simple, de lignes harmonieuses : elle ne mesure que 7,76 m de largeur. Le volume intérieur de la maison se situe dans la longueur de la construction. (Photo : Josée Georis)*

de l'architecte. Il inaugure dans le système décoratif et dans le plan de la façade, une architecture en rupture radicale avec le modèle et

l'idée du confort de la demeure bourgeoise traditionnelle, construite jusque-là. Horta aime la lumière et le soleil ! Il réalise que, forcément,



s'il y a trois pièces en enfilade - très courant dans la maison bruxelloise du XIXe siècle - la pièce du milieu est toujours sombre. Quelle innovation va apporter Horta ! A l'obscurité, il substitue l'espace clair des chambres et des salons répartis à différents étages autour d'un puits central de lumière; la cage d'escalier. La verrière du toit et les vitraux rediffusent la lumière à profusion, avec générosité !

### La commande de Monsieur Tassel

L'Hôtel Tassel est fastueux. Il fut conçu davantage pour la représentation d'une réussite sociale, pour organiser des réceptions, pour donner une image de marque flatteuse de son propriétaire, que pour la vie intime et familiale. On oppose généralement cette maison à celle où habitait Henry van de Velde, le «Bloemenwerf» à Uccle. Sa «maison-manifeste» construite en 1895 est elle, d'une simplicité monacale. La conception architecturale des deux hommes - tous deux architectes de l'Art Nouveau - est différente. van de Velde (qui a créé l'Ecole de la Cambre à la fin des années vingt), choisit, dès le début de sa carrière, un lyrisme tempéré par un rationalisme qui lui est naturel. Il part du principe que le décor doit cesser de représenter l'argent qu'il a coûté, qu'il doit être plus modeste. D'après lui, le décor doit aussi dépasser les goûts, les motivations et parfois... les excentricités de la bourgeoisie. La façade de l'Hôtel Tassel ne comporte pas de détails banals : aucun élément décoratif n'est lourd, superflu. Les lignes

*Vue vers le vestibule et l'entresol depuis le salon. Dans le fond, l'on aperçoit le vitrail de la porte de séparation entre le petit hall d'entrée et le vestibule octogonal. Au-dessus de l'entresol le bow-window. (Photo : © Archives d'Architecture Moderne)*



d'ensemble ondulent et de curieuses arabesques attirant agréablement l'attention. Supprimées presque complètement, les lignes droites ont été remplacées par des courbes gracieuses. L'auteur des plans sait très bien que rien ne déconcerte et ne fatigue comme la vue d'angles désespérément uniformes, pas toujours très droits, au surplus. Les arrondis et courbes douces n'auraient-ils pas un effet bénéfique sur le caractère des gens habitués aux lignes droites, strictes et rigides? Plus d'un architecte de l'époque le croyait fermement!

Dans un de nos articles précédents nous écrivions : «Il faut prendre le temps de prendre le temps!» en parlant des belles choses à découvrir à Bruxelles et dans le Brabant. Quelle

ne fut pas notre stupéfaction en découvrant ce texte parlant de l'Hôtel Tassel, publié il y a presque 100 ans dans «Le Petit Belge» du 12 janvier 1896. «... En ce siècle de vapeur et d'électricité les gens circulent dans les rues, affairés, allant vite et ne songeant guère à s'arrêter pour examiner les détails décoratifs d'un édifice. Les maîtres constructeurs des siècles écoulés se permettaient une grande variété d'ornementation qui faisait des édifices anciens de véritables bijoux, parce qu'à cette époque le monde allait posément et ne connaissait pas encore cette fièvre d'affaires qui fait des plus calmes, des possédés.» ... Nous souhaitons de tout coeur - pour lui - que l'auteur de ces lignes ne revienne pas sur cette terre en ce

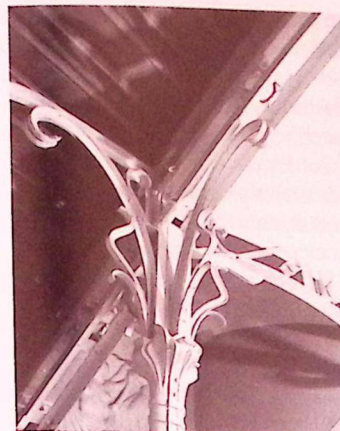


début 1993. Que dirait-il de nos jours?

Victor Horta a tenu compte de cette particularité, à savoir : l'influence de l'environnement sur les personnes. Dans cette maison, rien n'est disgracieux ni heurtant : rien n'arrête la vue et ne la choque. La demeure n'étant pas très grande, l'oeil embrasse en un instant tout l'ensemble bâti. Assurément, la façade est la plus modeste, la plus discrète, la plus gaie et la plus accueillante de cette paisible rue où l'on ne passait que pour aller vaquer à ses occupations ou pour retrouver la paix de son home. Comme souvent, à cette époque, peu d'importance est donnée au rez-de-chaussée. Par la porte, entrent aussi bien les importuns que les amis : les places à front de rue servent à recevoir les uns et les autres. Les superbes étages accueillent quant à eux, les intimes de la famille.

Au premier étage, la loggia fait partie intégrante de la façade. L'ornementation de cette loggia (ou bow-window) qui s'élève très élégamment, est très remarquable : les fers, lattes tordues simplement sans détails forgés, démontrent ce que peut faire un homme doué et qui sait dessiner. Le chroniqueur, cité plus haut, ne tarit pas d'éloges pour Horta. «... Tout dans cette maison est du dessin pur, du dessin à main levée, autrement difficile que celui produit par le maniement du té et de l'équerre. Peu de nos architectes savent dessiner : Horta est un de ceux qui savent et qui font honneur aux arts. Les nouvelles créations font revenir à l'éternel problème de l'invention des formes, mais je crois qu'il faut, pour être juste, en faire honneur au travail collectif de l'humanité, et je souhaite

*Le palier du premier étage vu vers le bureau et la cage d'escalier. La superbe statue de Persée est due au sculpteur Godefroid De Vreese (photo : G. Weyers - © Archives d'Architecture Moderne).*



*Détail de la structure métallique du hall. Le travail harmonieux du fer, donne une idée de la conception nouvelle apportée par Victor Horta en matière d'architecture. (Photo : © Archives d'Architecture Moderne)*

voir se réaliser encore, pour la joie de l'avenir, l'union de l'artiste rare et de l'humble artisan.»

Il est certain, que ce changement radical dans la conception de l'architecture des maisons demande plus que jamais, une collaboration, une entente, du respect entre l'architecte et les artisans. De plus, ceux-ci n'étant pas encore habitués à cette «révolution» des moeurs et des esprits, doivent s'adapter et apprendre de nouvelles techniques ainsi que la maîtrise parfaite de matériaux nobles tels que le fer ou le verre.

#### Description de l'intérieur de l'hôtel

Nous extrayons de «Victor Horta» de Robert-L. Delevoy. Bruxelles 1958 ce court texte. «...» A la sobriété délibérément soutenue de la façade répond, à l'intérieur, la musique du décor. La ligne Horta s'y déploie avec une folle exubérance. Elle semble libérer la raison du constructeur. Elle fouette sol, murs, plafond. Elle s'échappe des chapiteaux, court aux rampes d'escalier, cerne les pieds des meubles, étend les branches des

*Départ, au rez-de-chaussée, de l'escalier vu depuis le jardin d'hiver. Tout est harmonie, sérénité, douceur de vivre (Photo : G. Weyers - © Archives d'Architecture Moderne).*

lustres, rampe à travers le plomb des vitraux. Elle cingle partout, s'enroule, s'entrelace, se délie, aussi flexible que des lianes : des lianes cependant apprivoisées par la géométrie. La ligne Horta est née dans l'ambiance de l'époque : il lui a donné le nerf du coup de fouet. Cette ligne, en marge de ses excès, reste souveraine quand elle est motivée par les départs du plan et ceux de la fondation. C'est à ce titre seul qu'elle soutient le parti de ce bel édifice, qui marquera toujours le vigoureux départ du trop court Art

Nouveau. En cela même qu'il signe la naissance, au sein de l'architecture, de tendances nouvelles, accuse avec netteté l'élément constructif et fait l'éloge de tous les matériaux enfin dépouillés des plâtres et enduits qui les avaient trop longtemps recouverts de mensonges...»

Au milieu de la disposition conventionnelle des pièces des maisons bruxelloises, Horta place un espace sans centre, ou mieux un espace à directions et centres multiples. Francis Strauven décrit fort bien l'importance primordiale accordée par Horta au hall de réception et logiquement aussi à l'escalier. «... Dans la maison Tassel, et dans toutes les maisons que Horta



a projetées dans la décennie suivante, il a réalisé à chaque fois un espace à dimensions plurielles, un espace qui symbolise et évoque différents types de relations entre individus différents. Cet espace subsiste à l'état presque intact dans le Musée Horta. Comme dans la plupart de ses maisons, l'accent se porte sur le hall de réception, lieu qui relie entre eux tous les autres espaces. Au fur et à mesure qu'on monte l'escalier dont les différents espaces semblent surgir dans un mouvement centrifuge, on découvre à chaque pas de nouvelles perspectives. Il n'y a pratiquement pas de point idéal permettant d'englober tout l'espace, mais toute une série de points de vue qui se complètent et d'où l'on découvre à chaque fois de nouvelles dimensions de l'espace donné. Celui-ci n'est donc pas fixe, mais acquiert d'autres dimensions selon les déplacements de ses habitants.» Ici donc, comme dans chaque maison dessinée par Victor Horta, la lumière est reine et met superbement en valeur tous les éléments décoratifs de la maison.

### Connaît-on bien Victor Horta ?

Malgré une grande différence d'âge qui les séparait (plus de soixante ans) Horta et son père avaient une passion commune qui les unissait très fort : la musique. Le père Horta avait inculqué à son fils l'amour de la création artistique et comment la réaliser, la privilégier. Horta était - comme beaucoup d'enfants des classes moyennes à cette époque - hanté par la réussite sociale. En grande partie pour faire plaisir à ses parents qui comme beaucoup d'autres se sacrifient pour donner à leurs

*Détail de la rampe d'escalier entre le rez-de-chaussée et l'entresol. Chaque élément en fer est en parfaite harmonie avec son environnement (Photo : G. Weyers - © Archives d'Architecture Moderne).*

enfants toutes les chances dans la vie. Horta entrera même au Conservatoire de Gand, sa ville natale, avant de s'orienter vers l'École Industrielle, dont les débouchés après les études arasant plus sûrs, plus prometteurs. C'est là que le hasard le mit en présence d'un groupe de jeunes - Théo Van Rysselberghe, Jules Dewitte, Constant Montald - qui se destinaient à la peinture ou à l'architecture. Horta se plaisait en leur compagnie. C'est à cette période de sa vie qu'il rencontra un ami de Van Gogh qui l'emmena avec lui à Paris. A Bruxelles, il suit les cours de l'Académie et y fera de brillantes études. C'est là qu'il rencontrera Paul Hankar - qui sera à la fois l'un de ses proches camarades et ami et



en même temps le plus redoutable de ses rivaux ! Horta sera profondément marqué par l'influence d'Alphonse Balat (1818-1895) l'architecte préféré de Léopold II. Balat, l'architecte bien connu est un des maîtres du style classique. On lui doit, entre autres, le Musée d'Art Ancien rue de la Régence à Bruxelles (1875) ainsi que les serres du Palais Royal de Laeken (1883-1887). Victor entre comme dessinateur chez Balat en 1884 : il en sera le collaborateur dévoué et attentif pendant près de 10 ans. Paul Hankar (1859-1901) devient l'assistant d'Henry Beyaert à qui nous devons entre autres la construction du Concert Noble. (Voir *Brabant Tourisme*, n°1 de mars 1991).

Beyaert rationaliste convaincu, féru d'historicisme était très opposé à Balat, ce pur académique. En 1891, Hankar est nommé en même temps que Paul Saintenoy à l'Académie de Schaerbeek. Au même moment, Victor Horta accepte le poste de chef de travaux à l'Université Libre de Bruxelles.

### Conceptions originales de Victor Horta

Nous citons ici un extrait de «Etudes d'Art» Bruxelles 1906. «Les trois grandes lois de l'architecture sont : la logique, le sentiment et la raison. Jamais peut-être elles ne furent plus rigoureusement observées que par Victor Horta, l'artiste belge auquel notre architecture doit une floraison si inattendue et si rapide. Esprit pratique et sacrifiant à la nécessité initiale, Horta étudia comme tout le monde les anciens. Il eut pour maître ce parfait amant du classicisme, Alphonse Balat, qui en avait fait son élève favori, avec la douce conviction qu'il serait son continuateur et suivrait scrupuleusement sa trace...» Le choix du style d'Horta étonne, bien sûr, lorsque l'on sait qu'il a été le fidèle collaborateur et l'élève de Balat. L'on se demande quels ont été les sentiments de celui-ci en découvrant la voie toute différente prise par son élève si doué ! A l'époque d'Horta, on parlait de lui comme d'un homme étrange, révolutionnaire et rébarbatif qui voulait adhérer au changement qui se manifestait à Bruxelles. Ce changement est un fait établi, tout comme le fait qu'Horta soit arrivé au bon moment ! L'architecte a bien compris que l'Art nouveau n'est pas seulement une création individuelle, le caprice d'un artiste en mal d'originalité, mais bien la réponse à une demande formulée avec insistance par une élite intellectuelle voulant un renouveau artistique. Horta ne veut plus des

*Victor Horta, le «maître» incontesté de l'Art Nouveau, photographié dans sa maison personnelle devenue le splendide Musée Horta. Il est situé 25, rue Américaine à Saint-Gilles (Bruxelles). Le tél. : 02.537.16.92. (Photo : © Musée Victor Horta)*



styles immuables : la colonne dorique, les chapiteaux corinthiens - références habituelles à l'Antiquité - et les inévitables règles classiques. Pour lui, il y a autre chose que le style néoclassique, éclectique ou renaissant-flamand. En construisant sa première maison de style Art Nouveau en 1893, Horta a voulu faire la chose la plus simple du monde. Un petit hôtel pour un homme fortuné, un de ces petits hôtels comme on en trouve beaucoup aux environs de l'avenue Louise. Il le voulait prestigieux ! Cette fois, l'habitation serait faite pour l'habitant, conforme et en accord avec sa vie, son esprit, ses goûts. Il ne s'agissait plus de reproduire le plan type qui fait la maison bourgeoise de Bruxelles ! En répudiant les conventions de style et les techniques traditionnelles, l'architecte n'avait pas recherché la facilité, loin s'en faut. Il s'est même fait l'esclave de règles autrement difficiles et étroites. Rien ne lui échappait depuis les chapiteaux des minces colonnettes en fer remplaçant les piliers trapus d'autrefois jusqu'aux clenches des portes. Tout dans son oeuvre est raison, sens pratique, harmonie. Il a apporté à l'architecture de son époque des tendances novatrices, imprimant ainsi à cette discipline, une allure nouvelle et très personnelle. Mouvement discuté - certainement - mais généralement reconnu comme très artistique. Horta a fait oeuvre de pionnier pour un changement radical des mentalités dans la conception des maisons. Son oeuvre est méritoire ; il a créé un nouveau style bien à lui - cela est indiscutable - dont on parlait même à l'étranger.

Horta, artiste a fait du neuf ! Il a renversé les idées et conventions que l'on avait à l'époque de l'architecture bourgeoise. Le changement total dans la distribution des pièces, la couleur sobre et gaie des superbes vitraux, le dessin des rampes et des balcons, les tons divers des matériaux et des boiseries, toujours très élégants, tout concourait certainement à la vie harmonieuse de la maison. Maison qui apparaissait humaine après avoir vu tant de maisons statiques et ... mortes !

Horta eut la grande chance d'avoir des amis très influents. Huberti, Charbo, Tassel étaient tous professeurs à l'Université Libre de Bruxelles. L'évolution rapide et spectaculaire d'Horta vers les années 1890, s'explique par deux choses. Bruxelles a un milieu artistique et culturel d'avant-garde, très dynamique et très actif dont «l'Art Moderne» et «Les XX» : mouvements dont on reparle beaucoup ces temps-ci. D'autre part, Horta - tout jeune en comparaison de certains - bénéficie de l'affectueuse protection de ses aînés, que nous venons de citer, auxquels il faut ajouter les frères Hendrickx. Ils ont repéré en lui, une forte personnalité d'avenir et ils l'encouragent. Ils font entrer Horta, en 1887, à la Loge

des Amis Philanthropes qui regroupe les personnalités les plus

importantes du milieu politique, intellectuel et artistique que comptait



Bruxelles à l'époque. Horta est très agréablement surpris par ce milieu particulièrement ouvert. Le succès d'Horta n'est pas seulement celui d'un homme isolé mais bien celui d'un artiste soutenu par un milieu intellectuel et humain. Combien de jeunes architectes aimeraient connaître une telle situation, de tels débuts !

Horta écrit dans ses mémoires : «Charbo, Tassel, Autrique, les Lefébure, Huberti et les quelques autres qui constituaient le cercle de mes relations étaient tous en dehors de leurs qualités professionnelles, des «absolus»; à tel point qu'il leur était impossible de faire les concessions nécessaires pour se faire pousser et acquérir ainsi une meilleure situation. (...) Dans un cercle restreint avec des vues restreintes sur le quantitatif, et des vues étendues sur l'infini des connaissances, l'entente ne pouvait être que parfaitement amicale : ce qui plaisait à l'un, plaisait tout naturellement à l'autre. «Heureux hommes qui ont vécu cela et ce, pendant de nombreuses années ! C'est cela la franc-maçonnerie, mouvement fraternel, discret et efficace. L'origine de cette Société répandue dans diverses contrées du globe remonterait à une confrérie de maçons constructeurs, au VIII<sup>e</sup> siècle. Groupement d'entraide à l'origine, la Franc-Maçonnerie, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, a poursuivi des buts politiques, en Angleterre, comme en France, où son action fut importante dans les origines de la Révolution. Cette Société fut également très active au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. A son esprit d'entraide se sont ajoutées des tendances rationalistes.

*Depuis le vestibule - toujours au rez-de-chaussée - vue vers le salon d'apparat et la salle à manger réservée pour les diners officiels.*

*(Photo : © Archives d'Architecture Moderne)*

### Sauvetage de l'hôtel Tassel

Les amateurs de belles demeures et de l'Art Nouveau ainsi que la Ville de Bruxelles doivent beaucoup à Jean Delhaye qui, par son courage et son opiniâtreté, a permis à la capitale de l'Europe de conserver quatre hôtels particuliers, significatifs du génie de Victor Horta.

Jean Delhaye, né en 1908, vient de décéder ce 15 décembre. De 1929 à 1933, il poursuit des études d'architecture à l'Académie de Bruxelles où il reçoit l'enseignement d'Horta. Son admiration pour l'oeuvre du maître belge de l'Art Nouveau le conduit à entrer dans son agence comme dessinateur en 1934. A la mort de Horta en 1947, et après avoir assisté à la démolition de l'Hôtel Aubecq en 1950 (il obtint que l'extraordinaire façade de pierres soit démontée et conservée), Jean Delhaye entame une croisade sans repos pour sauver les édifices de Horta de la destruction. C'est à son initiative que le Musée Horta est créé, rue Américaine à Saint-Gilles, là où Horta avait son habitation personnelle et ses bureaux. En 1965, il sauve in extremis une partie des éléments métalliques de la Maison du Peuple (ils seront frauduleusement découpés et vendus à la ferraille en 1984 !). La restitution à l'identique de l'Hôtel Tassel, dont l'intérieur avait été abîmé, défiguré, a été pour Jean Delhaye un travail de longue haleine qui a duré pas moins de 4 ans (1982-85). Il achète l'Hôtel Tassel au début de l'année 1976 et en novembre de la même année, la demeure est classée par la Commission Royale des Monuments et des Sites, dans l'état

*Vue plongeante de l'entresol vers le salon. Une impression d'équilibre se dégage de cette vue. Des lignes nettes, mais tempérées par les volutes des peintures ainsi que par les courbes du fer travaillé avec maîtrise.*

*(Photo : © Archives d'Architecture Moderne)*

désastreux où elle se trouvait : divisée en cinq studios, avec des bureaux au rez-de-chaussée. De ce fait, la maison avait perdu la plus grande partie de son intérêt architectural et historique puisque presque tout le volume était subdivisé alors que les pièces étaient si harmonieuses, au départ. Toute la décoration, que ce soit celle des plafonds ou murale ainsi que les superbes portes en pitchpin, avait été recouvertes d'une affreuse peinture criarde : le sacrilège avait été accompli ! Le jardin d'hiver, si accueillant, n'existait plus.

Jean Delhaye a eu l'intelligence, lors de la restauration de l'Hôtel Tassel, de s'informer du mode de vie de son propriétaire. Cette maison a été conçue pour deux personnes, Emile Tassel et sa grand-mère. Celle-

ci occupait le 1<sup>er</sup> étage : c'est là que se trouvaient la salle à manger intime et le salon privé. Au même étage, mais en façade avant, Tassel avait encore son bureau de professeur. La salle à manger ainsi que le salon d'apparat se situaient au rez-de-chaussée. Dans la pièce principale de l'entresol où se trouvent les beaux vitraux, Tassel recevait ses amis intimes : on y discutait photographie, hobby du maître de maison ! Amateur éclairé dans ce domaine, il possède son laboratoire de développement et d'impression et aime projeter chez lui, pour ses amis, les photos qu'il a prises au cours de ses nombreux voyages. C'est déjà en 1956 que la maison a perdu l'essentiel de son intérêt, architecturalement parlant. Cet



Hôtel avait fait l'objet d'articles dans de nombreuses publications, il avait ainsi acquis une célébrité mondiale. On sonnait fréquemment à la porte pour visiter l'intérieur ce qui incommodait les occupants et principalement la propriétaire. C'est pourquoi elle opta pour une solution radicale : dénaturer l'intérieur, barbouiller les murs d'une couleur verte des plus agressives - et le résultat recherché fut obtenu ! Triste constat énoncé par Jean Delhaye. Mon objectif, poursuit-il, était de restituer à la maison sa splendeur initiale : rétablir le jardin d'hiver et son puits de lumière, recréer le plan qui libérait la composition de la division conventionnelle en pièces cloisonnées. Jean Delhaye se sentait d'autant plus obligé de reconstituer cet ensemble qu'il avait la chance de disposer d'artisans hautement qualifiés et capables de mener à bien, avec l'enthousiasme qu'il leur communiquait, des travaux pratiquement irréalisables de nos jours. Tout fut à refaire. Dans la façade, les pierres, les fers, la menuiserie. La restauration intérieure fut également ardue. Les beaux vitraux de l'entresol avaient disparu : les propriétaires précédents les avaient vendus ! Parmi les grands problèmes de restauration,

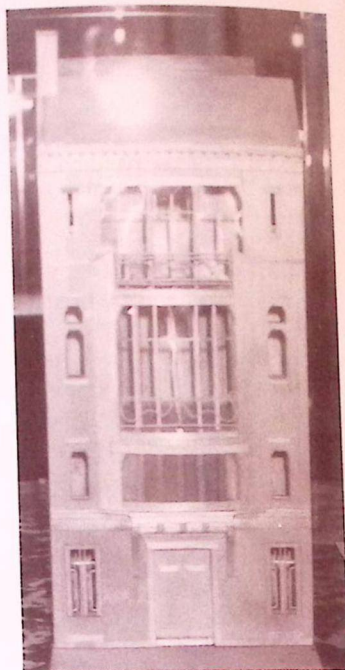


Maquette de l'Hôtel Tassel, la façade. La sobriété des côtés de cette façade met bien en évidence la beauté du bow-window. (Photo : Josée Georis)

il y avait d'une part la remise en état d'éléments qui avaient été cachés mais aussi la restitution de parties qui avaient disparu. Le mur de la cage d'escaliers, le morceau le plus spectaculaire de l'Hôtel Tassel a eu de la chance, si l'on peut dire ! Le problème a été plus simple qu'ailleurs. Ce mur-là avait été peint en vert par les propriétaires précédents. Mais entre la peinture d'Horta et le latex vert, il y avait une couche de détrempe qui a facilité le travail; la détrempe a formé une sorte de film et a permis l'enlèvement de la peinture au latex. Les autres murs, les piliers de fonte, les poutrelles qui avaient été peints à l'huile sur la peinture à l'huile originale de Horta ont également connu une restauration soignée, élément par élément. Tous les filets or furent réalisés à la feuille d'or, dans le hall et le salon et à la feuille de cuivre verni à l'entresol. Après plusieurs essais, les portes en pitchpin furent elles traitées au décapant très corrosif, suivi immédiatement d'une aspersion d'eau à une pression très forte. Rien n'a échappé à Jean Delhaye : même le mur de fond se trouvant derrière la statue de Persée, a été rénové. La statue est due au statuaire Godefroid De Vreese.

Il a fallu un an pour mettre au point tous les relevés, les plans et pour obtenir les autorisations des services des Travaux Publics et des pompiers. Le chantier proprement dit a duré 29 mois, du 1er novembre 1982 au

Photo de Jean Delhaye. Né en 1908, il reçoit l'enseignement de Victor Horta pour qui il éprouve une grande admiration. En 1934, il travaille aux côtés du maître. Après la mort de Horta en 1947, c'est à l'initiative et à l'opiniâtreté de cet homme courageux que nous devons le sauvetage de quatre beaux hôtels particuliers, significatifs du génie de Horta (Photo : P. Hannaert, aimablement prêtée par le journal "Le Soir").



1er avril 1985. Jean Delhaye a été à la fois le maître de l'ouvrage, l'architecte, le contremaître, le surveillant... Il a lui-même choisi tous les artisans, il n'y a pas eu de dessinateur : il a tout dessiné lui-même. Il estime que l'essentiel de son rôle a été d'ordre archéologique ! Ce qui est triste et invraisemblable pour une oeuvre aussi connue, construite en 1893 et massacrée en 1956. Adrien Blomme (1878-1940) a bien résumé, en quelques mots, le Credo de l'architecture : « Dans le domaine de la science, tout le monde s'entend pour admirer l'invention. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'architecture, l'art où se mêle le plus de science. Il faut être moderniste si l'on veut augmenter la joie de vivre, si l'on veut sauvegarder le patrimoine artistique qui ne se développe que dans l'évolution. »

#### Bibliographie

Victor Horta. Hôtel Tassel. 1893-1895. Par François Loyer et Jean Delhaye. Edité aux Editions des Archives d'Architecture Moderne. Très bel ouvrage. Vente en librairie : 1 400 F.

## Le peintre Raymond Goffin Prince des Marolles

par Judith MASSE

Raymond Goffin est le Prince des Marolles. Sa nomination a été entérinée par publication au Moniteur, au même titre que celle du Bourgmestre et des Echevins de la Commune Libre de la et des Marolles. C'est du folklore, dans la mesure où le folklore est un ensemble de traditions et d'usages d'une communauté, dont il contribue à préserver l'identité même. Aux Marolles les personnes du troisième âge sont la mémoire vivante de ces traditions, par leur accent, leur langage, leur esprit d'entraide et leur esprit tout court. Et comme elles incarnent notre identité, elles méritent que nous prenions le plus grand soin d'elles. Au-delà du folklore proprement dit, l'a.s.b.l. de la Commune Libre de la

et des Marolles ne prétend pas se situer sur un plan de bienfaisance ou d'entraide, comme c'est le cas d'un grand nombre d'autres associations dans le quartier. Elle a pour objet spécifique le maintien du moral des anciens, de leur humeur gaie et festive, et ce dans le cadre de kermesses retentissantes.

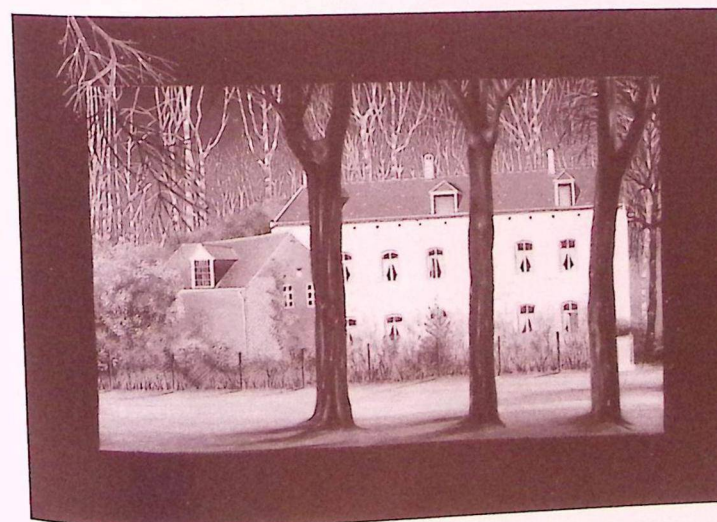
La Marolle constituée à l'origine d'une seule rue, la rue Monserrat op de Marolles, qui a essaimé avec le temps sur un territoire plus vaste, les Marolles, est un quartier pauvre, mais riche en ressources humaines. Raymond Goffin, Prince des Marolles est l'une de ses richesses.

Le premier Prince des Marolles en titre fut le regretté peintre Jef Bourgeois, produit authentique du

quartier, dont la peinture naïve était consacrée en grande partie à des thèmes folkloriques, entre autres le monde du théâtre des marionnettes de Toone, des processions etc... D'une grande sûreté d'instinct, sa sensibilité populaire était communicative grâce à la fraîcheur spontanée de ses couleurs. Comme tous les princes, Jef Bourgeois avait le souci de sa succession, et bien que Raymond Goffin diffère nettement de lui par son tempérament et sa culture, il se plaisait à le considérer comme son fils spirituel.

Jef Bourgeois, par ailleurs Conservateur du Théâtre de Toone, était un fin collectionneur qui n'avait pas les yeux dans sa poche. Aussi pouvait-on admirer chez lui une oeuvre de Raymond Goffin représentant le futur Toone VIII ? et son bouquet de marionnettes, où l'on voit Jef de profil faisant face à José Géal (Toone VII) qui, comme tout le monde le sait, anime et dirige le célèbre théâtre de marionnettes bruxelloises, avec son fils nouveau-né déjà présumé « futur Toone VIII ». Des marionnettes, dont les fils sont maintenus par une épingle à linge, séparent ou plutôt rapprochent les deux hommes unis par leur passion commune de ce théâtre, l'épingle à linge faisant allusion au fait que le théâtre de Toone, devait alors, faute

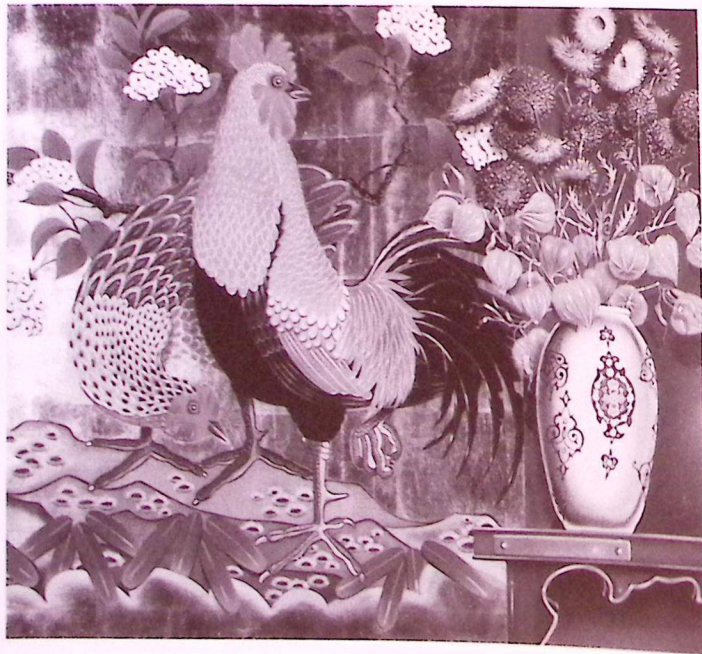
«Le Rouge Cloître»,  
(photo fournie par l'auteur)



«Le martin pêcheur».  
(photo fournie par l'auteur)

de dispositifs scéniques sophistiqués, se contenter des moyens du bord... À l'époque héroïque de leurs origines les marionnettes de Toone étaient en effet le spectacle des pauvres qui se donnait dans des caves bondées et enfumées des Marolles. La magie de ce spectacle surpassait toutefois celle de théâtres beaucoup mieux lotis. Peu à peu, mue par l'appât d'une authentique poésie populaire, toute une fourmilière de talents créateurs les plus divers se mit à graviter autour de ce théâtre, qui à présent fait appel à d'éminents scénographes, décorateurs et costumiers. A tous ces talents, l'exposition «Beaux Costumes de Théâtre d'hier et d'aujourd'hui : les Marionnettes de Toone», qui a eu lieu au Musée du Costume et de la Dentelle de Bruxelles, rend un éclatant témoignage.

Aux cimaises de cette exposition l'on peut admirer, peintes par Raymond Goffin, les marionnettes *Don Cristobal* et *Chimène*.



Antérieurement il avait déjà exposé à la Galerie de l'Oeil une toile représentant *Tijl Uylenspiegel* et *Lamme Goedzak*, marionnettes créées d'après des esquisses de Serge Creuz. En peignant des marionnettes, à sa manière bien entendu, Goffin a donc tout naturellement pris la succession de Jef Bourgeois. Il est aussi l'auteur de l'actuelle affiche officielle du Théâtre de Toone, créa lui-même des décors

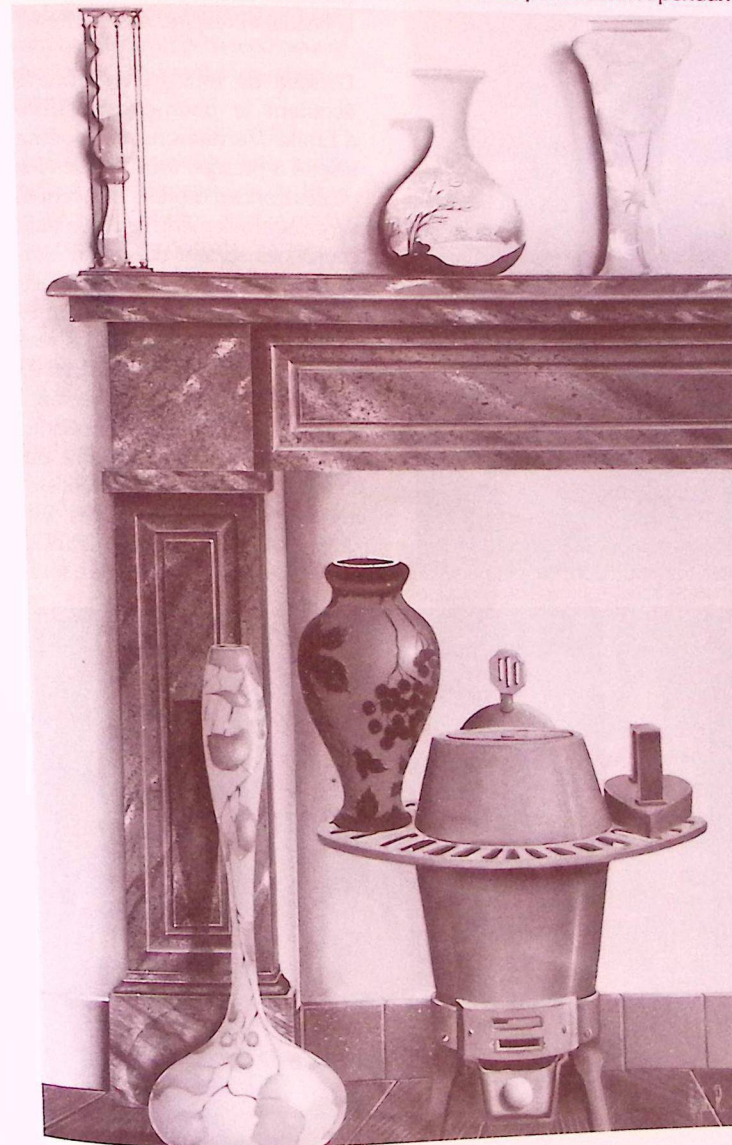
pour quelques pièces du répertoire telles que «*La Passion*», «*Le Lion des Flandres*», «*Cyrano de Bergerac*», «*Pitje la Mort*» et réalisa d'autres d'après des maquettes de Serge Creuz et de Nuno Corte Real.

Le style de Goffin frappe par la netteté et la précision du dessin, une exécution ne reculant pas devant le trompe-l'oeil, en donnant par exemple une sensation presque tactile de la texture d'une étoffe, du grain d'un cuir ou d'une céramique, du poli d'un métal. Ses sujets sortent parfois hardiment du cadre. Au bas de la robe de *Chimène* le satin est littéralement soulevé par un jupon aux plis serrés et on a l'illusion de sentir la différence des deux étoffes. (À ce propos, la pratique courante depuis des siècles de représenter, sur une surface plane de grandeur limitée la troisième dimension, l'espace, l'infini, ne relève-t-elle pas également du trompe-l'oeil ?) La marionnette qui est le modèle de ce «portrait» se trouvant dans le même exposition, on a tout le loisir d'établir des comparaisons et on s'aperçoit que la sensualité qualité

«Couple».  
(photo fournie par l'auteur)

du portrait est encore plus débordante que celle du modèle, et qu'il s'en dégage en outre une impression d'auto-complaisance et de narcissisme, soulignée par la présence d'une serviette brodée «*Elle & Elle*», qui fait allusion non à une scène du *Cid* de Corneille, mais à son adaptation par José Géral. Et l'on observe comment chacun des détails si minutieusement reproduits concourt à dégager le rôle et le caractère du personnage.

Jef Bourgeois avait jeté son dévolu sur une autre oeuvre de Raymond Goffin intitulé *Violons*. Ici apparaît déjà la prédilection de Goffin pour la peinture d'objets, que l'on appelle communément «natures mortes» alors que ce sont en réalité des objets parlants... En l'occurrence, le violon est un objet chantant, puisque sa forme, ses proportions, les essences de bois dont il est fait, son vernis et jusqu'au plus infime détail ont été perfectionnés pendant



des siècles pour obtenir une sonorité toujours plus belle. Ici la beauté de l'objet est due à sa parfaite adaptation à une fonction noble et non à une ornementation surajoutée quelconque. Malheureusement cette peinture a abouti dans une collection privée d'accès malaisé.

Mais revenons à Raymond Goffin, bruxellois authentique et marollien «par alliance», puisque c'est son épouse qui est originaire du quartier, dans lequel il s'est intégré, en outre, par son travail. C'est ainsi qu'en 1975 il a gagné le premier prix «Brueghel» au concours de peinture organisé par le Comité de la rue Haute, et dont le thème était la vie de ladite rue. L'adoption de l'artiste par le quartier date de cette époque. L'oeuvre primée représente l'émouvante *Impasse des Chanssons*, dont il a respecté l'orthographe marollienne. Il a ensuite dressé une sorte d'inventaire pictural de lieux et monuments qui font directement ou indirectement partie du quartier, entre autres l'*Eglise de la Chapelle* qui est beaucoup plus qu'un assemblage de pierres dans le style romanogothique, mais est faite du tissu de huit siècles d'histoire vécue par le quartier et la ville dans son ensemble; «*Mémoire de Chiste*», représentant le Palais de Justice, dont il n'a retenu que la partie haute couronnée de la coupole, peut-être pour enlever à la justice son caractère écrasant; l'humble mais conviviale Friterie Dossin de la rue de Monserrat etc.... ainsi que le *Château de Morval* à Lombise, petit village du Hainaut cher à la mémoire de tant de Marolliens qui y ont passé de merveilleuses vacances lorsqu'ils étaient gamins. A maintes reprises de tels dessins ont été créés dans le cadre d'affiches pour les Fêtes

«Couples».  
(photo fournie par l'auteur)



«Les prétendants»  
(photo fournie par l'auteur)

tout l'éclat de la saison des amours, se tient en attente sur la branche d'un arbrisseau couvert de neige ou de fleurs banches ? En y regardant de plus près on s'aperçoit qu'il s'agit d'oeufs agglomérés côte à côte. Ce sont les éléments d'un rêve que je me garderais bien d'interpréter comme le font les psychanalystes pour sonder l'inconscient. Faut-il disséquer une fleur pour en goûter la beauté et respirer son parfum ?

Lorsque de tout jeunes enfants écoutent le poème de l'Arbre d'Emile Verhaeren, ce poème inspire à presque tous des dessins où des troncs d'arbres s'élancent et se dressent tellement haut, que leurs couronnes sortent du dessin bien au-delà du papier disponible. Telle est pour eux la grandeur, l'importance de l'arbre. Dans son tableau du *Rouge Cloître*, Raymond Goffin est un tel enfant. Les masses sombres de puissants troncs d'arbres se détachent au premier plan sur fond d'une bâtisse aux couleurs claires et riantes. Ce sont les constructions admirables mais éphémères des hommes, face

Bruegheliennes et autres manifestations folkloriques ou culturelles. Il est notamment l'auteur de l'affiche pour les Fêtes Bruegheliennes de 1984, avec Jef Bourgeois, prince des Marolles, entouré de marionnettes, d'une affiche éditée à l'occasion de fêtes musicales au Sablon, de celle créée pour le 850<sup>e</sup> anniversaire de l'Eglise de la Chapelle etc.... Une des idées maitresses de Goffin est que tout le monde doit avoir accès à l'art, qui affine la sensibilité et le goût et enrichit la vie. Chez Raymond Goffin ce ne sont pas de vaines paroles démagogiques. Il a expressément invité les personnes du troisième âge des Marolles au vernissage de son exposition à l'Hôtel de Ville de Bruxelles et pour faciliter leur venue a organisé leur transport en autobus. Il leur offre fréquemment des affiches ou des lithos réalisées avec ses dessins. En somme, non seulement il fait honneur aux Marolles, mais il est bon prince...

Si l'on veut absolument cataloguer Raymond Goffin en tant que peintre, on pourrait le classer parmi les

«Le déjeuner nocturne»  
(photo fournie par l'auteur)



«Marjolaine»  
(photo fournie par l'auteur)

aux forces irrépissibles de la nature, dont nous faisons partie, mais que, malgré tous nos progrès, nous maîtrisons mal. Peut-être le propos du peintre n'était-il que de faire ressortir un beau contraste d'ombre et de lumière, mais l'intensité de la peinture de Goffin est telle que ses ondes se prolongent en nous, mettent en effervescence nos pensées et notre fantaisie et nous portent à trouver à chaque oeuvre une signification au-delà des simples apparences.

*Ma Rue* représente une petite maison de maître qui date du début du siècle et fut sans doute conçue par Horta ou consorts. Sa façade est avenante et harmonieuse. Elle est flanquée de deux énormes buildings impersonnels, inodores et incolores. A la vue de cette toile, on a envie de crier à la petite maison : «Tiens bon dans ta résistance, non seulement contre les trafics immobiliers, mais aussi contre le vandalisme incontournable du temps...» Ici le symbolisme est clair, explicite, indiscutable.

Y-a-t-il quelque chose de plus émouvant que *Le Printemps* personnifié par des pots de géraniums sur le rebord d'une fenêtre ? La ménagère y a oublié deux pinces à linge. C'est une peinture qui évoque une échappée, une fenêtre donnant sur des fleurs qui ont été placées là délibérément pour embellir une existence propre, humble et laborieuse.

A une époque où le théâtre crie et la musique tonitruante hurle, il est réconfortant de se trouver entouré d'oeuvres d'art qui s'expriment dans le silence, comme le sont par excellence les natures mortes ou peintures d'objets (*Stilleven*). Les



objets tiennent bien la pose sans exiger de salaire, sont compatibles avec la présence d'une épouse aimante et jalouse, et ne discutent jamais s'ils trouvent leurs portraits peu flatteurs ou contraires à l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Et pourtant ils parlent, puisque grâce aux outils et objets d'usage trouvés dans les fouilles archéologiques on a pu reconstituer en grande partie la vie des hommes préhistoriques des âges les plus reculés. Plus tard, depuis les amphores de la Grèce antique, jusqu'aux fers à repasser et aux moulins à café de nos grand-mères, ils ont toujours été les témoins crédibles de leur temps.

Venu à la peinture par la filière de la

décoration, les natures mortes constituent les créations les plus personnelles de l'oeuvre de Raymond Goffin, parce que plus que dans tout autre genre il y est maître de la mise en page, la répartition des volumes, des masses et des coloris, or c'est là que réside principalement sa force. Malheureusement les reproductions en noir et blanc dans le cadre du présent article ne permettent pas d'apprécier les couleurs. Toutefois une couleur n'est jamais belle ni laide en elle-même, mais en harmonie ou dysharmonie avec les autres tons d'une oeuvre. Comme chez les hommes, la qualité d'une couleur s'affirme par ses rapports avec les autres. Ces rapports

s'expriment quasi mathématiquement par des valeurs, soit les proportions des lumières et des ombres, du clair et de l'obscur des tons. Ces rapports de valeurs se retrouvent aussi dans les reproductions en noir et blanc, même si ces dernières ne rendent pas ce qui constitue la spécificité même de la peinture. En effet, le tracé et les formes sont aussi les attributs du dessin et des autres arts graphiques, les volumes ceux de la sculpture, mais seule la peinture jouit du privilège de la couleur. Si l'approche des oeuvres de Raymond Goffin par le présent article a piqué votre curiosité, si vous désirez les appréhender dans la totalité de leur



des liens insolites et subtils.

Le tableau *les prétendants* met en scène des récipients, qui par leurs formes sont aussi différents entre eux que peuvent l'être les hommes. Ils sont confrontés à une petite table rose sur laquelle se tient un bouquet de fleurs. Celle-ci figure «la belle», objet de la convoitise des prétendants. Ici c'est le titre qui confirme le symbole pressenti.

Une autre oeuvre intitulée *Couple* montre une paire de vases se tenant à l'écart sur une cheminée, alors qu'un vase couleur ivoire, posé à même le sol, fait sa cour à un vase bleu-nuit aux rondeurs d'amphore, hissé sur le piédestal constitué par un beau poêle. A côté de lui repose un vieux fer à repasser. Dans la logique de Goffin ce doit être le chaperon.

Goffin a donné à plusieurs de ses oeuvres le nom de *Couple*, qui figure parfois sous forme d'oiseaux, voire de volaille. Face à un bouquet aux couleurs somptueuses se dresse un coq au plumage triomphal. Plus pâle, une poule s'incline devant lui dans une attitude de soumission, à moins qu'elle ne cherche à picorer des graines. Probablement elle est soumise tout en picorant des graines. (Malgré l'extrême précision de son dessin, Goffin nous laisse une liberté d'interprétation très large). Les couleurs de cette oeuvre sont splendides.

Une autre de ces toiles montre la parade nuptiale, parmi les fleurs, de deux oies dont les mouvements exaltent l'harmonie du *Couple*.

Dans *Comme chez Soi* un couple de perdrix, en vue du fameux restaurant, se demande fataliste, à

«Le grand large»,  
(photo fournie par l'auteur)

quelle sauce il sera mangé, et ce sur fond de symboles de Bruxelles tels que le clocher de l'hôtel de ville et la coupole du palais de justice.

*La Maison Dandoy* oppose un vase contenant des iris, emblème de Bruxelles, et un moule à spéculoos, qui ne l'est pas moins, à une vue de la rue au Beurre sur la Maison du Roi et des Ducs du Brabant.

Dans *Red Grammophone* un chapeau haut-de-forme pose à côté d'un vieux phonographe à pavillon géant en forme de corolle. Les deux sont contemporains

*Premier Carnaval* met en scène une lampe à pétrole éteinte sur laquelle est posé un chapeau blanc de femme aux rubans flottants. Quelqu'un a tombé le masque, une masque à long nez rouge.

*Le petit déjeuner nocturne* est celui d'un travailleur de la mine. La lampe de mineur est allumée. Le bol, la cafetière et les autres objets placés sur la toile cirée à carreaux sont simples, voire frustes, mais à côté du pain il y a une boîte désuète de confiture de Provence qui représente la part de rêve qui pour tout être humain est de première nécessité. Le bleu est la couleur dominante de cette toile, dont la beauté provient de ce que j'appellerais l'éclairage du coeur.

*Le grand large* met en scène un vase large à sa base et se rétrécissant en un long col. Il contient des iris symbole de Bruxelles. Sur le mur une passementerie aux couleurs claires fait contraste avec le tapis sombre qui couvre la table. Sur la table, il y a une sorte de courge de forme exotique, mais surtout un bateau à voiles enfermé dans une ampoule électrique qui exprime un désir frustré de voyages, d'aventures, de grands espaces («Humer l'air du large et se heurter à l'enclos»). Une autre toile récente de Goffin est intitulée *La Marjolaine*. Sur fond

«Le futur Toone VIII (?) et son bouquet de marionnettes»,  
(photo fournie par l'auteur)

de carrelages alternés, un bout de table rouge, un pot africain, également rouge, et un broc blanc ordinaire à liseret noir, de ceux qui contenaient autrefois l'eau de la toilette. A présent, il est réservé aux fleurs séchées. D'un clou fixé au mur pendent une tête d'ail et de la marjolaine. Cette toile d'une grande fraîcheur de coloris exalte la beauté des choses humbles, un peu à la manière des sabots d'Hélène de Brassens («Sous son jupon mité, moi j'ai trouvé des jambes de reine, et je les ai gardées»). Et tant pis pour les snobs blasés !

Raymond Goffin ne correspond en rien à l'image assez répandue de l'artiste bohème. Réservé de nature, il ne manque ni d'humour ni de sensibilité. Ses oeuvres ont un côté pince-sans-rire et nous touchent moins par son métier et savoir-faire, qui sont incontestables, que par une émotion authentique et sans grimaces.

En art, comme dans les autres activités humaines, la technique est importante, mais elle n'est que le véhicule de quelque chose de plus essentiel. Né sous forme d'art sacré,



«Tijl Uylenspiegel et Lamme Goedzak»,  
(photo fournie par l'auteur)

il est resté, pour celui qui le pratique, un moyen de dépassement de soi. Plus tard, sa fonction sociale était d'apporter un témoignage de son temps. A cette fonction correspond logiquement une aspiration à «l'immortalité», ou du moins à la survie de l'oeuvre. Mais, dans ce rôle, l'artiste est de plus en plus supplanté par toutes sortes d'appareils, de manière qu'aujourd'hui, à l'âge de l'électronique, une fonction nouvelle se développe graduellement : celle d'empêcher la robotisation de l'homme. Il mettra donc l'accent sur la sensibilité, le rêve, la pensée non programmée, tout ce qui est spécifiquement humain. En attendant que les machines aient une âme, l'artiste créateur n'aura pas de concurrent.

Cela présuppose que cet art soit accessible au plus grand nombre possible de personnes. Mais dans ce contexte, notre Prince des Marolles, encouragé et propulsé par tout un quartier, est sur la bonne voie.



# Lettre de Redu, paisible coin d'Ardenne conquis par le Livre et l'Espace...

**M**on cher ami,

Vous souhaitez que je vous entretienne de ce village de Redu, aujourd'hui universellement connu, puisque même en votre thébaïde, tout là-bas, au-delà des tropiques, vous en avez entendu dire quelques mots, vous laissant rêveur...

Eh bien non, Redu, ce n'est pas un conte de fée !

Imaginez un paisible village, où se fondent à l'infini ciel et rivière, bosquets, sapinières et prairies, en une palette de bleus, d'argents et de verts choisis...

Où les maisons basses, murs blancs ou de pierres du pays et toits d'ardoises, jettent des touches claires qui rompent la somnolence d'une terre jadis prospère...

Bien d'autres sont rassemblées à l'ombre de l'imposant clocher et se murmurent, de fenêtre à porte..., mille secrets gardés, mille secrets sans cesse répétés.

Imaginez les gens de cette terre, car depuis plus de 10 siècles de son existence, ce village a toujours vécu de l'agriculture et de la forêt. Imaginez-les, ancrés dans leurs habitudes séculaires, dans une rude quiétude paisible, silencieuse, bien

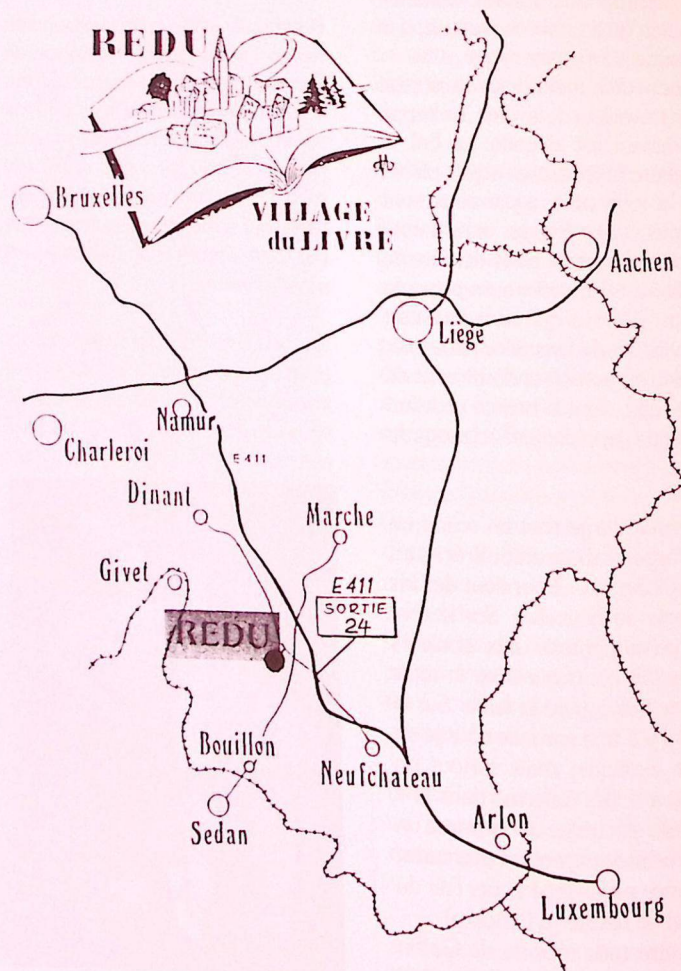
*Les chemins qui mènent à Redu...*

méritée après les heures de labeur quotidien.

Vous savez que ces «petits pays», où chacun a le temps d'entendre son âme, d'écouter son cœur et de laisser folâtrer son imagination, engendrent souvent des êtres peu

communs...

Philosophes, ne me le faites pas dire, ils le sont tous, au point d'en être quelquefois, hélas !, fatalistes... Mais il s'y rencontre des historiens, des écrivains, de grands lecteurs devant l'Eternel, des peintres



*Village paisible qui, de sa vocation initiale, n'a pas tout perdu (photo : D. Detrèves).*

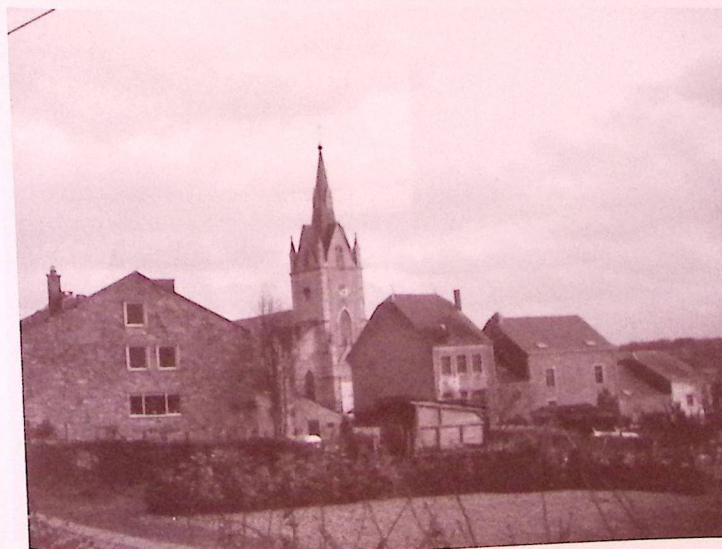
encore, pour laisser au monde le souvenir d'une nature privilégiée, des musiciens aussi dont les puissants accords d'orgues chantent la gloire du Créateur. Et dont les sambas, rumbas et autres polkas joyeuses font danser une belle jeunesse, aux quatre coins des environs proches.

Terre jadis prospère ? Oh ! elle pourrait l'être encore peut-être... Mais voilà, les anciens s'en vont, tout doucement. Leur refuge, c'est le tertre glacé du cimetière.

Cependant que le refuge des jeunes, c'est la ville, non seulement parce que les lumières de la ville, ça éblouit, ça fascine, mais... il faut travailler pour vivre mieux, n'est-ce pas ? La modernisation, à leurs yeux, n'avait guère de prise, les exploitations, là où chacun était son maître, étant souvent trop petites.

En 1964, l'«Agence Spatiale Européenne» exproprie les plus belles terres du site pour y construire une station de poursuite et de télécommande de satellites.

Ah oui ! J'oubliais de vous le préciser :



la renommée, rien qu'à vous le dire, devrait vous faire vous poulécher les babines...

Si Redu n'est donc pas un conte de fée, il est l'expression même, jugez-en, d'une fameuse aventure...

En 1972, se constitue un groupement «Redu-Initiatives», qui propose l'organisation d'une première Exposition Spatiale Internationale sur le vieux continent. C'est tant et si bien mené que surgit une idée, celle de créer un Musée de l'Espace. Qui se concrétise superbement, en 1991, sous forme de l'«Euro Space Center». Un haut lieu didactique, technologique, qui touche la réalité de très près...

Vous ne manquerez pas, j'en suis certaine, de venir bientôt vous joindre à ses milliers de visiteurs. L'infrastructure, je vous l'assure, en est parfaite.

Le village de Redu, qui compte quelque 450 âmes, ne voudrait, pour rien au monde, être rayé de la carte, ni des souvenirs...

Il «bouge», il accueille, il se reconverit.

*Aux cadrons du clocher de l'église, les aiguilles ont compté le temps révolu et martèlent aujourd'hui celui de l'avenir. (photo : D. Detrèves)*

*Ce seront des instants de bonheur, au milieu de livres et d'estampes rares et anciens. Merci, Noël Anselot ! (photo : D. Detrèves)*

Bien sûr, quelques entreprises agricoles sont-elles toujours exploitées. Tant d'autres, qui se sont étioilées, ont laissé béantes les granges, abandonnées fermes et étables...

Un amoureux du pays a découvert là, en seconde résidence, une petite maison.

Bibliophile convaincu et à la fois homme d'affaires averti, Noël Anselot (c'est son nom) y ouvre, en 1981, une librairie spécialisée en livres rares et anciens.

Passionné, son hobby, vous allez le comprendre, ne se limite pas à cela. Il y a, comme on dit... anguille sous roche !

Ses pérégrinations le conduisent, en compagnie du bourgmestre de l'entité de Libin, dont Redu fait partie, M. Magin, hélas disparu, et de Gérard Valet, un animateur et réalisateur attaché à la RTBF, en Pays de Galles, dans un petit bourg de 1.000 et quelques habitants : Hay-On Wye, devenu, par la force des choses et l'originalité et la



tenacité d'un certain Richard Booth, un «Centre international du livre d'occasion». Vous me suivez ? Et de quoi, ces messieurs ont-ils pu parler, à votre avis, si ce n'est de livres ?...

Enthousiasmé par la beauté de cette contrée ardennaise - atout touristique s'il en est -, ce Gallois, invité à Redu, suggère la création du premier village du livre du continent.

Ce sera bientôt chose faite, grâce à

l'entregent de ces personnes, assistées en cela par quelques autres, du village, et de l'extérieur, mordues par l'idée.

Le jumelage se célèbre en grande pompe, à Pâques 1984, lors d'une «grande fête du livre» qui, durant le week-end, va attirer quelque 15.000 visiteurs.

Je ne puis vous préciser combien de librairies se sont ouvertes à cette époque, mais depuis lors, croyez-m'en, «Redu-Village-du-Livre» ne cesse de s'étoffer, de se diversifier, d'améliorer ses richesses de livres, d'estampes, de gravures anciennes. Et l'on y découvre aussi de ravissantes boutiques d'artisans et artistes, certains y étant attachés à demeure, ce qui ne manque pas également de susciter en tout temps la curiosité et l'intérêt des touristes.

J'y suis passée, un de ces derniers jours de janvier, empruntant le chemin des écoliers.

Même si Redu se situe à 5 minutes seulement de la sortie n°24 (Transinne) de l'autoroute E411,

*Bruit de pédales, cliquetis de navette, parfums de laine et de lin... Des merveilles se réalisent pour le plaisir de tous et pour le sien («Au P'tit Tisserand»).*  
(photo : D. Detrèves)



dite «des Ardennes», je vous conseille, si vous en avez le temps, d'en faire tout autant...

D'abandonner votre volant à Libramont et d'utiliser un «bus».

Vous avez tout loisir de vous laisser séduire par la beauté, la diversité des paysages, par le charme qui émane des coquettes bourgades traversées, par la mise en valeur d'un patrimoine riche en histoire, en témoins du mode de vie d'une époque révolue : anciennes fontaines de pierres, pompes, auges, abreuvoirs, potales, outils de travail, etc.

Il y a un petit cimetière, tapi à l'abri des murs de son église, de vieilles fermes cossues, toujours en activité,

un château qui se profile sur un lointain qui doit être chatoyant durant la belle saison, de bien jolies demeures de vacanciers...

De l'un et l'autre côté d'une route toujours asphaltée, dont les nombreux tournants en «épingle à cheveu» réservent chaque fois une surprise nouvelle, s'étalent des forêts de sapins, de hêtres, de clairs et graciles bouleaux, des pépinières, des scieries, des viviers, des pêcheries, des étangs, des prairies, des cultures, bien entendu... Tout un spectacle !

Le Village du Livre, frileux mais accueillant sous un soleil timide, commence à s'ébrouer et à s'extraire

de sa léthargie hivernale.

L'effervescence règne dans les librairies et boutiques des résidents. Ils sont 14 ou 15, ce qui n'est pas maldu tout, sur la bonne quarantaine qui compose l'ensemble : quelque 26 librairies, une douzaine de boutiques, et des galeries d'art encore.

On range, on astique, on accueille... Les week-ends, déjà, sont prometteurs, en attendant les festivités qui se dérouleront à Pâques pour la «10e Grande Fête du Livre», lesquelles se poursuivront jusqu'en 1994, année faste puisque 10e déjà.

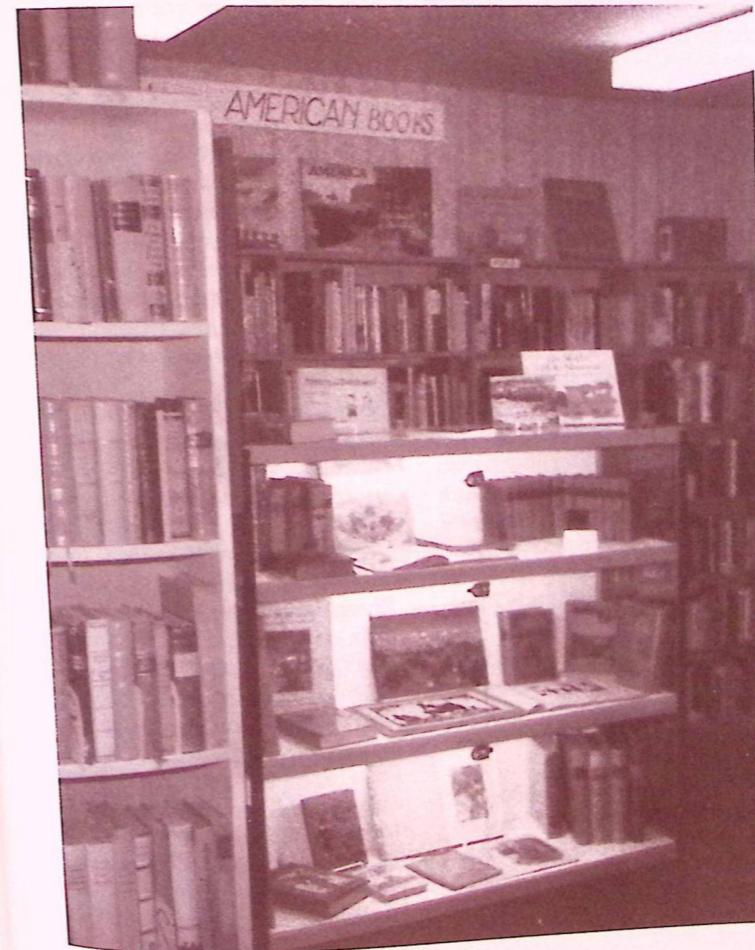
Les librairies portent des noms charmants : le Bateau Ivre (vous qui aimez Rimbaud !), la Fouine, la Manne, la Barque Saoule, l'Île Lettrée, le Rat des Champs, Au Feuillet Jauni, la Forge, la Bouteille à Ancre, le Livre-Temps, la Mémoire ni l'Oubli, etc.

Je ne puis vous les citer toutes... Passant devant «La Forge», librairie toujours ouverte, j'y suis entrée, attirée sans doute par les «tambours» sous auvent, bourrés de livres, où l'on peut fouiner, déjà, comme sur les quais de Paris.

Mais là, ce sont les prémices d'une infinité d'ouvrages, écrits en français, anglais, allemand, néerlandais. Quelle richesse, et ce dans le domaine du théâtre, de l'érudition artistique, de la philosophie, de la religion, de la jeunesse, etc.

Bien m'en prit, car la libraire, Mme Fuks, qui a quitté la capitale pour installer ses pénates à Redu - même si un rien de nostalgie lui tenaille le coeur de temps en temps - a du dynamisme à revendre et est charmante ambassadrice de l'Association des Libraires et Artisans du Livre.

*Lisez, belle jeunesse, et vous autres tous... «On bat le fer tant qu'il est chaud», à la Forge de Renée Fuks (photo : D. Detrèves).*



Redu, toujours en constante évolution, mérite assurément son succès, décréte-t-elle, non sans fierté.

Les idées y foisonnent, rarement utopiques.

Ainsi est mis sur le métier un colloque qui débattrait d'un sujet peu ordinaire: «Que lit la femme d'Europe, aujourd'hui?».

J'apprends encore :

- qu'une 4e rencontre littéraire sera organisée par la revue «Septentrion», qui présentera, en français, des écrivains de la langue néerlandaise; - qu'un concert sera offert par le «Shape International Band»;

- que sera inauguré, face à l'église, un square où sera placée, en vedette, une sculpture, de près de 10 tonnes!, taillée dans un granit des Indes. Oeuvre d'un couple allemand, les Kuback-Wilmsen, elle représente un énorme livre ouvert, don de la Communauté française;

- qu'une «Grande Nuit du Livre» se déroulera sous un ciel éclairé par un feu d'artifice, et

- qu'à la haute saison - qui démarre à Pâques, avec la Fête du Livre qui en est le point central -, une impressionnante quantité de manifestations de caractère culturel animent le village, où l'on dénombre quelque 200.000 visiteurs chaque année !

Ouvert à tous, le village reçoit encore libraires et artisans itinérants, qui s'installent à même la rue, comme dans une grande foire.

Les premiers cités ont, vous vous en doutez, «apprivoisé» petit à petit, restauré, transformé les vieilles bâtisses esseulées.

Exposition de peintures, de photos, de gravures, fabrication du papier, foire aux minéraux, stages d'aquarelle, cours de reliure, tout cela se passe à Redu. Et... ce n'est pas tout, mais hélas !, je ne suis pas dans le secret des dieux !!

Domage n'est-ce pas !

Déambulant encore, voici que je distingue, rutilant de lumières - car, à cette époque, le soir tombe vite - le «P'tit Tisserand» : un atelier de tissage, comme son nom l'indique, qui, en un arc-en-ciel de couleurs, regorge de toutes belles matières. De la toison à la pièce finie, c'est toute l'Aventure de la laine que l'on peut y vivre, ou du poil de chèvre, et même de chameau...

Sur cet univers, règne en maître, tout au long de l'année, Elsa Brugmans, tisserande d'origine anversoise.

Ses deux ou trois métiers sont toujours en activité.

Dame! On lui en commande des choses : des étoiles, des capes, des gilets, et même, pour la restauration, en lin et en coton cette fois, de superbes nappes, et serviettes assorties.

A propos n'aviez-vous pas envie d'un complément chaud à votre éternel veston passe-partout ?

Je vous imagine déjà, arpentant les rues sinueuses du village, une pelisse «made in Redu» jetée sur vos épaules!

Voici mon cher ami, deux exemples typiques, qui vous donnent un bien pâle reflet, oserais-je dire, de ce qu'est cette ruche bourdonnante que recèle ma chère Ardenne....

Mais il me faut vous dire encore, en point d'orgue (jeu de mots, croyez-moi, bien involontaire), le plaisir d'avoir rencontré à Redu un homme étonnant.

Ne soyez donc pas jaloux, une fois de plus...

Il a 91 ans, Monsieur Golinvaux. Vert comme le rameau de buis une veille de Pâques.

Il est, depuis l'âge de 17 ans, l'organiste de la paroisse et il dirigea même, en son temps, l'Harmonie «Les Echos de la Lesse».

Son univers proche : une épouse, institutrice, sept enfants, des petits-

enfants, des orgues électroniques, des harmoniums, un piano, plusieurs instruments de fanfare... Autodidacte, vivant la musique comme on vit la naissance de toutes les saisons, avec une joie toujours renouvelée...

Les orgues n'ont plus de secret pour lui. De belles orgues qui, en 1938, ont remplacé le vieux harmonium... ça ne s'oublie pas ! Vous irez «tailler une bavette» avec lui, comme on dit chez nous. Vous ferez un homme heureux et... vous en apprendrez des choses !

Oui, vous apprendrez là, que son village retrouve une nouvelle jeunesse. Une école, d'ailleurs, s'est ouverte pour la jeune génération. On revalorise un patrimoine trop longtemps délaissé, on reprend goût à la vie, au cœur de cette si jolie contrée.

Quand vous saurez tout, que vous aurez tout vu, tout goûté, y compris de délectables framboises qu'il faudra vous donner la peine de cueillir dans une «framboiseraie» - quel heureux recyclage -, vous vous en retourneriez satisfait, avec... épinglé au revers de votre... pelisse, aux poches gonflées de livres, un pin's.

Eh oui, mon cher. Un pin's qui est joli et est, lui aussi, l'image d'une belle histoire..., à se laisser conter sur place, dans la librairie de son auteur !

Venez vite. Je vous ai presque tout dit.

Presque... A bientôt ? Je vous embrasse.

Dominique DETREVES

PS. : Pour tous renseignements concrets et complets : Bureau de Tourisme à Redu-Initiatives a.s.b.l. Village du Livre - 17E, rue de Saint-Hubert. Tél. : 061/65.65.16. Ouvert du mardi au samedi de 10 h à midi et de 13 h à 17 h.

## EXPOSITIONS

### Au Cinquantenaire : Relevés d'empreintes et Bruxelles 1993

#### Relevés d'empreintes

Cette exposition montre les résultats en ce qui concerne la protection des vestiges archéologiques dans l'Eurégio Meuse-Rhin.

L'appropriation des sols par l'urbanisation, l'agriculture ou l'exploitation minière est une menace permanente pour le patrimoine archéologique. L'exposition présente le travail commun des archéologues allemands, belges et néerlandais dans ces trois domaines et leur participation à un programme européen de recherches archéologiques dépassant les frontières régionales et nationales. Les réalisations archéologiques en milieu urbain sont particulièrement mises en évidence (à Liège, Tongeren, Maastricht et Aachen). Des objets choisis témoignent du passé commun de ces régions frontalières depuis les âges de la pierre jusqu'aux temps modernes.

En complément à cette exposition:  
**Bruxelles 1993**

Celle-ci présente les résultats des premières fouilles réalisées dans la Région bruxelloise.

En effet, à Bruxelles également, l'archéologie urbaine acquiert ses premières lettres de noblesse. Une équipe d'archéologues des Musées royaux d'Art et d'Histoire a eu l'occasion, en concertation avec la Commission royale des Monuments et des Sites, d'assurer un suivi archéologique sur certains chantiers de rénovation et de restauration de monuments bruxellois classés. En



outre, grâce à l'action du Secrétariat d'Etat aux Monuments et Sites de la Région de Bruxelles-Capitale, la même équipe a eu l'opportunité de réaliser des fouilles archéologiques préventives. Celles-ci ont pu se dérouler grâce aux contacts fructueux pris avec les promoteurs de plusieurs projets immobiliers importants. Enfin, la région de Bruxelles et les Musées royaux d'Art et d'Histoire éditent les premiers Atlas

Intérieur de la Porte de Hal, au boulevard du Midi.  
(photo G. Batz)

de sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles.

**Renseignements pratiques :**  
L'exposition a lieu, **jusqu'au 28 mars**, aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire). Elle est ouverte au public du mardi au dimanche de 10 à 17 h.

### A Woluwe-Saint-Lambert : «Cocoricoq !» Symbolique et folklore du coq

«Le genre coq est, de tous les oiseaux domestiques, celui qui est le plus utile à l'homme» lit-on dans le *Larousse du XXe siècle*. Il est, en tout cas, l'animal domestique le plus répandu dans le monde : on estime à neuf milliards la population de coqs et poules élevés sous toutes les latitudes.

Originaire du bassin de l'Indus, où il fut domestiqué au Néolithique, le coq gagna très progressivement l'Europe occidentale, via la Perse et l'Asie Mineure. Dans nos régions, la pratique de son élevage commença au Ve siècle avant notre ère. Depuis, le coq a été élu «roi de la basse-cour», choisi comme symbole

# EXPOSITIONS

par la France républicaine, la Wallonie et le Portugal, comme emblème officiel par la Communauté française de Belgique. Il mérite bien qu'on s'intéresse à lui de plus près !

Le mot «coq», onomatopée d'après le cri de l'oiseau, a éliminé l'ancien français *jal*, du latin *Gallus*. *Gallus* signifie aussi «gaulois». La confusion des termes ou un plaisant jeu de mots, est à l'origine de l'invention du «coq gaulois». Jamais les Gaulois n'eurent comme emblème !

Le coq adopté par la France révolutionnaire et républicaine est un coq chantant. Celui choisi par l'Assemblée Wallonne, en 1913, est un coq hardi. Ce coq, dessiné par Pierre Paulus, a été repris par la Communauté française de Belgique, qui s'est dotée d'armoiries «d'or au coq hardi de gueules» par le décret du 3 juillet 1991.

Gardien jaloux de son harem, reconnu pour son ardeur, le coq est un oiseau au plumage magnifique et à l'allure fière. Même s'il trône sur un fumier, c'est un roi qui ne manque pas de panache ! Il a inspiré la sagesse populaire qui aime raisonner par analogie. On connaît le sens des expressions «Fier comme un coq (... qui vient de cocher une poule)», «C'est le coq du village», «Un bon coq n'est jamais gras», ou du proverbe immortalisé par Molière: «Une poule ne devrait pas chanter devant le coq». Mais le coq possède bien d'autres «qualités» qui n'ont cessé d'impressionner les hommes.

Depuis toujours, il est réputé pour son tempérament belliqueux. Les combats de coqs, interdits en Belgique depuis 1929, trouvent encore des adeptes sur tous les continents. Ils restent très populaires



dans la Flandre française, où ils sont autorisés là où la tradition est bien établie et n'a pas connu d'interruption.

L'élection du «roi des coqs» est une coutume très ancienne qui s'est maintenue chez nous jusqu'au milieu du XIXe siècle. En période de carnaval ou à la Saint-Grégoire, fête des écoliers, les gamins faisaient «battre des coqs». Celui dont l'oiseau résistait le plus longtemps était déclaré «roi». Une coutume similaire, mais concernant les adultes, s'est maintenue dans les serments d'archers et d'arbalétriers.

Le titre de «roi» est attribué à celui qui abat le papegai, l'oiseau - jadis bien vivant -, fixé au sommet d'une perche. Le papegai, souvent identifié comme étant un perroquet ou un geai, ne serait autre que le «pape-gault», le «père-coq» (*Gallus*) rituellement abattu chaque année. Mais l'étymologie du terme «papegai» reste l'objet de controverses. Notons qu'une autre coutume de mise à mort du coq, par décapitation, a survécu en de rares endroits.

Beaucoup plus pacifique est la tradition des concours de chants de coqs, des «chanteries», qui ont encore lieu dans la région liégeoise et dans le Hainaut. Le coq de

concours n'est pas loin d'être «un coq en pâte». Soigné, cajolé par son maître, il ne finira jamais dans l'assiette!

C'est probablement par son chant que le coq a accédé au panthéon des animaux symboliques. Par son célèbre «cocorico», il annonce le lever du jour. Ce don exceptionnel de percevoir le soleil avant qu'il ne se lève a fait de lui le symbole de l'astre naissant, de la lumière et de la vigilance. Beaucoup de peuples l'ont consacré aux divinités solaires et la religion chrétienne l'a associé à Christ et à la résurrection.

Attesté depuis le IXe siècle, l'usage de placer un coq de cuivre doré au faite des clochers s'est généralisé en Occident. Vu sa position élevée, il sert utilement de girouette - c'est le bec qui indique la direction de vent - et semble veiller sur toute la communauté. Juché là-haut, il règne sur les cloches qui lui prêteront voix pour scander le temps et rythmer la vie quotidienne des hommes. Tout un folklore se rattache au coq de clocher : des légendes, des contes, des pratiques liées à sa fabrication et à sa mise en place.

Emblème, symbole solaire, roi sacrifié ou chevalier combattant, Chanteclair trop orgueilleux, oiseau guérisseur ou oiseau portant l'espoir de la résurrection, garant de la foudre, vigile protecteur,... La richesse de la symbolique et du folklore du coq est tout à fait extraordinaire !

**Renseignements pratiques :**  
Musée communal, rue de la Charrette, 40 à 1200 Bruxelles. Elle est ouverte au public du mardi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30, jusqu'au 28 mars.

## Vient de paraître



### Au Musée communal d'Ixelles : Exposition Gaston Bertrand

Gaston Bertrand prit, il y a quelques années, l'initiative de constituer une Fondation accueillant quelque deux cent vingt oeuvres représentatives des diverses périodes de sa création. En 1992, à sa demande, cette Fondation fut mise à la disposition du Musée d'Ixelles, suivant un accord de collaboration établi avec les autorités communales. Rappelons que cet ensemble remarquable fut présenté fin 1988 au Musée Provincial d'Art Moderne d'Ostende et au début 1989 au Musée de l'Art Wallon de Liège.

La présente exposition montre

combien Gaston Bertrand, l'un des principaux membres fondateurs de la Jeune Peinture belge en 1945, est toujours resté fidèle à sa propre manière.

Peintre de l'immatériel, il recherche l'au-delà des apparences; d'un paysage, d'une architecture ou d'un portrait, il opère une synthèse linéaire, ne retenant du sujet traité que ses lignes de force, sa géométrie première, son essence même, sa vérité. Un graphisme précis, épuré, sensible, sous-tend la couleur, toute en transparence et fluidité; appliquée en pâte mince et lisse, en aplats

délicatement modulés, elle confère à l'oeuvre une dimension poétique et spirituelle.

Tout y est harmonie, méditation, intériorité...

#### Renseignements pratiques :

L'exposition est accessible au Musée communal d'Ixelles (rue Jean Van Volsem, 71 à 1050 Bruxelles), jusqu'au 28 mars. Heures d'ouverture : du mardi au vendredi de 13 à 19 h 30, samedi et dimanche de 10 à 17 h. Visites guidées sur demande au 02/511.90.84 ext. 1158 et 1356.

### Guide pratique du folklore Bruxelles-Brabant wallon 1993

Ce 10 février dernier, le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, sous la présidence de Monsieur Didier Rober, Député

permanent, a présenté l'édition 1993 de ce guide, bien connu des amateurs de folklore.

Cet ouvrage, sans équivalent en son genre en Belgique, est vendu 100 F auprès du Service, rue Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles.

Il peut être également obtenu par versement de 150 F (frais d'expédition compris), au compte 091-0115273-66 du Service, avec la mention «Guide folklore 93».

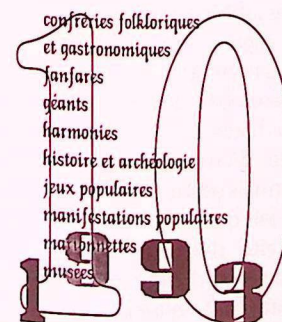
Pierre Wychman, et c'est dans sa maison qu'il a oeuvré à la traduction du Nouveau Testament du grec en latin. Devant la menace du fanatisme religieux, Erasme décida de quitter les Pays-Bas six mois plus tard. Peu après son départ, un premier autodafé eut lieu à la Grand-Place de Bruxelles.

Ce merveilleux bâtiment, construit en 1460 et sensiblement agrandi en 1515, est l'un des rares témoins de l'architecture gothique civile dans la région bruxelloise. Il porte son nom actuel depuis le XVIe siècle.

Ce très bel ouvrage, écrit par celui qui est à la fois l'âme, le guide et le conservateur du Musée, Jean-Pierre Vanden Branden, donne une image fidèle des témoignages du renouveau artistique et culturel que les Pays-Bas méridionaux connurent au début du XVIe siècle. Parmi les remarquables peintures, meubles et gravures qui y sont réparties sur cinq salles, retenons

### guide pratique du folklore

Bruxelles - Brabant wallon



10e Edition

## Vient de paraître



particulièrement la Salle Renaissance, aux murs tendus de cuir de Cordoue, abritant une collection de peintures de l'Ecole flamande des XVe et XVIe siècles et notamment des oeuvres de Roger de La Pasture, Gérard David, Thierry Bouts, Hugo Van der Goes et un triptyque de Jérôme Bosch; une collection des oeuvres principales d'Erasmus, notamment son fameux «Eloge de la Folie», et une collection de mobilier gothique et renaissance.

La Bibliothèque contient de



Portrait d'Erasmus.  
(H. Holbein)

nombreux livres rares. Le Cabinet de Travail d'Erasmus est l'endroit où l'humaniste a travaillé durant son séjour. Il est garni d'une table à écrire, d'une collection de manuscrits et d'une peinture sur bois de l'Anversois Quentin Metsys. Moins connu que son illustre voisin, le Béguinage est également du plus grand intérêt.

Outre le fait que c'est le seul exemple subsistant à Bruxelles, il vaut le détour en raison de son charme et de l'intérêt de ses collections consacrées aux béguines et à la vie populaire, dont un adorable «Bollewinkel» et des ex-voto du XVIIe siècle du pèlerinage à Saint-Guidon. Soulignons la qualité des photographies de Hugo Maertens.

Le prix de vente de l'album est de 595 F en édition brochée et de 950 F reliée. Réductions importantes en cas d'abonnement pour la collection (5 volumes par an). Information auprès des agences du Crédit Communal et au tél. 02/222.43.08.

### Guide Delta de Bruxelles 1993

Devenu au fil des années l'indispensable compagnon de ceux qui vont au restaurant, le guide Delta de Bruxelles entame sa 16e édition.

Le plus complet des guides gourmands, avec ses 1900 hôtels et restaurants de la capitale et de la périphérie, demeure aussi le plus pratique avec ses 12 rubriques de classification (prix, quartiers, cuisines, tables en plein air, ouverts la nuit, etc).

Quelles nouveautés cette fois ? Cette nouvelle édition de 448 pages s'agrémente cette année d'une rubrique «restaurants ouverts le dimanche», d'une nouvelle mise en page plus claire et plus aérée et s'enrichit de la traduction des principales informations en néerlandais, anglais et allemand. Par ailleurs, trois nouveaux symboles font leur apparition :

une cigarette barrée indique les chambres d'hôtel et les espaces ou salles de restaurant non-fumeurs; un adulte tenant par la main un enfant signale les établissements proposant un réel menu enfants ou des plats spécialement conçus pour eux, et pas simplement des plats figurant à la carte «adultes», enfin, une tresse de lauriers désigne les meilleurs rapports qualité-prix, en lieu et place du fameux «delta».

Quant au traditionnel palmarès, il concernait cette fois «les restaurants de moins de trois ans d'âge de l'année».

Delta d'or : «Rooden Scilt» à Erps-Kwerps (moi je veux bien, mais où s'arrête donc Bruxelles ?), delta d'argent : «Inada», un japonais à Saint-Gilles (c'est fou ce que cette commune produit comme bons restaurants) et ex-aequo en 3e place «La Brouette» d'Anderlecht et «Château Boetfort» à Melsbroek. En vente en librairie à 595 F.

### Le Grand Guide d'Henry Lemaire

L'édition 93 se démarque quelque peu de la précédente car elle contient moins de surprises (agréables ou désagréables pour les intéressés) et est plutôt riche en découvertes de jeunes talents, sans oublier toutefois d'égratigner au passage quelques grands noms. Pour Henry Lemaire, l'«événement» de son guide 93 est la plus haute cote jamais attribuée à Pierre Wynants qui se retrouve désormais seul au sommet. En fait, il ne fait que se rallier à la grande majorité des chroniqueurs au moment où d'autres «étoiles» déjà apparaissent, qui risquent fort à terme de rejoindre le «Comme chez

## AVIS ECHOS AVIS ECHOS

soi» au firmament. Pour Bruxelles, parmi le «top» notons surtout la juste progression de «Bruneau», «Eddie Van Maele» et «La Truffe Noire». Attention à ce trio ! En Brabant wallon, «Le Trèfle à 4» monte lentement mais sûrement. En vente en librairie à 795 F.

### Reconstruction par L.-B. Dewez d'une église brabançonne (1769-1773)

Jodoigne-Souveraine, petit village de l'est du Brabant wallon, est en effervescence : l'église qui menace ruine va enfin laisser place à un nouvel édifice classique.

Une démographie en hausse depuis 1760 et l'état de vétusté dans lequel les incendies et les fréquents passages des armées ont laissé l'église en cette fin du XVIIIe siècle finiront par avoir raison de l'incurie des décimateurs souvent plus soucieux de récupérer les dîmes que d'entretenir les édifices cultuels dont ils sont en grande partie responsables.

Une fois la décision prise, les décimateurs et dimés - paroissiens et curé pas toujours libres de leurs

décisions - se mettent en quête d'un architecte digne de rebâtir un édifice décent et assez vaste pour accueillir la communauté paroissiale (461 habitants dénombrés en 1784). Le choix de l'architecte L.B. Dewez se fera au détriment de B. Digneffe et de J.-F. Roufflard.

Premier architecte à la cour de Charles de Lorraine, L.B. Dewez est un des meilleurs représentants de l'architecture classicisante au XVIIIe siècle en Belgique.

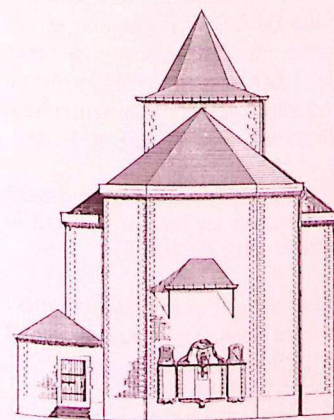
Sa première grande oeuvre fut le château de Seneffe en Hainaut (1760) mais l'abbaye et l'église d'Orval, malheureusement détruits en 1793 par les armées révolutionnaires, sont aussi ses oeuvres maîtresses. Privilégiant la sobriété des formes, la fonctionnalité des structures, la symétrie, la clarté et l'unité des plans et des élévations, Dewez symbolise la rationalité dans la création architecturale.

Les plans de cette petite église rurale sont malheureusement perdus mais les documents exploités par l'auteur s'accordent pour affirmer que c'est bien son projet de 1769 qui fut retenu.

Résultat de nombreuses recherches menées avec rigueur par Nathalie Fiévé, ce numéro spécial de la *Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon* présente un texte argumenté, basé sur les archives locales, régionales et nationales. Des plans, photos et dessins de l'auteur agrémentent le récit soutenu par des textes d'époque plongeant le lecteur dans l'atmosphère du temps.

Ce numéro de 80 pages est disponible au prix de 150 F (+ 15 F de port) au *Chirel BW*. Tél. : 010/24.22.40.

M.A. Collet



### In memoriam

Nous apprenons avec consternation le décès de monsieur Albert LACROIX, président du S.I. de Braine-le-Château et Administrateur de notre Fédération et du S.I.R. du Roman Pais de Brabant.

Le Président, le Conseil d'administration et le personnel de notre Fédération présentent à sa famille leurs condoléances attristées.

### Des élèves du CERIA- IPIAT à l'honneur

L'Association française «La Courtoisie Française», fondée en 1982, veut perpétuer une certaine tradition et maintenir des principes de probité et de moralité qui doivent régir dans l'honneur et la dignité toute profession.

Elle vient de décerner un prix à quatre élèves fraîchement diplômés du CERIA-IPIAT. Sur les 4.500 élèves, les quatre récipiendaires se sont affirmés aux yeux de leurs professeurs comme étant les garants des qualités indispensables requises pour l'exercice de leur future profession. Les critères retenus étaient outre la ponctualité, l'efficacité et l'amabilité; en bref, leur capacité «d'être à l'écoute des autres». En récompensant ces jeunes gens, la Courtoisie Française tenait à mettre en exergue «l'excellent niveau du CERIA» et «la nécessité de faire en sorte qu'une courtoisie réponde à une autre afin de rendre la cohabitation humaine plus viable». Outre ces lauréats, un diplôme a été remis à l'IPIAT pour la qualité de l'enseignement dispensé.

Pour conclure, le président de l'association, Edmond Desprat,

# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

rappela qu'au restaurant, «les gens viennent chercher un moment de bonheur, il faut donc pouvoir le leur donner».

## Bruxelles, ville d'humanisme

La plus grande partie du patrimoine architectural et artistique de nos villes, est majoritairement d'origine religieuse. Pourtant, un projet, réalisé par «Bruxelles Laïque» et soutenu par l'échevinat des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, a pour ambition de faire découvrir l'humanisme non plus de manière théorique ou purement philosophique mais bien par les traces concrètes qu'il a laissées dans la cité. Les valeurs prônées par l'humanisme telles que la tolérance, le Libre Examen, la démocratie, l'indépendance du pouvoir civil, etc. se retrouvent dans ses murs par la présence d'hommes tels qu'André Vésale, Erasme, CharlesBuls, Victor Horta, Théodore Verhaegen, Pierre Bruegel, et bien d'autres. Leur approche de l'humanisme aborde tous les thèmes que l'homme pouvait envisager et prospecter : les sciences, l'architecture, l'enseignement, la justice et le droit, les arts et les lettres. Cette démarche estime que notre passé n'est pas fondé exclusivement sur la religion, et moins encore sur une seule, et qu'il est bon de mettre en valeur une part négligée de notre passé. Les valeurs positives que recouvrent activement l'humanisme et la laïcité ont été, et restent des sources de progrès et de démocratie. Deux types de visites sont proposées. La visite à pied dure 2h30 pour un groupe de 15 à 20



Les lauréats entourés par les organisateurs et M. D. Rober, Député permanent. (Photo : V. Bailly)

personnes. Prix : 250 F. La visite en car dure 3 heures pour un groupe de 30 à 50 personnes. Prix : 350 F. Renseignements et réservations : «Bruxelles Laïque», rue du Méridien 17 à 1030 Bruxelles, tél. 02/217.86.99.

## Des vacances fluviales en Brabant

Le tourisme fluvial se porte décidément très bien. L'a.s.b.l. Belgica Nautica propose à son tour des vacances fluviales pour tous les goûts: pour solitaires, pour quelques couples, en famille ou en groupe; pour clubs, écoles, même handicapés ! Tout au long de l'année, en week-end, en milieu de semaine ou pour toute une semaine, elle organise des circuits fluviaux à la carte, entre les communes de Tubize, Vilvorde et Haacht, en vagabondant entre les villes de Bruxelles, Louvain, Hal et Nivelles. On peut aussi passer quatre jours

entre Nivelles et Louvain par la voie d'eau : une formule de vacances attractive. Le départ s'effectue sur simple demande dans toutes les villes et communes fluviales suivantes: Nivelles/Tubize, Hal, Bruxelles, Vilvorde, Haacht/Kampenhout ou Louvain. Les bateaux sont de divers types. L'association possède des embarcations jusqu'à 25 m. Pour les groupes de 18 à 30 personnes, il y a des bateaux de 38 m. et pour 40 à 60 personnes, des bateaux-hôtels. Les prix sont raisonnables. La pension complète est possible à partir de 1.980 F par jour et par personne. Demi-pension à partir de 1.500 F. Pour les groupes, réductions et éventuellement cuisine disponible à partir de 800 F.

Les groupes de jeunes qui voudraient bivouaquer en bateau peuvent le faire à partir de 400 F.

Réservations et renseignements : Belgica Nautica, asbl, Katelijnestraat 93, 2800 Mechelen  
Tél.: 015/20.51.91  
Fax.: 015/20.51.85.